

Albert Laberge

Visages de la vie et de la mort



BeQ

Albert Laberge

Visages de la vie et de la mort

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 138 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

La Scouine

Scènes de chaque jour

Quand chantait la cigale

Visages de la vie et de la mort

Édition de référence :
Édition privée, Montréal, 1936.

Numérisation : Wikisource.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Drames quotidiens

Râles dans la nuit

Un mourant agonise dans la nuit.

Au milieu de l'obscurité épaisse, opaque, il râle un râle rauque, étendu dans une chambre aux murs d'ombre.

Près de lui, effondrée sur une chaise, terrassée par de multiples veilles, assommée par la fatigue, la garde-malade ronfle d'un ronflement sourd, tragique, qui semble sourdre de ses entrailles.

Par la fenêtre entrouverte arrive le halètement puissant d'une locomotive dans la nuit illimitée, halètement formidable qui déchire l'air, qui laisse deviner d'immenses efforts, une énorme machine remorquant de lourds wagons sur des rails, au milieu des champs de neige, sous un ciel sans lune et sans étoiles.

Et, sur un meuble, dans la pièce enténébrée, un cadran fait entendre son monotone tic tac, voix

métallique qui se mêle au râle du mourant, au ronflement de la garde endormie, au halètement de la locomotive.

Dans son lit, la loque humaine râle son agonie, ses longs bras maigres étendus le long de son corps, parmi les draps moites. Les ténèbres semblent peser sur elle, écraser sa poitrine comme un fardeau, comme une pierre. Jamais plus elle ne reverra la lumière. Depuis des jours déjà, la petite lampe de son cerveau qui la guidait faiblement dans les immenses ténèbres de la vie et de l'univers s'est éteinte. L'être a sombré dans l'inconscience. Rien ni personne, ni aucune puissance ne peut empêcher que dans une heure, dans quelques minutes, l'homme n'exhale son dernier soupir, que sa brève existence prenne fin, qu'il retourne au néant.

Près de lui, la garde affalée sur un siège ronfle comme dans un cauchemar. C'est une espèce de plainte basse, creuse, qui semble monter de son ventre, de sa poitrine ; c'est un étrange gémissement de l'animal humain tombé au gouffre du sommeil mystérieux.

Là-bas, quelque part, la locomotive halète, geint, renâcle, et avance péniblement.

Indifférent à la mort qui plane au-dessus du lit, indifférent à tous les incidents et les drames des destinées humaines, le cadran égrène les secondes, les minutes, les heures. Impassibles, ses aiguilles tournent lentement sur le disque chiffré pendant que la terre, le soleil et les planètes accomplissent leurs révolutions dans les espaces infinis.

Le moribond râle toujours, mais les ténèbres sont comme un bâillon humide et mou qu'on lui enfonce dans la gorge et qui étouffe le râle de plus en plus faible, si faible qu'on ne l'entend plus et que l'on imagine une bouche ouverte dans le noir, une bouche devenue enfin muette.

Le corps de la garde endormie sur une chaise éprouve une secousse, il bouge, il change d'attitude et le ronflement s'adoucit, devient un souffle lent, régulier, presque imperceptible.

Au dehors, dans les étendues sombres et glacées, la locomotive, halète, halète sourdement, péniblement, attelée à une gigantesque tâche. Sa

voix semble s'enrouer dans le froid, puis elle décroît, diminue, et finit par se perdre dans l'infini de la nuit.

Et dans la chambre maintenant silencieuse, tel une souris qui de ses dents minuscules gratterait le granit d'une énorme montagne, le cadran continue de faire entendre son monotone tic-tac et égrène des miettes d'éternité.

Mort de Pascaro

C'était aux courses du Parc Delorimier par une chaude après-midi de juillet. Sept mille personnes se pressaient dans les estrades et aux alentours du paddock. La fanfare jouait un air en vogue, une cacophonie nègre, étourdissante et discordante.

L'on était rendu à la troisième épreuve. Piochant les records, comparant dans les journaux de turf les performances passées ou discutant entre eux, les hommes étudiaient le problème du cheval à choisir. Quelques-uns, lentement, indécis encore, d'autres pressés, comme pour ne pas avoir le temps de changer d'idée, se rendaient aux guichets de paris. Par suite de la grande chaleur, nombre de femmes, surtout des grosses aux larges croupes, trop lourdes pour monter plus haut, étaient restées assises sur les premiers gradins de l'estrade. Elles s'offraient des cornets de crème glacée qu'elles

léchaient d'une épaisse langue rouge. Pour être plus à l'aise, plusieurs se tenaient les jambes écartées et des hommes paraissant chercher quelques connaissances parmi les spectateurs jetaient un furtif coup d'œil vers le triangle des cuisses, sous les jupes.

Le tintamarre de la fanfare venait de cesser et les chevaux défilaient devant le public avant d'aller prendre le départ. Il y avait huit partants dans cette épreuve, sur une distance de six furlongs. Pascaro, coursier bai de quatre ans était le grand favori. Sur le tableau indicateur du mutuel sa cote approximative était de 2 pour 1. Et le jockey Rooney qui le guidait avait la veille piloté quatre gagnants. La victoire de Pascaro semblait certaine. La foule se tenait debout sur les banquettes de l'estrade tandis que des milliers de spectateurs étaient massés sur la clôture de la piste. L'on n'entendait plus maintenant que le timbre électrique invitant le public à se hâter et à profiter des derniers moments qui restaient pour parier son argent. La sonnerie se tut. Les guichets du mutuel se fermèrent.

Sur la colline, à gauche, là-bas, l'on voyait passer en lente procession, en cortège funèbre, les tombereaux des vidangeurs se dirigeant vers l'incinérateur. Dans le lointain, les cuivres des harnais luisaient au soleil.

Le sol était parsemé de morceaux de billets déchirés par les parieurs malchanceux. L'on marchait sur des traces de désappointement, l'on foulait aux pieds des marques d'espoirs anéantis. Tant de bouts de carton qui, si le hasard l'eût voulu, eussent été échangés contre des liasses de billets de banque !

Après avoir paradé, les coursiers s'alignèrent à la barrière. Pascaro occupait le côté intérieur de la piste. Au départ, il s'élança en première place et il était deux longueurs en avant de ses adversaires lorsque le peloton passa en trombe devant l'estrade. Habilement conduit par le jockey Rooney, il augmentait graduellement son avance. Au premier détour, il avait déjà pris un avantage de cinq longueurs et il gagnait constamment du terrain. À grands cris la multitude l'encourageait, l'exhortait à la victoire.

Des voix pointues de femmes hystériques faisaient comme prendre l'appât du gain, le féroce goût de l'argent. Le nom de Pascaro emplissait l'air, il était dans toutes les bouches. C'était une clameur assourdissante, une clameur pleine de fièvre, d'espérance, de joie, d'allégresse. Chacun supputait déjà le montant qu'il empocherait. Comme il allait prendre le deuxième virage, huit longueurs en avant de son plus proche adversaire, Pascaro buta, mais retenu par son jockey, il resta debout. Toutefois, au lieu de continuer à galoper et de garder le côté intérieur de la piste, il ralentit et obliqua en boitant vers le plan extérieur.

– Il est fini, il a une jambe cassée, annonça l'un des juges à ses camarades.

Un cri de fureur et d'indignation s'éleva de la foule en voyant arrêter le favori. Les autres coursiers arrivaient en ouragan, soulevant un épais nuage de poussière. Ils rejoignirent et dépassèrent Pascaro immobilisé au côté de la piste. Alors, ce fut une formidable explosion d'injures. Des figures congestionnées, hideuses,

brutales, grimaçantes hurlaient des imprécations :

Maudit Pascaro ! chameau ! charogne ! sale rosse !

Et le peloton des sept autres chevaux finissait la course pendant que Pascaro, une jambe brisée, restait là, souffrant sans comprendre, désormais viande d'équarrisseur. Le résultat de l'épreuve, le nom du gagnant, laissait presque tout le monde indifférent, car la foule avait placé son argent sur Pascaro et Pascaro s'était stupidement cassé la jambe. Comme si le cheval les eût tous volés, leur eût pris leur argent dans leur poche, les parieurs furieux l'accablaient de malédictions. S'ils eussent été près de lui, s'ils l'eussent pu, ils l'auraient frappé à coups de pieds. Le jockey Rooney était descendu de sa selle, avait tâté la jambe fracturée et avait entraîné sa bête à côté de la piste, près du fossé. Elle se tenait là sans bouger, tremblotante, comme figée par la souffrance. Alors, un homme de haute taille, en uniforme à boutons jaunes, portant un étui en cuir attaché à sa ceinture, traversa la foule, puis la piste, ouvrit la petite barrière donnant sur

l'intérieur du champ de courses, et marchant d'une allure militaire, ses longues jambes repoussant le foin et les hautes herbes, se dirigea vers le cheval blessé. Un groupe d'entraîneurs, de garçons d'écurie et quelques curieux l'entouraient. Arrivé près de Pascaro, l'homme l'examina d'un coup d'œil, échangea quelques mots avec le jockey et sortit de l'étui en cuir suspendu à sa ceinture un instrument en acier bruni. Il lança un bref commandement, fit un geste de la main et le petit groupe entourant le cheval s'éloigna. Le policier appliqua son revolver tout près de la tête du coursier, vis-à-vis de l'oreille. L'on entendit un bruit sec, comme le claquement d'un fouet. L'animal eut un soubresaut, vira à demi, chancela, mais resta debout. L'homme à boutons jaunes s'approcha de nouveau et tira un second coup. Cette fois, Pascaro s'abattit sur le sol, agitant spasmodiquement les jambes pendant que son sang coulait de son crâne défoncé et faisait une mare rouge, sur l'herbe, près du fossé.

Et l'on entendit encore des malédictions :

– Maudite charogne ! Il me fait perdre \$50 !
Que le diable t’emporte. Pourri de bon à rien !

À ce moment, la fanfare attaqua un nouvel air populaire, un autre charivari nègre, et les parieurs malchanceux de tout à l’heure se dirigèrent vers les guichets du mutuel afin de se reprendre, espérant être plus heureux avec la quatrième course, pendant que Pascaro, la tête trouée de deux balles agonisait à côté du fossé dans une mare de sang.

Le sacrilège

Le navire d'excursion parti de Vancouver arrivait à Alert Bay, village d'Alaska. Il faisait là une halte d'une heure environ afin de permettre aux voyageurs de visiter le vieux cimetière indien renommé pour ses totems. Lentement, le vapeur approcha du quai en bois construit sur pilotis. Un troupeau d'enfants à la peau cuivrée était réuni là et regardait curieusement la foule debout sur le pont. Le navire entra dans une eau noire, sale et huileuse dont le clapotis battait les poteaux enfoncés dans la rivière et supportait la plateforme du quai.

Des champignons blêmes, livides, d'un blanc cadavéreux poussaient tout le long de ces poutres, les rongeaient comme une lèpre, non seulement sur la partie hors de l'eau, mais même sur celle qui plongeait dans cette onde noire, sale et huileuse. On aurait dit qu'elles souffraient toutes

d'une étrange et repoussante maladie, car toutes étaient couvertes de cette hideuse végétation. Le navire était lent à accoster et sous le plancher du quai les passagers apercevaient cette eau noire dont la surface était couverte d'huile et de débris de tout genre. Finalement, la passerelle fut placée et les voyageurs descendirent gaiement à terre. Comme en procession, ils se rendirent au cimetière indien, à dix minutes de marche, suivant l'unique rue de ce village perdu dans ce pays sauvage. Enfin, les mats et les monuments funéraires apparurent à la vue. Juché sur un haut totem, un corbeau se mit à croasser lugubrement en voyant arriver les visiteurs. Il semblait leur interdire d'entrer dans le champ des morts. Sa voix aigre, devinait-on, couvrait d'anathèmes ces profanes, ces étrangers qui s'en venaient troubler les ombres des trépassés. Il s'envola finalement en jetant quelques notes funèbres, un mauvais sort.

Curieusement, les voyageurs visitaient l'enclos funéraire aux monuments si différents de ceux de nos cimetières. À tout instant, l'on entendait le dé clic d'un kodak. Chacun prenait

une vue d'un groupe de ses compagnons au pied d'un totem.

Puis ce fut le retour. Les petits indiens qui étaient sur le quai à l'arrivée, suivaient le groupe des visiteurs, demandant des sous. Remarquable entre tous dans ce troupeau de quémandeurs était une fillette de onze à douze ans. Elle n'avait pas la peau cuivrée de ses compagnes, car son teint était presque blanc et ses cheveux étaient d'un blond fauve. De toute évidence, elle était le produit de parents de deux races. Ses traits étaient réguliers et sa figure d'une rare beauté. Elle était accompagnée d'une autre enfant de même nuance qu'elle, de deux ans plus jeune environ, probablement sa sœur. Un grand édifice en bois, à deux étages, avec des rideaux blancs aux fenêtres, vraisemblablement un hôpital, se dressait au bord de la route. Il était précédé d'un vaste jardin de fleurs éclatantes au soleil, les seules fleurs dans cette localité. En passant devant la maison, les deux gamines poussèrent la barrière de la clôture, cassèrent chacune une rose, s'éloignèrent à la course et rejoignirent leurs camarades qui mendiaient des sous. Passant sur

l'étroite passerelle, les voyageurs remontaient sur le bateau pour continuer leur croisière. Debout à côté de l'embarcadère, les deux fillettes tâchaient de vendre aux visiteurs les deux roses qu'elles avaient dérobées dans le jardin de l'hôpital, mais les gens passaient indifférents à côté d'elles, remontaient sur le vapeur. Chacune une rose en main, les deux fillettes blondes les offraient aux derniers voyageurs. Ils passèrent sans répondre. La passerelle fut retirée, les amarres furent lâchées. Alors, dépitée, furieuse de n'avoir pu troquer pour une pièce d'argent la fleur de grâce et de beauté qui, il n'y a qu'un moment encore, était la gloire du jardin ensoleillé, l'aînée des fillettes, d'un geste rageur lança dans l'eau noire, sale, huileuse, la belle rose odorante qu'elle tenait à la main. D'un mouvement imitatif, sa sœur en fit autant. Une vague soulevée par le navire qui se mettait en marche repoussa les deux roses dans l'ombre, sous le quai, parmi les immondes détritrus, à côté des blêmes et hideuses végétations lépreuses.

L'outarde

Assis dans son cabinet vitré, à l'étage supérieur de son magasin, du magasin qu'il avait fondé, l'homme d'affaires fumait lentement son cigare devant sa table de travail. Il avait croisé ses mains sur son ventre et, la tête renversée en arrière, il regardait les volutes de fumée qui montaient et s'élevaient dans la pièce silencieuse. Toutes sortes d'objets hétéroclites étaient dispersés ici et là dans cette chambre. L'on voyait accroché à un clou un costume de chef indien, là une paire d'immenses raquettes employées dans l'extrême nord, dans un cadre noir une grande gravure de Louis Riel, un fusil de 1837, de vieux boulets repêchés on ne sait où, un modèle de voilier qui paraissait d'un âge respectable, etc. On sentait là les goûts de collectionneur d'un négociant qui a fait des sous.

L'on frappa à la porte. Humblement, un

employé entra portant une vingtaine de feuilles de papier.

– Les lettres à signer, dit-il simplement en les déposant sur le bureau.

L'homme d'affaires prit sa plume. Il jetait un coup d'œil sur chaque feuille, et au bas, traçait son nom, d'une grosse et forte écriture.

Sans un mot, le commis remporta les lettres.

Cette besogne terminée, l'homme d'affaires se leva et prit son pardessus pour s'en aller. Il était gros, court, grisonnant, avec une figure énergique. L'effort qu'il fit pour endosser son manteau lui fit monter le sang à la figure. Ah dame ! il n'était plus jeune ?

Comme il prenait son chapeau, l'on frappa de nouveau à la porte.

– Vous avez reçu une outarde. Elle est en bas, annonça un autre employé.

– J'ai reçu une outarde ?

– Oui, c'est un nommé Bénard, de Lanoraie, qui vous l'envoie. J'ai dû payer \$2.50 d'express.

– Elle est en bas ?

– Oui.

– Je descends immédiatement.

D'un pas pesant, il descendit les escaliers pendant que les employés le saluaient au passage.

Dans un coin sombre du magasin, l'outarde était prisonnière dans une caisse fermée par un couvercle à treillis.

L'homme d'affaires se pencha au-dessus de la boîte.

L'outarde qui, hier encore, passait en triangle avec ses compagnes dans le ciel blême au-dessus des champs et des bois, en faisant entendre une espèce de plainte funèbre, est aujourd'hui captive. Elle a été prise aux embûches du chasseur. Ses petits yeux ronds fermés, comme plongée dans un rêve profond, résignée à son tragique destin, l'outarde au plumage gris fer était immobile dans sa cage.

Après sa capture, le triangle s'était reformé sans elle. La bande amoindrie était repartie en jetant dans le vent sa note triste. Jamais plus la

prisonnière ne planerait dans les espaces infinis sous les grands et lourds nuages gris d'automne, jamais plus elle ne verrait les chaumes désolés, les vieilles granges, les étangs à l'eau glacée.

– C'est rare, c'est très rare ces oiseaux-là. Vivant, ça vaut cent piastres, fit l'homme d'affaires, s'adressant à son employé. Lui as-tu donné à manger ?

– Oui, je lui ai donné de l'eau et du sarrasin.

– C'est très rare, répéta l'homme. Ça vaut cent piastres. Alors, tu lui as donné du sarrasin ?

– Oui, du sarrasin et de l'eau.

– Bon, bon. Je m'en vais. Tu diras à mon chauffeur de venir me chercher à cinq heures et demie au club Saint-Denis. Toi, tu iras porter l'outarde chez Crevier, sur la rue Craig.

– Chez Crevier ?

Alors d'un ton tranchant comme une lame de couteau qui couperait un cou :

– Oui, chez Crevier, l'empailleur.

Le bon samaritain

Par un jour gris de décembre, l'homme enveloppé d'une vieille pelure et la mine déjetée déambulait sans but apparent le long du parc Lafontaine. Son vêtement déformé, usé par un précédent propriétaire qui l'avait mis au rebut, était trop large pour lui et lui donnait une apparence pitoyable. Une barbe de trois jours achevait de lui prêter cet air des épaves humaines qui errent dans les rues des cités.

Soudain, l'homme se baissa et sa longue main bleuie, d'un geste vif comme le coup de bec d'une poule qui saisit un ver, ramassa un bout de cigarette sur le pavé poussiéreux et l'enfouit dans sa poche de paletot.

– Hé, l'ami, si tu veux une cigarette, je vas t'en donner une, fit une voix.

Et le vagabond tournant la tête vit un particulier à la figure bonasse marchant trois pas

en arrière de lui. Sans attendre de réponse, l'étranger tendit une boîte aux trois quarts remplie.

– C'est pas de refus, fit l'autre, se servant. Ce n'est pas tous les jours que je fume une cigarette neuve.

Et tout de suite familier : Tiens, allume fit l'autre, en lui tendant une allumette enflammée.

– Qu'est-ce que tu fais ? continua-t-il, pendant que le passant tirait ses premières bouffées.

– Ce que je fais ? Je fais rien, je suis chômeur. Et c'est pas un métier commode. On prend pas toujours ses aises comme on voudrait. J'peux ben vous dire une chose. C'est que la nappe n'est pas mise tout le temps trois fois par jour. Il y a des moments où c'est dur. Et vous, travaillez-vous ?

– Moi ? J'suis chômeur comme toi. Ça fait deux ans que j'travaille pas.

– Vous avez pourtant pas l'air d'un homme qui en arrache.

– Ah oui, j'm'arrange pas trop mal. Tiens, viens boire un verre de bière.

Et prenant son compagnon par la large manche de son pardessus, il l'attira à côté de lui.

– C'est tout près, c'est sur la rue Napoléon, dit-il.

Les deux hommes marchaient côte à côte, l'un vanné et l'air d'une loque, l'autre la figure et la voix heureuses.

– Tiens, entre, fit ce dernier en ouvrant une porte. Maintenant, suis-moi, continua-t-il, en le précédant dans un étroit couloir.

Ils arrivèrent dans une petite cuisine.

– C'est pas chez le roi, dit-il, mais on vit bien.

Quatre ou cinq bouteilles vides étaient sur la table et il y en avait deux caisses intactes dans un coin. L'hôte emplit deux verres.

– Tiens, bois ça !

Docile, l'invité ingurgita quelques gorgées de la boisson mousseuse.

– C'est bon, fit-il, en s'essuyant la bouche avec un mouchoir outrageusement sale. Ah oui, il y avait si longtemps que je n'en avais pris que

J'en avais perdu le goût. Vous savez, ça redonne du courage.

Il regardait autour de lui. La petite pièce avec son poêle, sa table recouverte de toile cirée rouge sang, ses deux chaises et les ustensiles qui traînaient ici et là, donnait l'impression d'une chambre où se préparent des nourritures bienfaisantes et où des repas se prennent à l'aise, en parlant, les coudes de chaque côté de son assiette.

– Vous avez de la chance, fit-il enfin, résumant son impression.

– On s'arrange pas trop mal, reprit l'autre.

Dans le calme d'une petite cuisine, deux hommes buvaient un verre de bière.

– Tiens, ôte ton capot. J'vas t'faire à souper, reprit l'hôte.

– Non, merci. Une cigarette et un verre de bière ça va faire pour ce soir.

– Comment ça va faire pour ce soir ? T'es pas pour finir la journée sans souper. Tu vas manger à ma table. Tiens, accroche ton pardessus et

assieds-toi là.

Alors, l'hôte ouvrit l'armoire attenante au mur et en sortit une assiette. D'entre la fenêtre et la double fenêtre, il prit un morceau de viande qu'il jeta dans un poêlon. Il y ajouta un morceau de beurre et un oignon qu'il avait haché.

– Goûte-moi ça, fit un moment plus tard le bon samaritain en versant le contenu de sa poêle dans l'assiette placée devant l'étranger.

Il remplit de nouveau le verre du chômeur et le poussa près de lui.

– Est-ce que vous ne soupez pas, vous aussi ? interrogea l'autre.

– Oui, oui, mais un peu plus tard ; je n'ai pas faim, mais je vais prendre un autre verre de bière.

Pendant que le pauvre s'enfourrait de larges bouchées de bœuf aux oignons, l'hôte vidait une bouteille. Et il parlait. Il se sentait le besoin de parler.

– Mange à ta faim, hein ? Puis, tu sais, faudra r'venir. Je t'en ferai d'autres soupers. Ne te gêne pas. Tu pourras toujours te dire que t'as soupé

aujourd'hui.

Il y avait du bien-être et de la joie autour de la petite table du modeste logis.

L'invité jeta un coup d'œil sur le cadran posé sur une corniche.

– Sept heures et demie, fit-il. Je suis bien ici, mais il va falloir que je me sauve.

– T'en aller ? Pourquoi t'en aller ? T'es pas bien ici ? T'as pas de misère, tu ne manques de rien.

– C'est vrai que je ne manque de rien, mais faut tout de même que je m'en aille, dit l'autre devenu subitement sérieux et un peu sombre.

– Pourquoi qu'tu veux t'en aller ?

– Bien, j'vas vous dire. Le refuge ferme à huit heures et si j'veux arriver à temps pour avoir un lit, faut que j'me hâte.

– Ah ! reste donc ici. Tiens, tu vas coucher avec ma femme dans la chambre en avant.

Le pauvre restait hébété de surprise.

– Non, fit-il doucement. Je vais aller au

refuge. Je ne vais pas vous embarrasser toute la nuit.

– Ah, tu m’embarrasses pas du tout. Ça m’fait plaisir de t’voir là. Tu coucheras dans l’lit avec ma femme.

Et comme l’autre le regardait tout stupéfait.

– Elle ne dira rien, ajouta-t-il.

– Et vous, vous ne dormirez pas ?

– Moi, je vais veiller et prendre un verre de bière.

*

– As-tu bien dormi ? T’as pas eu trop froid ? demanda l’hôte lorsque le chômeur sortant de la chambre au matin, entra dans la cuisine où une vingtaine de bouteilles vides étaient posées sur le plateau de l’évier.

– J’ai assez bien dormi, mais j’ai pas eu bien chaud. Par moments, j’ai tenté de m’coller contre votre femme pour me réchauffer, mais elle avait

les jambes tellement froides, que je m'écartais immédiatement. On aurait dit qu'elle avait les jambes gelées.

– Froide ! J'te crois qu'elle doit être froide ma femme. Elle est morte depuis hier matin.

Pompes funèbres

La vieille Anne Letoussaint a été enterrée la semaine dernière. Elle avait quatre-vingt-quatorze ans et laisse six garçons et six filles. Quand on a vécu quatre-vingt-quatorze ans, qu'on a mis au monde et élevé une douzaine d'enfants, qu'on a toujours été pauvre et qu'on n'a jamais eu de satisfaction, on a bien le droit de mourir, n'est-ce pas ? La vieille en avait sûrement assez de vivre et, jeudi de la semaine dernière, vers les cinq heures, elle a passé, si rapidement, si facilement, si doucement qu'elle en aurait été surprise elle-même si elle avait pu se rendre compte de la chose. Probablement même que si elle avait su que ce serait une affaire si simple, il y a longtemps qu'elle aurait tenté l'aventure.

Depuis une douzaine d'années la mère Letoussaint demeurait à Viauville, dans un

modeste logis qu'elle devait à la munificence de son gendre, M. Léon Lebron, président de l'une des plus importantes compagnies de gazoline à Montréal, qui pourvoyait aussi à son entretien.

Certes, ç'avait été un événement dans la famille Letoussaint lorsque M. Lebron, millionnaire, avait épousé Béatrice, la plus jeune de la famille, une noiraude pourrie de vices, et l'avait installée dans une princière maison de la rue Sherbrooke. La famille Letoussaint était loin d'être prospère à cette époque-là et par moments, la vie était dure, dure...

Cinq des garçons étaient mariés et bien qu'ils se tirassent assez bien d'affaire, jamais ils n'auraient songé à aider leur vieille mère. Ils la laissaient se débrouiller le mieux qu'elle pouvait. Émile, le sixième, était paresseux et il préférait trouver son dîner à la table maternelle que de le gagner lui-même. Quant aux filles, elles vivaient toutes à la maison, travaillaient dans des bureaux, des magasins, vivotant péniblement.

Lorsqu'elle eut épousé le millionnaire Lebron, Béatrice pensa à ses parents et elle en causa à son

mari.

Mais déjà, celui-ci, en homme pratique, en homme d'affaires, y avait songé.

– Je vais louer un petit logement pour ta mère, dit-il, et chaque mois, je lui enverrai un montant pour subvenir à ses besoins. Maintenant, ton frère Émile est capable de gagner sa vie et il n'y a pas de raison pour qu'il passe son existence à flâner. Il n'y a qu'une chose à faire. Tu vas lui acheter un billet de passage pour Edmonton – pour aller seulement – et il se débattrra ensuite. C'est un service que nous lui rendrons.

Béatrice nippa ses sœurs et, le bruit des millions du beau-frère aidant, elles trouvèrent rapidement des maris, à l'exception de l'aînée qui continua d'habiter avec sa mère.

Béatrice, la femme du millionnaire Lebron, avait du naturel. Bien qu'elle fût riche, qu'elle vécût dans le luxe, l'opulence, les grandeurs, elle n'oubliait pas ses parents. Non seulement sa mère et sa sœur aînée Clémentine profitaient de ses largesses, mais ses sœurs mariées bénéficiaient aussi de sa générosité.

Chose assez rare, M. Lebron était riche et généreux en même temps. Sa femme pouvait dépenser largement pour elle-même et ses sœurs. Il était toujours prêt à payer. Donc, la semaine dernière, lorsque la mère Letoussaint mourut, M. Lebron dit à sa femme :

– Je n’ai pas le temps de m’occuper des funérailles et je ne connais rien à cela, mais prends l’automobile, fais les démarches et les courses nécessaires toi-même. Fais bien les choses et qu’on m’envoie les comptes.

Ayant ainsi parlé, M. Lebron retourna à son bureau où d’énormes transactions nécessitaient sa présence.

En arrivant chez sa mère, Béatrice trouva déjà réunis ses cinq sœurs et ses cinq frères demeurant à Montréal. Et c’était un concert de gémissements et de lamentations.

– Notre pauvre mère qui est morte !

C’était une crise de désolation.

Jamais la vieille n’avait été chérie comme après son départ de ce monde.

– Notre pauvre mère qui est morte !

Et c'était une explosion de larmes qui rappelait le déluge.

– On a seulement qu'une mère, sanglotait l'aîné des fils qui avait été trois ans sans prendre la peine de lui rendre visite. Va falloir lui faire chanter un beau service.

– On va lui en faire chanter un beau, répondit en écho la femme du millionnaire Lebron.

Un entrepreneur de pompes funèbres fut chargé de décorer la chambre mortuaire, besogne dont il s'acquitta moyennant deux cent cinquante dollars. Pour la bagatelle de trois cents dollars, il fournit aussi un cercueil en bois de rose de grand luxe. Et l'on cloua sur la bière une plaque gravée, en argent, qui coûtait douze fois plus que la modeste table sur laquelle la vieille Anne Letoussaint avait mangé toute sa vie. Des montagnes de fleurs s'amoncelèrent dans le petit logis de Viauville. Les funérailles, la décoration de l'église, le chœur, la musique, représentaient aussi un joli denier.

– Et les voitures ! Faut des voitures ! s'exclama encore le fils aîné qui tenait décidément à honorer sa mère.

– Tu penses à tout, toi, fit M^{me} Lebron. Oui, bien certain qu'il faut des voitures. Mettons-en six.

– Mets-en donc dix, fit généreusement le frère. Ça fera toujours bon effet dans la rue.

Et comme c'était M. Lebron, le millionnaire, qui payait tous les comptes, il n'y eut aucune objection à la proposition.

Émile qui, dans le temps, avait été envoyé à Edmonton, avait été prévenu de la mort de sa mère. Or, comme il voyait là l'occasion de faire aux frais de son beau-frère un voyage à Montréal, il envoya sur le champ un message :

« J'étais le fils préféré de ma mère. Retardez le service jusqu'à ce que j'arrive. »

– Pour qu'il reste ici ensuite. Cela je ne le veux pas, déclara M^{me} Lebron.

Le vendredi, veille des funérailles, l'on songea tout-à-coup à la vieille tante Aurélie, la sœur de

la défunte, qui demeurait à Hull. Elle était pauvre, très pauvre, et en trente ans, elle n'était venue que cinq fois à Montréal.

— Un peu plus et nous allions l'oublier. Nous avons tous perdu la tête, fit M^{me} Lebron. Et immédiatement elle fit télégraphier à la tante Aurélie en même temps que le prix de son voyage, l'invitation de venir au service de sa sœur.

Le samedi matin, pendant que le corbillard attendait à la porte, et que les enfants de la défunte se lamentaient et gémissaient : Notre pauvre mère qui est morte ! la tante Aurélie arriva. Elle était maigre, chétive, miséreuse, vêtue d'une vieille robe noire, chaussée de souliers percés et n'avait que quelques sous dans sa sacoche. Sa tête blanche toute branlante, elle pénétra timidement dans la pièce tendues de draperies de deuil, resplendissante de la lumière des cierges. Un moment elle contempla en silence sa sœur qui reposait calme sur sa couche de satin blanc, au milieu d'un amoncellement de couronnes de fleurs. Alors, songeant au service

d'Union de Prières qui l'attendait à sa mort, de sa voix chevrotante, elle remarqua :

– Elle a vécu pauvrement, mais elle s'en va bien richement, bien richement...

Famille d'émigrés

C'était une pauvre famille d'émigrés ukrainiens... Ils venaient d'une lointaine province de la Russie. La misère, la tyrannie, le découragement les avaient arrachés du coin de terre où leurs ancêtres avaient vécu, où eux avaient peiné, souffert, où ils avaient durement travaillé. Leur destin les poussait vers l'Amérique où ils espéraient un lot moins misérable. Ils étaient de la race des opprimés, des malchanceux. Sous le régime des tzars, lors d'une répression, le grand-père avait été pendu, son frère fusillé et leur petit champ acquis au prix de durs labeurs, de continuels sacrifices avait été confisqué. Le père avait subi toutes les injustices. Il semait du blé. Les administrateurs de l'empire le lui prenaient... Lui et les siens mangeaient, pas à leur faim, de la galette d'orge, dure, massive, indigeste, et des pommes de terre. Enfin, un jour, ils étaient partis. Sept : le père, la mère et cinq

enfants, avec deux coffres en bois renfermant leurs effets. Des wagons faits pour le bétail plutôt que pour des hommes les avaient trimbalés pendant des jours jusqu'à un port de mer. Là, on les avait entassés dans une cabine infecte, dans la cale d'un navire. Puis, le troisième jour, le plus jeune des enfants était mort. Son petit cadavre avait été jeté à la mer, comme des légumes gâtés, de la viande pourrie dont on se débarrasse. Détritus humain qui serait longuement ballotté dans l'immense océan comme ces triste épaves, ses parents, qui s'en allaient à l'aventure vers des terres étrangères. Finalement, l'on avait laissé le navire. L'on pensait au petit mort comme à un objet perdu en route. La famille avait abordé en Amérique où des officiels rogues, brutaux, voleurs, parlant une langue que les émigrés n'entendaient pas, les avaient soumis à toutes sortes d'indignités et de traitements inhumains. Enfin, ils étaient repartis dans un train qui les transportait, avec des hommes de races et de langues différentes, vers des régions incultes. Les émigrés ukrainiens avaient débarqué dans l'ouest canadien dans la province de l'Alberta. Le père

avait pris un homestead. La famille habitait une cabane de bois rond, pauvre et basse, avec d'étroites fenêtres, que l'homme et sa femme avaient construite en arrivant. Ils étaient là depuis deux ans et avaient douze acres de défrichés, en culture. Et ils avaient deux chevaux, une charrue, une vache, des porcs. Lorsqu'il ne besognait pas sur sa ferme, le père travaillait pour un voisin. Il recevait un maigre salaire et, comme les deux colons ne comprenaient pas le langage l'un de l'autre, ils se parlaient par signes et finissaient par se comprendre. À peu près.

Au printemps, l'émigré avait ensemencé dix acres de blé et deux d'avoine. Ensuite, l'un de ses enfants était mort, un garçonnet de six ans. On l'avait mis dans la terre, comme le blé, mais le blé germerait, pousserait des tiges vertes, des épis blonds, tandis que le corps du petiot se décomposerait dans l'argile du cimetière. Mais le ventre de la mère s'arrondissait. Dans ce sol, un autre enfant conçu sur quelques planches recouvertes de sacs remplis de paille qui formaient la couche des parents, poussait et sortirait bientôt. Ainsi vont les générations.

C'était à la fin de mai. Dans la plaine verte, au milieu des hautes herbes, l'on rencontrait ici et là des lis jaunes sauvages épanouis au soleil. De maigres trembles, au feuillage pâle, éternellement agité, donnaient un air de tristesse, de désolation au paysage.

Pour se mettre en règle avec le gouvernement pour son homestead, le père « cassait » de la terre dans son champ avec sa femme. Il défrichait. Les enfants restaient à la maison. La veille, l'émigré avait « fait boucherie ». Il avait tué un jeune porc et, après l'avoir dépecé, coupé en morceaux, l'avait mis dans le saloir et recouvert de saumure. Maintenant, il labourait le terrain inculte avec ses deux chevaux et un troisième qu'il avait loué. Le sol était dur, massif, résistant et le coutre le fendait difficilement. Les trois chevaux tiraient à plein collier. Pour tenir les mancherons de sa charrue, la diriger, l'homme avait besoin de mettre toute sa force. Sa femme conduisait les bêtes. Le visage de l'homme était couvert de sueurs. Elles lui inondaient le front, coulaient sur les yeux qu'elles brûlaient, lui descendaient sur les joues. Toute sa vieille chemise était trempée

par la transpiration. Sa femme qui portait un petit dans son ventre ne se sentait plus de fatigue. Il lui semblait qu'elle était chargée d'un fardeau énorme et ses jambes fléchissaient. Les chevaux qui tiraient sur la charrue pour ouvrir la terre, n'avançaient qu'en poussant un long et bruyant souffle et en balançant la tête à chaque pas. Et l'on respirait une fraîche et forte odeur d'humus et un âcre relent animal.

Comme il traçait péniblement un sillon, l'homme en levant les yeux vit venir l'aîné de ses enfants, âgé de huit ans. Il fut surpris et, d'un mot, attira l'attention de sa femme qui marchait à deux pas de lui en tenant les rênes. Tous deux, ils le regardaient venir. Attelés à l'araire, les chevaux avançaient lentement. Tête et pieds nus, sa culotte retenue par une bretelle de cuir, le garçon s'était arrêté et se tenait droit au bout de la pièce labourée. Et soudain, la mère le vit tout taché de rouge. Ses mains, sa figure, sa chemise étaient rouges, couverts de sang. Le cœur lui manqua et elle se sentit devenir comme une loque. Elle lâcha les guides de l'attelage et courut à lui.

– Qu'est-ce que tu as ?

Le garçonnet se mit à rire d'un rire idiot. Il releva ses mains pendantes de chaque côté de ses cuisses, ses mains rouges, et les élevant, les montra comme si c'eut été une chose fort amusante.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as fait ? cria-t-elle toute tremblante.

– On a joué à tuer le porc comme hier, répondit l'enfant.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? clama le père.

– Ben, on a joué à tuer le porc et c'est le p'tit qui faisait le porc, grogna-t-il d'un air stupide, inconscient.

Lançant une imprécation, l'homme s'élança à la course, vers la cabane en bois rond, à cinq acres de distance, pendant que la mère, son ventre et ses seins ballottants traînait en arrière, incapable de le suivre.

Angoissé, il courait de ses jambes lourdes, la respiration sifflante. Essoufflé, il arriva près de sa pauvre maison. En le voyant venir, le second des

garçons s'enfuit dans un petit bois de bouleaux. À côté de la remise, à l'endroit où la veille, il avait saigné son porc, le père aperçut, gisant dans une mare de sang, la tête entièrement décollée du tronc, le corps de son plus jeune fils, quatre ans, égorgé par ses frères.

L'orage

À Paul de Martigny.

L'on était à table pour le dîner chez le fermier Osias Marcheterre, du rang des Goîtres, à Saint-Polycarpe. Il y avait le père, Mélanie, la seconde femme du laboureur, et Phirin, le fils, un simple d'esprit, rude et solide gaillard né du premier lit.

Phirin prit la terrine de lait au centre de la table et s'en versa une tasse, mais si maladroitement qu'il en répandit une quantité à côté.

– Si tu n'es pas capable de prendre un vaisseau sans en renverser la moitié, tu pourrais bien demander lorsque tu as besoin de quelque chose, fit Mélanie agressive. Et, a-t-on jamais vu quelqu'un se servir de pétaques comme ça ? ajouta-t-elle en montrant l'assiette de Phirin dans

laquelle étaient trois grosses pommes de terre. As-tu peur d'en laisser aux autres ? Si ça continue on va te faire manger dans une auge.

– Mélanie, ferme-toué, commanda Marcheterre. Y a plein la cave de pétaques et i en mangera tant qu'i voudra.

– I en mangera tant qu'i voudra, mais i mange en cochon quand même, si tu veux le savoir.

– J'mange en cochon ! j'mange en cochon ! rugit Phirin. J'mange à ma faim et tu vas te taire.

Ce disant, tout courroucé, il se leva d'un bond de sa chaise, faisant à demi basculer la table et renversant la terrine de lait qui inonda le plancher. Debout, il empoigna sa belle-mère par le chignon et la levant de force, la traîna autour de la cuisine. Mélanie hurlait, lançait des injures. Lorsque le gars Phirin l'eut laissée assise par terre, elle se releva en fureur et se mit à insulter son mari.

– Vieux sans cœur ! Laisser maltraiter sa femme par une brute ! Vous êtes deux salauds.

Marcheterre tenta de répondre, mais sa femme

exaspérée criait plus haut que lui et l'accablait d'invectives lui et son fils. Le fermier Marcheterre était d'un caractère prompt. Il perdit patience. D'un saut, il fut debout, ouvrit la porte et saisit une assiette.

– Tiens ! Et il la lança sur la clôture de pierre, de l'autre côté de la route où elle se brisa en morceaux.

– Tiens ! Une autre assiette vola en éclats. Les tasses et les soucoupes sur la table prirent le même chemin, eurent le même sort.

Pan ! pan ! la vaisselle se brisait sur le mur en pierre. Suffoquée, pâle d'indignation, les deux mains pendantes de chaque côté de son tablier carreauté bleu, Mélanie, comme paralysée, changée en statue, le regardait, les yeux agrandis. On lui démolissait ses assiettes. Ah bien, le Marcheterre allait voir à qui il avait affaire.

Comme l'homme avait fait table nette et qu'il ouvrait l'armoire pour prendre de nouvelles munitions pour son bombardement, Mélanie s'élança au dehors, courut au carré de tabac à côté de la maison et se mit à arracher les plantes,

les lançant à droite, à gauche, par-dessus sa tête. Enragé à ce spectacle et voyant détruire sa récolte de fumeur, Marcheterre qui avait tout cassé la vaisselle se tenait immobile cherchant ce qu'il pourrait bien faire. Il eut une inspiration. Il ouvrit la trappe de la cave, descendit d'un bond les trois marches, saisit la tinette de beurre que Mélanie avait fini de remplir la veille, remonta précipitamment et, toujours à la course, sortit de la maison, arriva à une grande mare d'eau sale et y vida le baquet qu'il portait en ses bras. En tombant, la masse jaune fit rejaillir un liquide vaseux qui éclaboussa le fermier.

– Tiens ! tiens ! Et dans une frénésie, il se mit à fouler le beurre avec ses pieds. Ses gros souliers l'enfonçaient dans la mare, l'écrasaient, le souillaient, le mêlaient à cette fange, en faisaient un mélange innommable. L'eau flaquait sur lui, l'inondant jusqu'à la ceinture, mais Marcheterre piétinait toujours avec emportement. Le contenu de la tinette n'était plus qu'une pâte grossière, une bouillie infecte.

Voyant son beurre gâté, perdu, Mélanie devint

plus enragée encore, si possible. Des deux mains, elle saisissait les hauts pieds de tabac et les arrachant avec force, les lançait dans la direction de son mari. Le carré cultivé avec tant de soins par le fermier était ruiné. Éparpillées de tous les côtés par une fureur destructrice, les tiges jonchaient le sol. Marcheterre était au paroxysme de la colère.

– Attends ! attends ! hurla-t-il. Tu vas voir ce que je vais faire à ton boghei.

Boueux, crotté, souillé, ses gros souliers couverts de beurre, sa culotte ruisselante d'eau sale, Marcheterre sortit de la mare, courut vers la remise et empoigna sa hache.

Comprenant qu'il allait démolir la voiture qu'elle avait reçue de sa mère en se mariant, Mélanie laissa là le carré de tabac tout dévasté et se précipita vers son mari.

– C'est assez ! c'est assez ! cria-t-elle, cédant enfin et se jetant devant lui.

Alors, Marcheterre se calma soudain. Sa colère et la destruction stupide que lui et sa

femme venaient d'accomplir l'avaient comme assommé. Il se réveillait tout hébété, comme s'il sortait d'un cauchemar. Il jeta là sa hache, regarda longuement en silence son jardin de tabac saccagé, la mare d'eau sale au fond de laquelle gisait sa tinette de beurre et les débris de vaisselle à côté de la clôture de pierre.

– Torrieu ! jura-t-il enfin, pourquoi c'que tu l'as pas laissé manger des pétaques à sa faim ?

Une heure plus tard, Marcheterre et sa femme montaient en boghei et se rendaient au village pour acheter de la vaisselle pour le souper.

À l'école

La classe des commençantes dirigée par sœur Sainte Cadie à l'école Frontenac comptait trente-deux élèves. C'étaient des fillettes de sept ou huit ans d'un quartier populaire. On leur enseignait le catéchisme, les prières, l'histoire sainte, la table de multiplication et on leur apprenait à lire. Deux fois par jour, au milieu de l'avant-midi et de l'après-midi, les enfants dont les parents payaient pour ce service prenaient un verre de lait. Il y en avait de maigres et d'anémiques qui n'en recevaient pas.

Un jour de fin d'octobre, sœur Sainte Cadie informa ses élèves qu'il y aurait à l'avenir une leçon de tricotage chaque semaine.

— Nous prendrons une demi-heure chaque vendredi et vous pourrez tricoter des mitaines, des capines ou des chandails. Ce sera gentil, n'est-ce pas ? Alors, prévenez vos mamans et,

vendredi prochain, apportez-vous de la laine et des broches.

Sœur Sainte Cadie parlait d'une voix lente, fatiguée, usée. Elle paraissait vieille. Depuis dix ans elle enseignait aux commençantes à l'école Frontenac et pendant treize autres années elle avait également préparé les toutes jeunes à l'école Saint Joachim. Ce n'était pas une intelligence d'élite ; à peine supérieure à ses élèves, mais elle avait l'âge, l'expérience et le costume ; c'était suffisant. D'ailleurs, elle enseignait parfaitement le catéchisme et les prières aux enfants. Elle avait des yeux gris sans expression, une grosse figure ronde dont la chair molle et flasque remuait comme de la gélatine à ses moindres mouvements. Ses lèvres décolorées n'avaient pas un dessin ferme ; elles n'avaient pas cette courbe pleine qui fait le charme d'une figure. La bouche de sœur Sainte Cadie avait une ligne un peu sinueuse et elle semblait une chose faite pour pisser. D'ailleurs, elle était sans vanité.

Le jeudi suivant, sœur Sainte Cadie rappela à ses élèves que le lendemain aurait lieu la

première leçon de tricotage et leur réitéra l'ordre d'apporter de la laine et des broches.

Luce Galarneau dont la mère faisait des journées de ménage en ville lui avait parlé des leçons de tricotage qui devaient commencer le vendredi et lui avait demandé de la laine. Soucieuse, la mère avait poussé un profond soupir en regardant son enfant. Dieu, que l'argent était rare ! Il fallait payer le loyer, le chauffage, l'éclairage, la nourriture pour elle-même et ses trois enfants, sans compter une piastre et demie par semaine à une voisine pour garder sa plus jeune, une bambine de trois ans. La plus grande partie des vêtements de la famille lui était donnée par les dames pour qui elle travaillait. Malgré cela, disait-elle, elle ne pouvait joindre les deux bouts. Et en elle-même, elle blâmait son sans-cœur de mari, un fainéant et un ivrogne qui l'avait abandonnée.

Et la pauvre femme se désâmat pour gagner sa vie et celle de ses petits.

– Je ne peux t'acheter de laine cette semaine, répondit-elle à Luce. Un peu plus tard, j'essaierai.

Lorsqu'arriva la leçon de tricotage, toutes les petites à l'exception de Luce Galarneau avaient leur laine et leurs broches.

– Et toi, fit sœur Sainte Cadie, pourquoi n'as-tu pas ta laine ?

– Maman n'a pas pu m'en acheter cette semaine, répondit l'enfant.

– Une balle de laine ne coûte que cinq sous, cinq sous, fit la religieuse.

L'enfant sentit le reproche de pauvreté qu'on lui faisait.

– Il faudra que tu en aies la semaine prochaine, ajouta sœur Sainte Cadie.

Ce jour-là, la petite Luce dut se contenter d'écouter les explications et de suivre des yeux le travail de ses camarades.

– Maman, vas-tu m'acheter de la laine ? demanda Luce ? C'est demain vendredi, la leçon de tricotage, et la sœur m'a dit d'en apporter.

– Ma pauvre enfant, je suis absolument sans argent. Je n'ai même pas été payée pour ma journée d'aujourd'hui. Tâche d'attendre encore

une semaine.

Le vendredi, Luce s'en alla à l'école le cœur bien gros.

– Où est ta laine, Luce ? fit sœur Sainte Cadie lorsqu'on fut arrivé à la leçon de tricotage.

– Je n'en ai pas, répondit timidement, d'une voix faible, l'enfant toute confuse.

– Bon, bon, il faut que tu fasses comme les autres. Attends un peu.

La religieuse sortit un moment de la classe. Elle revint tenant deux petits bâtons et une ficelle.

– Tiens, aujourd'hui, tu vas pratiquer avec cela, fit-elle en les remettant à Luce.

Les figures ricanieuses de toutes les élèves étaient tournées vers la petite si honteuse, si humiliée qu'elle eût voulu mourir.

– Allons, au travail ! fit la sœur en retournant à son pupitre. Elle commença sa démonstration en disant aux fillettes de l'imiter, mais tout le temps, elle suivait la petite du coin de son œil gris. Tous les regards étaient fixés sur Luce qui maniait

gauchement ses bâtons et sa ficelle. Les rires éclatèrent, fusèrent dans la salle. Toute la classe se tordait. Sœur Sainte Cadie riait elle-même. Tout le gras, tout le saindoux de sa figure remuait, s'agitait comme de la gélatine et de sa bouche décolorée, la bave coulait...

Au bout d'un moment, la religieuse tenta d'imposer le silence, mais son masque hilare était tel, qu'encouragé par cette attitude, les rires redoublèrent.

Et soudain, des sanglots éclatèrent, des sanglots qui secouaient une enfant infiniment malheureuse, une enfant humiliée jusqu'au tréfonds de sa chair et de son être. Son cœur se fendait. Luce s'était caché la figure entre ses mains et elle sanglotait éperdument, désespérément. Au seuil de la vie, la fillette avait reçu une blessure inoubliable, inguérissable.

Le vendredi suivant, Luce avait sa laine et ses broches. Probablement que pour économiser un billet de tramway et avoir les sous voulus pour éviter une nouvelle humiliation à son enfant, sa mère avait marché près d'une heure au froid, le

matin, pour aller faire sa journée de ménage.

– En te faisant aider, tu serais capable de faire un chandail pour ta petite sœur, avait dit la mère en remettant la laine à l'enfant.

Et Luce commença un chandail pour la petite de trois ans, la plus jeune de la famille. Le vêtement avançait lentement, un peu plus à chaque semaine. Il serait peut-être terminé pour février.

Vinrent les vacances du jour de l'an.

Lorsque les classes recommencèrent aux Rois, les fillettes avaient une nouvelle maîtresse. Sœur Sainte Cadie était partie pour une autre école. Le vendredi, il n'y eut pas de leçon de tricotage. Les élèves s'informèrent de leurs travaux de lainage. Avant de partir, sœur Sainte Cadie les avait envoyés à un orphelinat. Luce ne put terminer le chandail de sa petite sœur.

Drame sans parole

Le salon d'un hôtel de Rome, une fin d'après-midi, en septembre.

L'immense pièce avec ses larges et profonds fauteuils en velours brun est déjà sombre bien qu'il ne soit pas encore cinq heures. Et un lourd silence, un silence d'église alors que les fidèles sont partis, pèse sur le mobilier de luxe de ce palace. La salle est déserte si l'on excepte deux personnes, un homme et une jeune femme assis en face l'un de l'autre. L'homme, grand, mince, distingué, avec une physionomie expressive, une lourde bague d'or avec une figure de sphinx à son doigt, parle à mi-voix, mais avec âme. Il parle pendant une minute, deux minutes, regardant la femme devant lui. Il fait une pause, puis il reprend. On sent qu'il cause de choses graves, de choses qui influenceront sur leur destinée. La tête penchée comme si elle était au confessionnal, la

jeune femme écoute silencieusement. Parfois l'homme s'arrête, la regarde attentivement, comme attendant une réponse, mais elle reste muette, le front courbé. Par moments, le silence se fait profond, dramatique. Le masque incliné de la femme baigne dans l'ombre et l'on ne distingue que ses cheveux bruns ondulés, le nez d'une belle ligne, mais un peu gros, et la tache rouge de la bouche. L'homme se tait pendant quelques secondes. Doucement, de deux doigts posés sous le menton, il relève la figure penchée et la regarde silencieusement dans ses grands yeux noirs y cherchant une réponse que ses lèvres refusent de donner. La main se retire et la tête retombe, s'abaisse.

De nouveau, l'homme parle. Il voudrait apporter la conviction. Il puise au fond de son être des mots qu'il offre à la jeune femme. Le front toujours incliné, elle reste silencieuse. Parfois, elle jette un faible monosyllabe ou elle fait non, d'un petit geste de la tête.

Deux fois encore, d'une main délicate, ornée d'un étrange anneau d'or, l'homme relève le

masque incliné de la femme, la regarde au fond d'elle-même comme pour faire entrer dans son cœur le sentiment qui l'anime. Mais sitôt que la main se retire, la tête s'affaisse comme une fleur fanée.

Toujours à mi-voix dans la salle pleine d'ombre, l'homme prononce des paroles qu'il voudrait persuasives. Un faible geste répond non. Pendant un moment, le silence pèse encore plus lourdement dans la pièce. Il pèse sur cet homme et sur cette femme assis face à face et dont un seul mot, un geste, pourrait changer la destinée. L'homme sort une allumette de sa poche, l'allume et, de sa main ornée d'un large anneau d'or, à figure de sphinx, la tient devant la figure penchée, l'éclaire pour la mieux voir. Il la regarde jusqu'à ce que le feu lui brûle les doigts, que la flamme s'éteigne...

Sa figure est anxieuse, douloureuse. Sa bouche prononce encore deux mots : dernière demande, suprême prière. Lentement, la tête baissée fait non. Alors, l'homme se lève, prend son chapeau qu'il avait déposé sur la table, sort et, sans un

regard en arrière, s'en va.

Pendant cinq minutes, la femme reste assise dans l'ombre, le front toujours incliné, absorbée en une profonde méditation. Puis, elle se lève à son tour, et d'un pas silencieux, se dirige vers la cabine du téléphone.

Elle revient et va s'asseoir à la place qu'elle occupait précédemment. Dix minutes plus tard, un prêtre à la démarche énergique, à la figure sanguine, entre dans la salle et se dirige vers la jeune femme. Ils causent, ils ont l'air de s'entendre. Ils sont face à face et la femme sourit en regardant son compagnon. D'un même mouvement, ils se lèvent et marchant l'un près de l'autre, la main de l'un frôlant celle de l'autre, ils sortent du salon plein d'ombre, s'en vont...

Ce soir-là même, les gardiens d'un parc public, près de l'hôtel, entendant une détonation se précipitent. À côté, d'un vieux banc en marbre, près d'un massif de lauriers roses tout en fleurs, ils trouvèrent un homme gisant sur le sable, la tempe défoncée par une balle de revolver. La main qui tenait encore l'instrument de destruction

était ornée d'une lourde bague d'or avec une figure de sphinx. Le désespéré était déjà mort et, sur le sable blond, le sang formait comme une grande fleur rouge qu'éclairait l'énorme lune blanche au fond du ciel bleu.

Histoire pascale

Le samedi avant la semaine sainte, la grosse Marie Charrut, la mendicante à relents d'alcool que depuis plus de dix ans l'on voyait dans tous les bureaux d'affaires du bas de la ville, s'en fut trouver sœur Marcelin à l'Asile des Miséreux.

Lorsqu'elle se trouva en présence de la directrice :

– Ma sœur, lui dit-elle, je suis venue vous voir pour que vous m'habilliez afin que je fasse mes pâques. Je n'ai jamais manqué à ce devoir mais cette année, je suis trop en guenilles pour me présenter ainsi à la sainte table. Je ne peux pas aller recevoir le bon Dieu avec une vieille jupe raccommodée, un chapeau bon à jeter aux vidanges, des bottines tellement fendues que les orteils me passent à travers et un pantalon qui sent la pisse. Je manquerais de respect à Notre-Seigneur en allant communier comme ça.

Donnez-moi une toilette convenable, je me laverai partout et j'irai faire mes pâques.

– Lavez-vous la figure toujours, fit la religieuse amusée par la franchise de la quémandeuse.

– Non, je me laverai partout, répondit énergiquement Marie. Alors, vous allez m'habiller ? interrogea-t-elle, car si je ne fais pas mes pâques, c'est vous qui serez responsable.

Sale, crasseuse, en haillons, sentant le whiskey et la vieille jupe, ronde de partout, les cheveux gras, le teint coloré et la physionomie sympathique malgré tout, elle se tenait debout devant sœur Marcellin.

Indulgente, habituée aux faiblesses et aux misères humaines et sachant y compatir, la religieuse la regardait avec l'intérêt qu'elle portait à tous les malheureux à qui elle avait voué sa vie.

– Venez me voir lundi, fit-elle. Je tâcherai de vous trouver quelques vêtements présentables.

Elle la connaissait depuis longtemps. Même

autrefois, elle avait rencontré sa famille, une famille en vue, fort estimée. Marie elle-même avait reçu son éducation dans un couvent aristocratique. Malheureusement, sur leurs vieux jours, les parents avaient subi des revers de fortune, ils s'étaient trouvés partiellement ruinés, puis ils étaient morts. Sans aucune expérience des affaires, Marie avait été dépouillée du peu qui lui restait par un tuteur malhonnête. Elle s'était mise à boire, était devenue une alcoolique invétérée et elle était tombée au dernier degré d'abjection. Elle avait traîné une existence misérable et sordide et, vers la quarantaine, avait glissé à la mendicité. Boursouflée, sale, repoussante, elle allait solliciter des sous dans les bureaux d'affaires.

– C'est un papillon qui butine et qui nous charme par ses visites, avait remarqué ironiquement un jour à l'un de ses clients un jeune avocat désireux de faire de l'esprit, lorsque Marie Charrut s'était présentée chez lui.

– C'est vrai que tu as la figure toute bourgeonnée, mais ce n'est pas là que j'irais

butiner, riposta hardiment Marie qui n'aimait pas qu'on se moquât d'elle.

À maintes reprises, sœur Marcelin lui avait offert de la placer à l'hospice où elle vivrait en paix.

– Aller vivre avec des vieilles radoteuses qui passent tout leur temps à se disputer ? Non, non, merci. J'aime mieux quêter et gagner ma vie, avait répondu Marie. J'prends un p'tit coup, ça c'est vrai, mais ça ne fait de tort à personne. Aussi longtemps que je pourrai me traîner, je n'entrerai pas à l'hospice.

Et elle continuait de mendier dans les bureaux d'avocats, de notaires, d'agents d'immeubles et de se saouler.

Avec quelques autres épaves de la vie elle logeait dans une vieille, laide et répugnante maison de la rue Sanguinet, chez la veuve Topin. Là se rencontraient le soir, leur journée faite, leur labeur terminé, la Morrier, femme de ménage, toute grise, si maigre et si sèche qu'elle faisait songer à un squelette, le père Lemme, 70 ans, un aveugle qui vendait des crayons de porte en

porte, un nègre tuberculeux, plongeur dans un restaurant de la rue Caig, une cuisinière de 50 ans, toujours épuisée et à bout de souffle, employée au même établissement, un bûcheron revenu des chantiers à la suite d'un accident et qui attendait la réouverture de la navigation pour travailler comme débardeur au port, et Marie Charrut.

Le lundi, Marie retourna à l'Asile des Miséreux, voir sœur Marcelin.

– Bien, Marie, je crois que je vais pouvoir vous nipper convenablement pour faire vos pâques, fit la religieuse. Venez avec moi.

Elle la conduisit à ce qu'elle appelait le vestiaire, c'est-à-dire la pièce où étaient emmagasinés les vieux vêtements donnés par le public.

En un quart d'heure, Marie se trouva munie d'une robe, d'un manteau, d'un chapeau, de souliers, d'un pantalon et de deux paires de bas.

– Mais je vais être une vraie dame avec cela, fit Marie rayonnante. Alors, je ferai mes pâques

jeudi.

– Jeudi ? Pourquoi attendre à jeudi ?

– Mais il faut que je me prépare, ma sœur. Il faut que je me prépare, fit Marie avec emphase.

Et Marie sortit de l'asile en se confondant en remerciements.

Naturellement, le soir, elle voulut montrer sa toilette aux autres locataires de la maison de la rue Sanguinet. Elle annonça en même temps qu'elle ferait ses pâques le jeudi.

Tous à l'exception de la femme Morrier lui firent des compliments.

– Ben, la sœur s'est pas forcée, jaspina la femme de ménage mordue de jalousie et souffrant de ce que Marie Charrut se trouvait habillée sans avoir rien payé. C'est pas pour critiquer, mais la robe est trop longue, puis le manteau était de mode il y a cinq ans et le chapeau est trop jeune pour vous.

– Le chapeau trop jeune pour moi ? fit vivement Marie. Vous vous imaginez peut-être qu'il vous irait mieux ?

– J’prétends pas être plus jeune que vous, mais j’sus plus mince et ça fait toute la différence. Mais, on sait bien, vous pouviez pas faire la difficile. Pis i avait pas moyen d’aller faire vos pâques avec vos vieilles hardes. Dans tous les cas, pour quêter, ça fera toujours, acheva-t-elle dédaigneuse.

– Pour quêter ? Oui, c’est vrai, je quête, mais j’aime encore mieux quêter que de laver les crachoirs et les cabinets, riposta Marie. Puis, moi, je fais ma religion, tandis que vous, ça doit bien faire vingt ans que vous n’avez pas mis les pieds à l’église.

Et Marie portant sur le bras les habits don de sœur Marcelin s’en fut se retirer dans sa chambre.

Mais maigre, grise, fielleuse, mauvaise, la Morrier était furieuse.

– Voyez-vous ces sœurs qui vont quêter du linge dans les familles pour le donner à des ivrognesses ? Vous ne me direz pas que ce n’est pas encourager le vice. Tenez, moi qui travaille tous les jours pour gagner ma vie, moi qui lave des crachoirs et même des cabinets comme dit

Marie, croyez-vous qu'elle m'habillerait si j'allais lui demander une toilette à sœur Marcelin ? D'abord, je suis bien trop fière pour en demander, puis j'aimerais pas à me mettre sur le dos les guénilles des autres et ensuite, j'sus ben certaine qu'elle me refuserait. Ah ! si j'étais pourrie de vices, je ne dis pas. Faudrait être une bonne à rien pour être ben traitée.

Elle épanchait son fiel.

– Puis, cette histoire de faire ses pâques, c'est des menteries, tout ça. Je sus ben certaine qu'elle les fera pas. Vous verrez, vous saurez me le dire si elle les fait. Tenez, je ne serais pas surprise de lui voir vendre ses habits pour s'acheter du whiskey.

Fidèle à sa promesse, Marie alla à confesse le mercredi après-midi afin de communier le lendemain. Le prêtre accorda à la pécheresse le pardon de ses fautes. Au logis, Marie annonça qu'elle ferait ses pâques le lendemain matin. Elle venait de se donner un fameux savonnage dans la cuve qui servait de baignoire lorsque la femme de ménage s'amena.

– Écoutez, Marie, je croyais que c'était des histoires que vous nous racontiez lorsque vous avez dit que vous étiez pour faire vos pâques cette semaine. Vous savez, j'aime pas qu'on m'en fasse accroire. C'est pour ça que je vous ai parlé comme j'ai fait. Mais i a pas de malice en moi et je n'ai pas de rancune contre vous. Pantoute. Vous avez eu la chance d'avoir une toilette comme cadeau, j'en suis contente pour vous.

Et maigre, sèche, grise et hypocrite, la femme de ménage s'efforçait de sourire.

– Je cherche jamais à en faire accroire à personne. J'ai demandé une robe à sœur Marcelin pour aller faire mes pâques. Elle me l'a donnée et je vais aller communier demain. Voilà, répondit placidement Marie.

– Ça c'est bien. Je vous prenais pour une menteuse. Je me trompais. Maintenant, Marie, on va prendre un verre de gin ensemble pour noyer ça.

À ces derniers mots, à cette invitation, Marie se sentit sans volonté aucune, sans résistance.

Elle oubliait les propos insultants, injurieux, les provocations. Elle ne songeait qu'à la rude et âpre sensation de l'alcool lui brûlant la bouche, le gosier, les entrailles. La tentation était irrésistible.

– Ça se refuse pas, dit-elle.

– Attendez-moi un instant fit l'autre.

Et elle revint au bout d'un moment apportant un gros flacon de genièvre et deux verres.

À la vue de la bouteille, Marie fut remplie de béatitude.

*

– Venez la voir votre Marie qui doit faire ses pâques demain, disait quelques heures plus tard la Morrier à quelques-uns des locataires de la maison.

Les autres la suivirent.

Ivre morte, à moitié vêtue, Marie était étendue en travers de son petit lit de fer dans sa chambre étroite et fétide. De sa masse elle écrasait le

chapeau donné par sœur Marcelin et son manteau gisait sur le plancher sale et poussiéreux.

– Hein ! ça vaut la peine de donner du linge à des ivrognesses, disait la femme de ménage. J’passais par hasard devant sa chambre et la porte était grande ouverte, alors je l’ai aperçue. C’est vraiment scandaleux.

Devant ce spectacle peu édifiant, les locataires de la maison de la rue Sanguinet furent unanimes à reconnaître que c’était bien triste.

Le bûcheron-débardeur regardait s’il ne verrait pas par hasard un fond de bouteille à finir.

Lorsqu’elle s’éveilla tard le jeudi matin, Marie avait la tête lourde et se sentait malheureuse. Elle se rappela vaguement ce qui s’était passé la veille au soir. Elle comprit que cette crapule de Morrier lui avait joué un sale tour. Tout de même, pensait-elle, j’ai pris quelques bons verres de gin. Maintenant, après ça, je ne ferai pas mes pâques aujourd’hui. Je vais me dégriser. Ce sera pour la semaine prochaine. Je vais tout de même aller à l’église. Je dois bien ça à sœur Marcelin.

Dans la malpropre chambre qu'elle occupait, elle revêtit les habits donnés par la religieuse. Le chapeau était horriblement écrasé, mais elle le remodela tant bien mal avec la main et s'en coiffa. Elle sortit ensuite et se rendit à l'église Notre Dame de Lourdes. Lorsqu'elle entra la messe était à moitié dite.

À l'*Ite missa est*, elle se leva lourdement et sortit. Comme elle descendait les degrés, elle aperçut de l'autre côté de la rue une sténographe qui s'était toujours montrée généreuse pour elle. Il fallait profiter de l'occasion... Marie voulut traverser la route. Elle fit quelques pas, mais elle se trouva devant une auto filant vers l'est. Pour ne pas être écrasée, elle fit un bond de côté, mais alla tomber devant un camion allant en sens inverse. La voiture la heurta et la projeta à quinze pieds. Sa tête frappa le pavé avec force. Des gens qui étaient sortis de l'église en même temps qu'elle se portèrent à son secours et la ramassèrent. Elle avait la figure sanglante et était privée de connaissance. Le chauffeur auteur de l'accident appela un taxi et fit conduire la pauvre fille à l'hôpital. On constata qu'elle avait le crâne

fracturé et deux côtes brisées. Les seules paroles qu'elle prononça furent : Sœur Marcelin, Sœur Marcelin.

Informée de l'accident, sœur Marcelin vint à l'hôpital, mais lorsqu'elle arriva Marie était morte. On lui raconta qu'elle avait été frappée par une auto en sortant de l'église. Alors, devant le cadavre de la malheureuse entrée dans l'éternité, sœur Marcelin émue, se rappelant la promesse faite par la défunte et ne doutant pas, devant les circonstances, qu'elle ne l'eût remplie, prononça d'une voix douce et convaincue :

– Pauvre Marie ! Elle avait bien ses défauts, mais elle a fait une bonne mort. Elle a fait ses pâques. Elle était en état de grâce. Le bon Dieu lui a pardonné ses fautes et il va l'admettre dans son saint paradis.

Cauchemar

Après avoir vendu sa terre au syndicat du canal de Beauhamois, Florian Desmoy s'en était allé vivre au village. Il avait reçu pour sa ferme une petite fortune de trente-cinq mille piastres qu'il avait mise dans des placements de tout repos. C'était un rude gaillard avec une abondante chevelure noire, un homme puissant, solide, pesant deux cents livres et habitué aux durs travaux des champs. Il était célibataire. Une tante, sœur de sa mère, habitait avec lui et avait charge de sa maison. Plusieurs de ses anciens voisins dont les fermes avaient aussi été expropriées et qui avaient aussi reçu la forte somme étaient également devenus rentiers. Ils se rencontraient presque chaque jour et causaient longuement, en fumant la pipe, des travaux qui avaient transformé la région et des menus détails de leur existence calme et monotone.

Parfois, Florian Desmoy entrait s'acheter un cigare à un petit restaurant tenu par une jeune veuve, M^{me} Rousteau. C'était une personne avenante qui avait un joli sourire et un mot aimable pour les clients. Son mari, boulanger, avait été tué dans un accident d'automobile. Elle avait obtenu deux mille piastres de dommages mais l'avocat en avait pris cinq cents pour sa part. Avec son argent, elle avait acheté un petit restaurant où elle parvenait à vivoter. C'était une gentille brunette qui avait été élevée à Valleyfield, la paroisse voisine.

– Alors, vous ne vous ennuyez pas ? Vous trouvez ça bon de ne plus travailler ? demandait-elle parfois à l'ancien cultivateur lorsqu'il arrêtait pour prendre un cigare.

– Ah non ! Je ne m'ennuie pas. Depuis l'âge de dix ans, j'ai travaillé pour nourrir les autres et je suis bien aise que les autres travaillent pour moi aujourd'hui.

– Vous êtes bien chanceux, disait-elle. N'avoir qu'à flâner, prendre vos trois repas par jour et vous promener sans inquiétudes, c'est une belle

vie.

– Je ne me plains pas, répondait-il.

Il sortait du magasin en allumant son cigare et le sourire de la marchande illuminait un moment sa journée vide qui ressemblait à celle d'hier et qui était semblable à ce que serait demain.

Il n'aimait pas entrer dans le restaurant lorsqu'il y avait d'autres clients. Si par la porte vitrée ou la fenêtre, il apercevait quelqu'un, il passait outre, revenant un peu plus tard. De même, s'il entraît quelqu'un pendant qu'il était là, il était importuné.

Un jour, après qu'il eut choisi son cigare dans la boîte que lui tendait la marchande, elle frotta elle-même une allumette sur une plaque en fonte à cet effet et lui offrit la flamme. Il trouva cela fort gentil. Et sans presque s'en rendre compte, il se trouva pris. Il connaissait la jeune veuve depuis six mois lorsqu'il la demanda en mariage. Naturellement, elle qui n'était pas aveugle avait prévu la chose. Elle accepta mais elle exigea un douaire. Elle se fit avantager de huit mille piastres et elle voulut en outre qu'il prit une

police d'assurance sur la vie dont elle serait bénéficiaire. Cela fut fait et elle eut la certitude de recevoir dix mille piastres à la mort de son mari.

Le mariage eut lieu.

– C'est une fine mouche, disait-on dans la foule en sortant de l'église. Elle a pris là un beau poisson.

– Vous savez, il n'y a rien comme une veuve pour enjôler un homme.

– Oui, mais celle-là est difficile à battre. Elle a le tour.

La tante qui habitait avec Florian Desmoy comprit qu'elle serait de trop dans la maison. Elle se loua un petit logis où elle pouvait vivre modestement avec ses économies.

L'ancien fermier fut très heureux. Son bonheur durait depuis quatre mois environ lorsqu'un soir d'hiver, un soir de fin de décembre, comme il venait de verser une chaudière de charbon dans la fournaise, il eut comme un étourdissement. Il chancela et croula

au plancher. Il tenta faiblement, mais en vain, de se relever. Il restait là étendu. Alarmée, sa femme le saisit par les bras pour le remettre debout. Ce n'était plus qu'une masse lourde, inerte.

Elle lui disait :

– Fais un effort, je vais t'aider.

Mais il ne bougeait pas, ne prononçait pas un mot. Alors, toute bouleversée, elle sortit et courut chez le voisin, un maçon, le père Goyette. Le vieux et son fils accoururent. Ils virent Florian Desmoy sur le plancher. Ils le soulevèrent, le prirent par les bras et péniblement, le traînèrent dans sa chambre, et après lui avoir enlevé son gilet l'étendirent sur le lit.

– Je vais courir chercher le docteur, annonça le fils du maçon.

– Allez, je vous prie, répondit la femme.

Lorsque son fils fut sorti, le père Goyette enleva les chaussures de Desmoy et la femme lui mit sous la tête un deuxième oreiller. L'homme ne bougeait pas. Ses yeux étaient vitreux. Sa bouche était grande ouverte et deux dents d'or

qu'il s'était fait poser quelques jours avant son mariage luisaient dans le trou sombre, entre les lèvres violettes. On n'entendait pas son souffle.

Dans un lourd silence, la femme et le voisin attendaient, échangeant de rares paroles.

Au bout de sept à huit minutes qui avaient paru longues comme une heure, le médecin entra. Il était essoufflé, car il était vieux et avait marché vite. Il déposa son sac de cuir noir sur une chaise. Il regarda l'homme étendu sur le lit et tout de suite, sa figure prit une expression grave, soucieuse. Il lui mit la main sur le cœur, lui tâta ensuite le pouls, se pencha, collant l'oreille sur la figure pour entendre, saisir un souffle.

La femme expliquait :

– On avait soupé depuis une heure. Il est allé chercher une chaudière de charbon et l'a jetée dans la fournaise. Puis, tout à coup, il a chancelé et est tombé. J'ai voulu le relever, mais je n'ai pas pu. Alors je suis allée chercher de l'aide.

Le médecin avait ouvert la chemise de l'homme étendu sur le lit et avait posé sa main à

nu sur le cœur et restait silencieux.

– Bien, il est fini, déclara-t-il enfin. Il était mort quand je suis arrivé, ajouta-t-il.

– Il est mort ! s'exclama la femme. Puis elle éclata en larmes et se mit à sangloter.

Elle s'arrêta un moment.

– Dire qu'il n'a pas même vu le prêtre, se lamenta-t-elle.

Puis, elle se reprit à pleurer.

Le maçon sortit et alla chercher sa femme pour tenir compagnie à la jeune veuve et la réconforter à cette heure tragique.

Cette mort subite causa toute une surprise dans le village. Un homme si solide, en si bonne santé, un homme qui n'avait jamais été malade, terrassé si vite. C'était incroyable.

Pendant deux jours, ce fut un continuel défilé dans la demeure mortuaire.

Les funérailles eurent lieu la veille de Noël.

Comme on sortait le cercueil de la maison, la jeune veuve eut une crise de larmes.

Il faisait très froid depuis quelques jours et ce matin-là, le thermomètre indiquait 24 degrés au-dessous de zéro. Deux des neveux du défunt, ses plus proches parents, conduisaient le deuil.

– Ben, moi, j’aimerais pas ça m’en aller par un froid semblable, déclara le maçon Goyette.

Après les funérailles, le cadavre fut déposé pour l’hiver dans le charnier adossé à l’église, vu que l’on n’enterrait les corps qu’au printemps.

Et l’on jasa dans le village.

– Un homme qui a de l’argent, qui est en bonne santé, qui a une jolie femme, s’en aller comme ça, si rapidement, c’est de la malchance, disait un villageois.

– Après quatre mois de mariage seulement.

– Ah ! s’il était resté tranquille à travailler sur sa terre, je suis sûr qu’il serait encore vivant, disait un vieux.

– Une qui n’est pas malchanceuse, c’est sa femme.

Elle a dû toucher un douaire de huit mille piastres et elle recevra dix mille piastres

d'assurances. Elle n'est pas à pied. C'est aux garçons de se pousser pour elle.

– Congestion cérébrale ? C'est étrange tout de même, déclaraient les neveux du défunt en parlant du certificat de décès livré par le médecin. C'est étrange, bien étrange.

Au lieu de diminuer, de s'apaiser, les commentaires allèrent en augmentant. Tout le village, toute la paroisse ne parlaient que de cette mort bizarre, inexplicable.

Puis, sans qu'on sût où elle avait pris naissance, la rumeur courut que Florian Desmoy avait été empoisonné. Personne ne portait d'accusation précise, mais prudemment, on faisait des sous-entendus que chacun comprenait et qui désignaient l'auteur du forfait.

On interrogea la vieille tante qui avait habité pendant des années avec le défunt.

– Que voulez-vous que j'en pense ? Un homme solide comme lui qui meurt en quelques instants, foudroyé, c'est sûrement curieux. Mais je ne suis pas médecin et je ne peux rien dire.

D'ailleurs, je ne sais rien et je ne l'avais pas vu depuis quelque temps. Il faisait sa vie, moi la mienne. S'il a été empoisonné, tout ce que je peux dire, c'est que ce n'est pas moi qui suis en cause. Je n'ai pas d'héritage à recevoir. Sa mort ne me rapporte rien. Et puis, je n'ai rien à dire.

La population n'accusait pas ouvertement la veuve d'avoir empoisonné son mari, mais tout le monde le croyait.

– La compagnie d'assurance va sûrement demander une enquête avant de payer les dix mille piastres, disait l'un.

– Ces gens-là ne sont pas des fous. Ils ne sont pas pour payer un pareil montant s'ils ont des doutes, répliquait un autre.

La rumeur devenait si forte que le procureur général de la province ordonna de faire une enquête et de faire pratiquer l'autopsie.

Il y avait seize jours que le cercueil avait été déposé dans le charnier lorsque le sacristain accompagné du coroner ouvrit la porte de la maison funéraire pour sortir le corps. Un

terrifiant spectacle s'offrit à leurs regards. Sur le seuil, au milieu des éclats de sa bière démolie, les habits en désordre, les cheveux hérissés, la bouche ouverte, grande ouverte comme si elle lançait une imprécation ou un blasphème, Florian Desmoy gisait sur le plancher en ciment. Sa figure et ses mains déchirées étaient maculées d'un sang coagulé, noirâtre. Couvert d'une barbe noire, rude et drue, d'un quart de pouce de longueur, le visage avait, dans la mort, une hallucinante expression de folie ou de désespoir. Le sacristain et le coroner restaient figés d'horreur. Toutes les planches du cercueil étaient fendues, cassées, comme s'il s'était livré là une lutte furieuse. Muets et comme en proie à un cauchemar, les deux hommes comprirent confusément ce qui avait dû se passer. Desmoy avait été enfermé là vivant. Des heures plus tard, peut-être l'après-midi après les funérailles, peut-être le soir ou pendant la nuit de Noël, il était sorti de sa léthargie. Le mort s'était réveillé. Il s'était trouvé étroitement enserré dans une caisse, ressentant un froid terrible. Il avait voulu se lever, se libérer. Soudain, il avait compris où il se

trouvait, il avait réalisé qu'il était emprisonné dans un cercueil. D'un coup de coude, il avait brisé la vitre au-dessus de sa figure et les éclats de verre lui avaient fendu le nez et la joue. Avec ses poings, ses genoux, il avait poussé, arraché le couvercle de la boîte. Ensuite, au milieu des ténèbres, par un froid atroce, il s'était mis debout, puis, à tâtons, rencontrant d'autres cercueils empilés, il avait cherché la porte du charnier. Il l'avait trouvée, avait essayé de l'ouvrir, mais elle était fermée à clef. De ses bras, de ses épaules, de tout son corps tendu en des efforts désespérés, il avait tenté de l'enfoncer, mais elle était solide. La raison vacillante, dans le noir et dans le froid, il avait retrouvé son cercueil, s'en était servi comme d'un bélier, frappant à grands coups dans la porte pour sortir. La boîte s'était cassée, les planches s'étaient fendues, brisées, lui avaient déchiré les mains, mais la barrière avait résisté. Les éclats de bois jonchaient le plancher. Affolé, éperdu, il avait dû appeler, crier désespérément, car sa bouche était encore ouverte, grande ouverte, comme s'il jetait un appel, comme s'il lançait une clameur. Peut-être dans

l'épouvantable nuit du charnier, dans cette chambre glaciale avait-il entendu les cloches de Noël ?

Muré dans ce caveau, le cerveau en démente, sentant le froid l'engourdir, le paralyser, il avait lutté comme un forcené. Il avait saisi un autre cercueil, celui d'un enfant de dix à douze ans et, s'en servant comme d'une massue, avait de nouveau tenté de démolir la porte. En vain ; elle avait résisté à tous ses assauts. Puis, le froid qui pénétrait toute sa chair à travers ses minces vêtements l'avait terrassé. Dans les ténèbres épaisses, glacées, dans une nuit impénétrable, entouré de cadavres, il était tombé au milieu des débris de son cercueil et, poussant un dernier cri de détresse, il était mort.

Lorsqu'on le ramassa, il était gelé, dur comme pierre.

Contes et nouvelles

Idylle mélancolique

Il se saoulait très bien, superlativement bien au whiskey blanc. Et alors, il racontait toujours la même histoire banale et triste, de sa même voix banale et triste, avec les mêmes gestes banals et tristes.

Dans une pauvre chambre de la rue Sanguinet, il me l'avait narrée un soir de fin d'année alors qu'il était en veine de confidences, et par la suite, chaque samedi, alors que nous vidions ensemble une bouteille.

J'avais de l'admiration pour ce garçon qui se saoulait si bien, j'éprouvais de la sympathie pour ce pauvre, cet humble, qui ayant reconnu le néant et la vanité de toutes les consolations, cherchait dans l'alcool l'oubli momentané de ses maux.

Je le considérais un peu comme un sage, une sorte de Diogène moderne, tout à fait vingtième siècle.

Et toujours, je fus le bienveillant auditeur de ses élégies.

Invariablement, après la première rasade, s'essuyant la bouche du revers de sa main sale, il commençait ainsi : Y a ben longtemps. Dans c'temps là, ma famille habitait Québec. J'étais tout p'tit. C'était l'hiver. J'jouais au pêcheur. J'étais sur not balcon et j'avais un manche de ligne à la main. En bas, y avait Lucie. Son père avait loué un logis de mon père. Alle r'gardait en haut... J'élève la perche comme pour prendre un poisson ; alle frappe un glaçon et le glaçon i tombe sur la tête de Lucie. Alle s'fâche, alle pleure ; ça lui avait fait mal. J'avais d'la peine. J'me disais : alle voudra pus me r'garder, alle voudra pus m'parler. J'savais pas quoi faire... J'm'en vas r'trouver maman pis j'i dis : maman, j'jouais au pêcheur ; y a un glaçon qui est tombé sur la tête de Lucie. C'est pas d'ma faute ; je l'ai pas fait exprès, mais alle est fâchée. Pis, j'pleurais. Maman a m'dit : Pleure don pas, Omer. T'es bête. Tu sais ben qu'a peut pas être fâchée contre toué si tu l'as pas fait exprès. Vas la voir. Dis i qu'c'est en en jouant qu't'as fait ça ;

qu'c'est pas d'ta faute et qu'alle a pas raison d'être froissée. Vas-i ; dis-i ça. J'y vas pis j'i dis.

Alle était ben contente.

J'l'aimais ben. Pis j'l'ai embrassée là, d'avant sa mère. Ensuite, j'y allais tous les jours en r'venant du séminaire. J'allais jaser avec elle.

On était toujours ensemble. On jouait toutes sortes de jeux. Alle m'aimait aussi, mais j'savais pas encore tout c'que c'est qu'l'amour.

Quand j'ai eu fait quatre ans au séminaire, maman qui vivait m'a demandé : Omer, veux-tu faire un prêtre ? J'ai dit : non, maman, j'aime trop les filles. Mais vous savez, j'disais ça, mais j'savais pas ben... ben... Mais j'les aimais. Ma mère m'a dit encore : Omer, dis-moué le, si tu veux faire un prêtre, t'en feras un. J'ai dit : non, maman, ensuite j'y suis pus allé au séminaire. C'est pour ça que j'suis pas instruit de toutes les façons comme vous et que j'gagne pas ma vie en chemise blanche et l'crayon su l'oreille.

Pendant tout c'temps là, on avait été amis moué et Lucie. Pis ses parents ont déménagé. Ça

été la cause de mon malheur. On s'est perdu de vue. Pis, j'ai commencé à travailler dans une manufacture de chaussures. Quand j'l'ai r'trouvée quatre ans plus tard, elle était en ménage. Elle avait pris un hôtelier qui avait d'l'argent. Moué, j'ai connu ma femme puis j'me suis marié avec. Mais on pouvait pas s'accorder ; elle m'aimait pas, pis ça allait mal. Ensuite, la boutique a fermé et j'suis v'nu à Montréal. Y a dix-huit mois que j'suis pas r'tourné. Y a deux enfants d'morts puis y en a deux d'vivants... J'voudrais ben les r'voir.

Alors, il demeurait silencieux un moment, un peu songeur, et dans ce repos, sa figure prenait une expression immensément vulgaire. Il me débitait sa plainte, assis sur son lit étroit, enveloppé de ses habits de pauvre, l'air gauche et malheureux. Puis, ayant soudain comme tout oublié, il soulevait le couvercle de sa malle, maigre, vieille, usée, écorchée, d'où montait aussitôt comme une symphonie d'odeurs : odeur rance et fade de linge sale, odeur âcre de chemises blanchies à l'eau de Javel, odeur de bélier des sous-vêtements de laine rarement

lavés, odeur repoussante des chaussettes durcies par la sueur des pieds, odeur huileuse des vieux souliers. Odeurs grasses, fortes, ammoniacales qui happaient les narines, faisaient bondir le cœur. Du milieu de ses haillons sordides et malodorants, il sortait une autre bouteille de whiskey et, chancelant, il levait son verre et buvait à l'amour.

Il reprenait alors son boniment et, comme une bobine qui se déroulerait interminablement, sans fin, il me faisait le récit d'imaginaires aventures amoureuses dont il aurait été le héros. Réminiscences de feuilletons, souvenirs de romans lus avant son mariage, dans lesquels son cerveau borné d'ouvrier sentimental trouvait la femme idéale, la femme rêvée, désirée, aimée, toujours cherchée, jamais rencontrée, sinon dans les visions procurées par l'alcool. Celui-là seul lui était clément. À la voix du tout puissant évocateur, magiquement, du fond de son verre apparaissaient des femmes belles, douces et gentilles.

Ah, les tendres, les simples histoires à

dénouement heureux avec entractes de petits coups !

De si nombreux, qu'à un certain moment, son buste oscillant perdait son équilibre, se renversait en arrière et le pauvre diable demeurait là étendu en travers de son lit, immobile, comme mort.

Un soir qu'il avait bu en ville, au lieu de se laisser choir sur son lit, il s'étendit près d'une porte de cour. Un honnête constable, délicatement, le soulagea des quelques pièces de monnaie qui étaient dans ses poches, puis appela la voiture de patrouille. Les boutons jaunes réveillèrent brutalement mon ivrogne et le conduisirent au poste de police.

Le lendemain, le magistrat le condamnait à un mois de prison. Je le revis à sa sortie, puis plus rarement.

Ce fut le temps où il courait éperdument après le rêve, rêve suivi de réveil pénible, car après l'oubli venait le souvenir.

Dernièrement, j'ai appris qu'il était crevé.

Très dignement d'ailleurs. À la façon d'un

Socrate, d'un Socrate moderne, buvant du whiskey au lieu de ciguë.

Son rêve est maintenant accompli. Il dort sans crainte de réveil.

Je bois à son repos.

La mouche

Au milieu de la chambre mortuaire, le cadavre reposait dans le cercueil de bois brun aux poignées nickelées. Insensible désormais à la marche des heures et des jours, aux joies et aux tristesses de la vie, il gardait, figée sur ses lèvres, une expression mystérieuse.

La figure douloureuse et fatiguée, une femme était là, écrasée sur une chaise, les mains croisées sur les genoux, dans la pièce lourde de silence.

Toute la nuit – la dernière avant qu'on l'emportât – elle avait veillé le mort, celui qui, quatre ans auparavant, l'avait épousée un jour de mai et rendue mère.

Une forte odeur de cire fondue flottait dans l'air.

Le matin était ensoleillé, mais la lumière n'entrait que difficilement à travers les épaisses

tentures de deuil. Un enfant de trois ans s'avança timidement et sans bruit dans la chambre.

La femme eut un sanglot...

Par la fenêtre légèrement entrebâillée, s'introduisit soudain en bourdonnant une grosse mouche verte, luisante, bizarre. L'enfant entendit ce bourdonnement, un long, long bourdonnement qui lui entra dans le cerveau pendant que ses yeux fascinés suivaient le vol zigzaguant du brillant insecte qui alla s'abattre sur le front de son père, dans le cercueil brun.

– Oh, la misérable mouche ! s'exclama la femme en faisant de la main un geste pour la chasser.

Rapide, la mouche verte, chatoyante du reflet des pierreries, s'échappa. Elle voleta un instant au-dessus du cadavre, puis s'élança dans la trouée lumineuse de la fenêtre qu'un souffle de vent avait ouverte toute grande.

Quelques heures plus tard, le mort était descendu dans la terre pour être la proie des vers.

La nuit suivante, l'orphelin entendit en rêve un

long, long bourdonnement qui lui secoua tous les nerfs avec la sensation d'un choc électrique et sa petite main, hors des couvertures, eut un geste brusque, comme pour chasser quelque chose. Éveillé maintenant, il restait mal à l'aise, la gorge serrée, incapable de pleurer.

Des jours plus tard, comme un soir, sa mère allait pour l'embrasser, un long, long bourdonnement emplît l'oreille de l'enfant et le sourire qui était sur sa figure s'évanouit. Étonnée, inquiète, la veuve le questionna, mais il ne sut répondre.

Au milieu de ses amusements, de ses jeux, des caresses de sa mère, de son sommeil, il entendait tout à coup un long, long bourdonnement qui s'enfonçait douloureusement en lui et pénétrait jusqu'au tréfonds de son être.

L'orphelin devenait grave, ne riait presque jamais. Toujours, le bourdonnement le tourmentait, le harcelait. Il restait souvent de longs moments immobile avec une expression mystérieuse et craintive comme dans l'attente de quelque chose de terrible. À le voir alors, on

aurait pu croire qu'il assistait à quelque drame épouvantable joué sur une scène visible pour lui seul.

Justement alarmée de ce mal étrange, sa mère le conduisit chez des médecins, mais les hommes de l'art ne purent rien découvrir et la renvoyèrent avec des paroles vagues.

À l'école, ses maîtres et ses camarades le crurent un peu détraqué.

À dix ans, il ne souriait même plus. Au cours de ses études, des explications des professeurs, pendant la prière ou la récréation, alors que les autres ne s'apercevaient de rien, ne soupçonnaient rien, ses regards devenaient un instant hagards et il entendait un long, long bourdonnement qui le tenait quelques secondes cloué sur place, en proie à des affres mortelles.

En vieillissant, il se développait comme une plante chétive, à bout de sève.

De jour en jour, l'obsession devenait plus fréquente, la sensation plus douloureuse et plus aiguë. Le malheureux passait par des crises

terribles. Certaines nuits, il restait étendu sur son lit sans fermer l'œil, les nerfs effroyablement crispés, dans une attente crucifiante. Les ténèbres augmentaient encore son supplice et la fatigue ajoutant à cette tension extrême, son intelligence vacillait, paraissait sombrer dans la folie.

Son imagination en délire lui montrait une grosse mouche verte, luisant dans l'obscurité ; son vol lourd planait dans la chambre. Elle grossissait, prenait les proportions d'un colossal papillon, d'une chauve-souris. Elle devenait un animal monstrueux et fantastique. Après s'être repue à toutes les charognes, après avoir sucé tous les poisons et toutes les corruptions, la mouche s'abattait sur lui, elle pénétrait en lui. Il la sentait marcher sous son crâne ; elle en faisait le tour à pas précipités, comme une bête prise au piège qui cherche à sortir, à s'évader. Puis, elle voletait éperdument et se heurtait aux parois, rencontrant toujours une barrière infranchissable. Elle faisait l'impossible pour s'échapper et ne pouvant trouver d'issue, sa trompe, comme une vrille, creusait, perçait une ouverture dans le sommet de la tête, pour s'enfuir. Alors lui-même

joignait intérieurement ses efforts à ceux de l'insecte afin de s'en débarrasser, de le voir s'envoler et disparaître à jamais. Dans cette agonie terrible, les heures s'écoulaient lentes comme des siècles. Il souhaitait désespérément voir apparaître le jour, mais les ténèbres paraissaient devoir régner à tout jamais. Peut-être était-il arrivé quelque cataclysme et le soleil ne se lèverait plus. L'obsession lancinante le tenaillait. Il s'imaginait être étendu dans un cercueil de bois brun aux poignées nickelées. Une forte odeur de cire fondue lui venait aux narines. La figure douloureuse et fatiguée, une femme était là écrasée sur une chaise, les mains croisées sur les genoux. Sa mère. Elle l'avait veillé toute la nuit et bientôt, des hommes l'emporteraient et le descendraient dans la terre, pour être, lui, la proie des vers.

Par la fenêtre entrebâillée s'introduisait soudain en bourdonnant, une grosse mouche verte, luisante, bizarre, qui s'abattait sur son front. Il entendait la voix de sa mère disant :

Oh, la misérable mouche !

Mais la voix était changée ; elle résonnait avec un éclat de trompette et la mouche s'évanouissait.

Une fatalité pesait sur lui, le courbaturait, l'écrasait. Au fond de son être, à côté de ses facultés, se trouvait cette chose obscure, ce long, long bourdonnement dont l'idée seule le jetait dans des transes atroces et qui ne cesserait qu'avec sa vie. Le désespoir fouillait féroce-ment en ses entrailles et son cerveau. Un véritable damné.

Les bourdonnements se multipliaient au hasard des heures et, dans cet organisme détraqué, d'une sensibilité extrême, devenaient plus bruyants que le grondement d'un train ou celui d'un avion. Quelquefois aussi, ils lui produisaient l'impression du ronflement des machines dans les usines, le sifflement de la scie ronde déchirant le bois. Désesparé, pris de l'idée fixe, le malheureux n'avait plus un seul bon moment. Il n'y avait pour lui de refuge nulle part. Le bourdonnement le poursuivait avec la ténacité d'une meute de loups affamés. Tout lui était odieux, et comme il était devenu extrêmement

nerveux, irascible et violent, chacun l'évitait. Ceux qui vivaient à côté de lui ignoraient son mal, le mal rongeur qui le martyrisait et le considéraient comme une espèce de maniaque. Le plaisir, la joie, l'amour étaient pour lui choses inconnues. Son infirmité l'accablait comme un vêtement de plomb et en lui germait une haine effroyable contre tout ce qui existe, une rancune contre le sort qui l'avait choisi pour victime, qui le sacrifiait.

Un dimanche, étant allé voir des camarades, il les trouva s'exerçant au tir à la cible dans la cour de l'habitation. Ils étaient quatre ou cinq, en bras de chemise, et se passaient le revolver à tour de rôle après avoir fait feu. La cible étant toute mouchetée de balles, il alla en placer une nouvelle. À vingt pas, se tenait l'un des tireurs, l'œil gauche fermé, visant attentivement le but. Le bras tendu, son doigt pressait la gâchette. La victime de la mouche verte, s'écartait, allait rejoindre ses camarades, quand il s'arrêta brusquement, avec sur la figure, une expression infiniment douloureuse. L'obsession, la torturante, l'éternelle obsession revenait à

nouveau le tourmenter. Il entrevit alors en une seconde sa vie irrémédiablement gâchée, sa jeunesse lamentable, et l'avenir plus triste encore. Les derniers espoirs croulèrent en lui et il éprouva, irrésistible, le besoin de la paix, du repos sans trêve et sans rêves mauvais. Une farouche résolution le saisit et, d'un bond, il se précipita en avant de la cible, la poitrine large, les bras tendus.

Une détonation et des cris d'effroi éclatèrent.

Il entendit un long, long bourdonnement et tomba mort.

Le petit cochon

Dès les premiers jours de l'été dernier, M^{me} Bézières avec ses six enfants et son piano alla s'installer à la campagne pour y passer la belle saison. Elle avait loué à Chateauguay, sa paroisse natale, une maisonnette grande comme la main, où elle se trouvait horriblement à l'étroit, mais qu'elle payait bon marché.

Or, le surlendemain de son arrivée, M^{me} Bézières femme prévoyante et économe dit à son mari : Tu sais, tu devrais bien aller chez Moïse Bourcier et acheter un petit goret. On l'élèverait avec les restes de la table et les eaux grasses. Il y a toujours un tas de choses qui se perdent et ça nous coûterait rien pour l'entretenir. À l'automne, nous aurions un beau cochon de deux cents livres au moins pour passer notre hiver, et du boudin, de la saucisse et des rôtis pour Noël et le Jour de l'An.

Et comme M. Bézières ne disait rien, elle déclara d'un ton assuré : Tu sais, je connais ça, car j'ai été élevée à la campagne et ce serait une bonne affaire.

M. Bézières est donc allé chez Moïse Bourcier et a acheté un petit goret de quinze jours qu'il a payé deux piastres. Le fermier a recommandé de le nourrir au lait pendant quelque temps. Mais voilà, M^{me} Bézières achète deux pintes de lait par jour et lorsque chacun des enfants en a pris une tasse le matin et une tasse le soir, que M^{me} Bézières en a mis un peu dans son thé et M. Bézières dans son café, il n'y en a guère pour le petit goret. Puis, les jeunes ont bon appétit et ils nettoient si bien leurs assiettes que l'eau de vaisselle ne vaut pas beaucoup mieux que celle de la rivière. Très raisonnablement, M^{me} Bézières trouve qu'elle ne peut priver sa progéniture pour donner la nourriture au cochon.

Et le petit goret jeûne.

Il ne doit pas s'embêter cependant, car les six fils Bézières jouent constamment avec lui. Ils lui tirent la queue et les oreilles, le font courir sur la

route sablonneuse. Et pour lui faire oublier ses privations vraisemblablement, M^{me} Bézières le régale de morceaux de piano pendant les longues après-midis. Mais soit que M^{me} Bézières ne soit pas bonne musicienne, que l'instrument sonne faux ou que le cochon ne soit pas mélomane, il délaisse souvent les alentours de la maisonnette et s'en va rôder chez les voisins, cherchant quelque chose à se mettre sous la dent. Les gens des environs n'ont pas tardé à lui donner un nom : Ti Quêteux.

Ti Quêteux que la faim tourmente a bien essayé de manger l'herbe du bord de la route, mais elle est si brûlée par le soleil, si couverte de poussière, qu'il y renonce. Alors, comme qui dort dîne, Ti Quêteux cherche à dormir. Il se couche dans le fossé tout près, ou sous la véranda de la maisonnette. Il ne peut dîner même en rêve cependant, car ses amis, les jeunes Bézières, accourent à lui dès qu'ils le voient reposer, et le forcent à trotter, à courir. À ce régime, Ti Quêteux dépérit. Par contre, les enfants sont bien portants, engraisent. M^{me} Bézières trouve que le goret ne profite pas vite. Il n'est peut-être pas de

bonne race, dit-elle un jour à son mari.

Mais voilà que M^{me} Bézières est obligée de quitter la maisonnette de campagne parce qu'un nouveau petit Bézières va entrer dans la famille et qu'elle a besoin de soins spéciaux qu'elle ne saurait trouver ici.

Mais avant de partir, M^{me} Bézières s'en va trouver une de ses cousines qui habite à quelque distance de là.

– J'ai acheté, lui dit-elle, en arrivant à Chateauguay, un petit goret que j'engraisse pour l'hiver. Alors, comme je suis obligée de retourner à la ville je voulais te le donner à condition qu'aux fêtes, lorsque vous ferez boucherie, vous m'envoyiez la moitié de la viande, du boudin et du jambon.

La cousine a accepté d'après son principe qu'on doit prendre tout ce qu'on nous offre.

Les petits Bézières sont allés livrer le goret. Ils l'ont tellement fait courir qu'il est tout époumoné et a à peine la force de se tenir debout.

Les semaines et les mois ont passé.

Le petit Bézières attendu est arrivé.

Au commencement de décembre, M^{me} Bézières a écrit à sa cousine lui demandant quand elle allait faire boucherie et lui recommandant de lui expédier, tel que convenu, la moitié du lard, des rôtis et du boudin.

Pas de réponse.

Elle a récrit.

Alors, la cousine, ou plutôt le mari de la cousine, a envoyé une lettre :

Je vous écri pour vous demandé de nous excusé, mais je n'peut rien vous envoyer. Votre cochon était ben malade quand vous l'avé amené chez nous, i avait pas moien de l'engraissé. Quan j'ai vu ça, je l'ai r'cédé à mon voisin M. Gagné, pour deux poches de patate. I a essayé de l'ramener, mais i avait été trop négligé. Pour s'en défaire, i l'a emmené en ville pour le vendre, mais i a pas eu de chance. L'inspecteur a fait confisquer le cochon parce qui disait qu'il avait la consommation. M. Gagné a dû payer \$6 d'amende.

J'espère que vous pourré trouvé d'autre roti. Ma femme vous salus.

Votre cousin,

Narcisse Trudel.

Dire l'indignation et le désappointement de M^{me} Bézières est chose d'impossible. Non seulement on ne lui donnait pas la viande qu'on lui devait, sur laquelle elle comptait, mais voilà qu'on l'accusait d'avoir laissé mourir de faim le petit goret dont elle et toute la famille avaient pris tant de soins. Non, mais fallait-il qu'il y eût au monde des gens malhonnêtes, voleurs !

– Tu sais, tu vas aller demain chez un avocat, dit-elle le soir à son mari, et puisqu'on ne veut pas nous remettre de bon gré ce qui nous appartient, tu vas lui dire de prendre une poursuite. Je ne suis pas pour me laisser dépouiller sans rien dire.

M. Bézières est donc allé chez un avocat. L'homme de loi que les scrupules ne gênent pas, a promis de prendre une action en dommages. Il a

exigé cinq piastres pour ses déboursés.

M^{me} Bézières a été obligée d'aller acheter sa viande chez le boucher pour les fêtes. Elle l'a payée dix-huit cents la livre et elle rage contre sa cousine qui va fricoter à bon marché.

Elle ne décolère pas.

Réellement, elle est si vexée qu'elle en perd l'appétit. Au dîner du Jour de l'An, elle n'a pris que quelques bouchées. Et pendant que les sept rejetons de M. Bézières, le plus jeune dans les bras de sa mère, achèvent de manger, M^{me} Bézières contemple les plats maintenant à peu près vides, puis ses yeux se tournent d'un autre côté et s'arrêtent sur le grand piano qui semble rêver dans un coin de la pièce. Alors, songeant à l'injustice dont elle se croit victime, elle éclate en sanglots, en s'écriant : Ah, les voleurs, les voleurs !

La lettre

Un matin de juillet après son déjeuner, monsieur Adrien Tessier, marchand général à Saint-Eustache se rendit au bureau de poste, à quatre maisons de son magasin, pour chercher son courrier. Chaque jour, vers les huit heures et demie, il allait ainsi réclamer son journal et sa correspondance commerciale. Il lisait ensuite sa feuille pendant que ses deux commis servaient les acheteurs et il commentait les grosses nouvelles avec les plus importants de ses clients.

L'air était frais et lumineux cette journée-là et le ciel était d'un bleu admirable.

Rasé de frais, la figure ronde, colorée et jeune encore, malgré ses quarante ans, M. Tessier se sentait de bonne humeur. Il avait campé son panama un peu en arrière de la tête et son nez au milieu de la face, son nez rond, gros et rose était tout épanoui.

Sur la route, des automobiles passaient rapidement transportant des voyageurs à la gare pour le prochain train.

La figure de monsieur Tessier se montra devant le guichet carré du bureau de poste.

– Quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

Une main dont on n'apercevait pas le propriétaire derrière la série de casiers tendit un journal et une lettre.

Monsieur Tessier sortit sur le perron de l'établissement et s'arrêta un moment pour regarder le carré de papier qu'il tenait à la main. L'enveloppe portait imprimée dans un coin le nom d'une hôtellerie des Laurentides et l'écriture jolie, régulière et délicate était sûrement celle d'une femme. Jamais il n'avait vu son nom si bien écrit. Il tira son canif de sa poche et ouvrit sa lettre. Il lisait :

Mon Cher Amour.

Depuis six jours, me voici à Ivry. C'est six jours à retrancher de ma vie. Depuis que je vous

ai vu pour la dernière fois à la gare, lors de mon départ, j'ai réellement cessé de vivre. Je suis loin de vous et d'être séparée de mon amour, je suis plongée dans une atmosphère de tristesse. Sans cesse, je pense à vous et cet éloignement me fait atrocement souffrir. Vous avez voulu que je vienne ici me reposer et je me suis rendue à vos instances, mais à quoi bon ? Ce dont j'ai besoin, ce qu'il me faut, c'est d'être près de vous, c'est d'être dans vos bras. Hier, dimanche, toutes les jeunes femmes et les jeunes filles de la pension ont reçu la visite de leurs maris ou de leurs amis. Moi, de toutes celles qui sont ici, je suis restée seule et cependant, croyez-le, aucune autant que moi ne désirait voir l'homme aimé. Aucune autant que moi n'avait besoin de s'entendre dire qu'elle est aimée. Les mots d'amour que j'aurais voulu entendre, je ne les ai pas entendus ; les baisers d'amour dont j'étais affamée, je ne les ai pas eus. Devant la joie des autres, je me suis sentie si triste, si navrée que je me suis enfuie. J'ai erré tout le jour comme une âme en peine et je me suis arrangée pour manger après tous les pensionnaires, tellement j'avais le cœur serré

d'être seule, de ne pas vous voir. Maintenant, c'est le soir et me voici dans ma chambre. Par la fenêtre, la lune met un rayonnement sur l'oreiller à côté du mien, l'oreiller où je voudrais tant voir votre tête adorée et j'y colle mes lèvres en pensant à vous.

Mon cher amour, je vous aime et je suis à vous, toute à vous, et je vous tends mes bras, mes lèvres et tout mon être en offrande d'amour.

Éternellement à vous,

Aline.

Monsieur Tessier lisait ces lignes ; il lisait et il se sentait étourdi, la tête lourde et les jambes molles comme un homme qui a bu.

Une femme avait écrit cela à un homme.

De nouveau, il regardait l'adresse sur l'enveloppe et il lisait son nom : Monsieur Adrien Tessier. Saint-Eustache. P. Q.

Certes, Adrien Tessier c'était bien son nom. C'était le nom sous lequel il avait été baptisé et qu'il avait toujours porté, mais la lettre

évidemment n'était pas pour lui. Ces mots d'amour s'adressaient à un autre, un autre évidemment qui possédait le même nom que lui et qui n'était pas lui.

Quel était cet Adrien Tessier ? Certes, le marchand général connaissait la plupart des citadins en villégiature dans sa campagne, mais son homonyme lui était absolument inconnu. Après un dernier regard sur les feuilles couvertes d'une fine écriture, monsieur Tessier les remit dans l'enveloppe qu'il enfouit dans la poche intérieure de son veston. Il entra ensuite dans son magasin et, s'adressant à Georges, le commis chargé de livrer les ordres :

– Tu ne connais pas un Tessier de la ville qui passe l'été par ici ?

– Je n'en ai pas rencontré, répondit Georges, occupé à remplir de pétrole des flacons ayant contenu du genièvre.

Et monsieur Tessier resta perplexe.

L'événement qui venait de survenir le préoccupait plus qu'il ne l'avait été depuis

longtemps. Il était impatient de savoir quelque chose sur cet étranger qui portait le même nom que lui. À ce moment de ses réflexions, le cordonnier Amable Gendron franchit le seuil de l'établissement. En l'apercevant, le marchand eut la certitude qu'il aurait l'information désirée. C'est que la boutique du savetier était le grand centre des nouvelles et des potins de la paroisse. Tous les événements grands et petits, l'arrivée d'un visiteur, le passage d'un étranger, étaient discutés avec force détails par le cercle de rentiers qui se réunissait chaque jour sur le banc devant l'échoppe du cordonnier.

– Dites donc, Monsieur Gendron, vous ne connaissiez pas un particulier de la ville du nom de Tessier, qui passe ses vacances à Saint-Eustache ?

– Tessier ? un grand brun, mince, trente-cinq ans environ, une petite moustache, toujours bien mis ?

– J'ignore comment il est de sa personne, mais le maître de poste me disait tout à l'heure qu'il y a à Saint-Eustache un homme qui se nomme

Adrien Tessier comme moi.

Je ne sais pas s'il se nomme Adrien Tessier, mais je connais quelqu'un du nom de Tessier qui tient un gros commerce de tapis à Montréal. Vous devez l'avoir vu souvent, car chaque soir après le souper, il fait son tour par ici et il passe devant votre porte. Il pensionne chez Narcisse Trudeau, à côté de la station.

– Pas marié ?

– Non.

Monsieur Tessier était fixé. Nul doute. C'était là l'homme à qui s'adressaient les pages amoureuses qu'il avait dans sa poche. Il avait hâte de voir les traits de cet être privilégié qui était aimé d'une femme avec tant d'adoration.

Monsieur Tessier fut fort distrait ce jour-là, tellement que ses commis s'en aperçurent et se demandèrent ce qui pouvait bien ainsi changer leur patron. Celui-ci songeait à l'amoureuse épître reçue le matin.

Ces pages étaient pour lui toute une révélation. Elles lui ouvraient les portes d'un monde

nouveau qu'il n'avait jamais soupçonné. Certes, monsieur Tessier n'ignorait pas que les mœurs des citadins sont bien différentes de celles des gens de la campagne, mais ces pages adressées à un autre, lui avaient révélé l'amour, l'amour dominateur, tendre, ardent. Et d'avoir acquis cette connaissance, une joie rare, unique, profonde était en lui.

Bien sûr qu'il n'avait jamais reçu rien de semblable. Lui et sa femme ne s'étaient jamais écrit. Il l'avait connue alors qu'elle était arrivée de Sainte-Rose et qu'elle avait pris la charge d'institutrice à Saint-Eustache. Elle lui avait plu la première fois qu'il l'avait rencontrée. Il allait lui rendre visite chaque dimanche et il l'avait épousée au bout de six mois, avant même que son engagement avec la commission scolaire fut terminé. Ensuite, ils n'avaient jamais été séparés l'un de l'autre. Ils n'avaient pas eu besoin de s'écrire.

Avant de connaître l'institutrice, il avait bien écrit quelques lettres à Marie Benoit qui était partie de Saint-Eustache pour aller travailler à

Montréal, mais cette correspondance ne lui avait laissé aucun souvenir durable. Lui-même en cette occasion s'était servi du *Secrétaire des Amants*, volume qu'il avait acheté à la petite librairie de la mère Rielle, copiant les formules préparées et se bornant à ajouter à la fin une ligne ou deux de son cru. Marie Benoit avait répondu plutôt froidement à ces emphatiques déclarations et, après un échange de trois ou quatre lettres, la correspondance avait cessé. Et c'était tout.

Comme la femme qui avait écrit les pages qu'il avait lues le matin devait être différente des autres !

Monsieur Tessier essayait de se former d'elle une image, mais comme il manquait plutôt d'imagination, il eut tôt fait de lui prêter la figure et les traits de M^{lle} Alice Brodeur, la fille de M. Rosaire Brodeur, rentier, qui occupait à l'église le deuxième banc en avant du sien. C'était une blonde aux épaisses lèvres rouges avec des cheveux dorés, rebelles, qui retombaient dans son cou très blanc, et qui lui donnait des distractions pendant les sermons du curé Robert. Monsieur

Tessier s'imaginait voir M^{lle} Brodeur écrivant la lettre qu'il avait dans sa poche.

Le soir, après souper, monsieur Tessier assis sur un tabouret devant son magasin regardait défiler les passants et les promeneurs. Il se rappela la description faite le matin par le cordonnier et il était sûr de reconnaître son homme s'il passait. Les autos défilaient presque en procession et, sur le trottoir, les couples passaient joyeux. Et soudain, monsieur Tessier reconnut celui qu'il attendait. La démarche souple et harmonieuse, une expression grave sur la figure et des yeux noirs doux et pleins de lumière, il allait indifférent aux gens qu'il croisait. Il était vêtu d'un complet gris, coiffé d'un canotier et chaussé de souliers en cuir fauve. Monsieur Tessier savait que c'était lui l'homme aimé. Longtemps monsieur Tessier le regarda s'éloigner dans le soir chaud et troublant.

Avant de monter dans son logement, au-dessus de son magasin, monsieur Tessier relut encore la lettre reçue le matin. Il n'en dit pas un mot à sa femme. C'était là son idylle. Ce fut son secret, sa

joie et sa vie pendant une semaine. Plusieurs fois par jour, monsieur Tessier relisait la lettre reçue un matin. Il la savait presque par cœur, mais il la relisait quand même. Et chaque soir, il regardait passer le calme promeneur qui portait le même nom que lui, celui à qui s'adressaient les propos d'amour qu'il gardait précieusement dans la poche intérieure de son habit. Ah ! que n'aurait-il donné pour recevoir lui-même une pareille lettre, pour être aimé comme ce passant l'était ! Oui, bien sûr, il n'aurait pas hésité à donner la moitié de tout ce qu'il possédait. Sa femme, oui, il l'aimait bien. C'était une compagne dévouée, une brave femme, mais monsieur Tessier réalisait qu'entre cette affection conjugale et l'amour de cette inconnue, il y avait un monde. Et alors, il imaginait des choses...

Il songeait à M^{lle} Brodeur qui avait de si belles lèvres rouges et des cheveux dorés dans son cou si blanc.

Pour une fois, le placide marchand général faisait des rêves. De folles idées le prenaient. Il se voyait arrivant le dimanche matin à Ivry avec les

autres voyageurs. Il observerait celle-là qui, à l'écart, regarde les autres femmes et les jeunes filles courir au-devant de leurs amis. Ce serait elle. Sur le registre de l'hôtel, il inscrirait son nom, Adrien Tessier. Puis, la voyant tout près et, comme le commis penché sur le livre aurait l'air d'avoir de la difficulté à déchiffrer l'écriture, il se nommerait, il ferait sonner son nom, afin d'attirer son attention à elle, afin de voir sa tête soudain dressée, l'émotion qui paraîtrait sur sa figure. Que dirait-elle ? Que ferait-elle ?

Jamais de sa vie, monsieur Tessier n'avait été aussi agité.

Juste une semaine après avoir reçu la lettre qui lui avait causé un tel émoi, monsieur Tessier eut une pénible surprise. Dans son courrier il trouva une lettre adressée au dactylographe, portant l'entête d'une importante maison de commerce de Montréal. L'ayant ouverte, il lut les deux lignes suivantes :

Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de retourner dans l'enveloppe ci-jointe la lettre qui

vous a été remise par erreur.

Votre dévouée,

Aline Lierre.

Monsieur Tessier se sentit effroyablement triste. Il regardait ces caractères écrits à la machine, ces caractères qui n'avaient rien de féminin. Il lisait ces mots durs, impérieux, si différents des pages de tendresse contenus dans la première lettre. Il regardait l'enveloppe adressée et estampillée qui rapporterait à celle qui les avait tracés les mots d'amour qui étaient là, dans sa poche.

Le roman de sa vie, au moyen d'une lettre adressée à un autre était fini...

Monsieur Tessier était très malheureux. Il entra dans son magasin, gagna son petit bureau privé, sortit de sa poche les précieux feuillets, les relut une dernière fois, s'arrêtant à chaque ligne, à chaque phrase. Puis, avec un soupir, il les plaça dans l'enveloppe qu'il venait de recevoir et la cacheta lentement. Lentement aussi, il franchit les

quelques pas qui le séparaient du bureau de poste. Avec des doigts qui tremblaient, il entrouvrit la boîte aux lettres. Quelque chose de blanc, de léger, glissa dans l'entrebâillement du réceptacle.

Et subitement, monsieur Tessier sentit ses mains vides et pauvres. C'était comme si ayant trouvé un trésor, il l'eût rendu à son maître.

La novice

Mariette, mon enfant, pensez bien à votre vocation. Si le Bon Dieu vous appelle à la vie religieuse, écoutez sa voix.

C'était mère Ste Augustine, supérieure du couvent de Chateauguay qui s'adressait ainsi à l'une des élèves finissantes alors que celles-ci allaient retourner dans leur famille à la fin de l'année scolaire.

Mère Ste Augustine croyait que Mariette n'était pas destinée à vivre dans le monde. Pieuse, douce, tranquille comme elle l'était, elle devrait, pensait-elle, se consacrer au Seigneur et prendre le saint habit. Plusieurs fois déjà, au cours de ces derniers mois, elle avait sondé Mariette sur ses intentions, lui avait suggéré d'entrer en religion.

Mais Mariette qui avait dix-huit ans était incertaine sur ce qu'elle devait faire. Sa sœur

âinée, Angélique, avait pris le voile il y avait trois ans et elle avait été envoyée en mission en Corée avec cinq autres religieuses de son ordre. Jamais cependant dans ses lettres elle avait laissé voir si elle était heureuse ou si elle regrettait d'avoir laissé sa famille, son pays, pour s'en aller dans des contrées lointaines. Elle parlait des petits coréens qu'elle instruisait dans la religion catholique, mais jamais un mot d'elle-même.

– Dans tous les cas, revenez me voir de temps en temps, fit mère Ste Augustine et soyez certaine que je vais prier pour que vous trouviez votre vocation. Agitée par ces adieux et par ces pensées graves, Mariette vêtue d'une robe noire avec un ruban bleu et une médaille de la Vierge au cou, sortit du couvent portant enroulé sous son bras le diplôme qu'elle avait obtenu, les livres qu'elle avait gagnés en prix, et elle s'en alla vers la demeure paternelle, à cinq minutes de là, de l'autre côté de la rivière.

Ce lui fut une joie plus forte que les autres jours lorsqu'elle aperçut sa mère coiffée d'un large chapeau de paille travaillant dans le jardin

de fleurs devant la vieille maison en pierres des champs construite par son grand-père et derrière laquelle se trouvait un grand verger de pommiers. Elle la laisserait peut-être un jour cette mère pour se faire religieuse et serait alors longtemps sans la voir, mais aujourd'hui, du moins, elles étaient réunies toutes les deux. Mariette poussa la barrière à claire-voie et, passant à côté des œillets déjà fleuris, se dirigea vers sa mère qui la voyant venir, se redressa et l'attendit tenant à la main le sarcloir avec lequel elle arrachait les mauvaises herbes dans les corbeilles. Souriante, Mariette, lui montra son diplôme, la grande feuille avec un sceau doré, portant son nom écrit en caractères gothiques et au bas, la signature de mère Ste Augustine. La vieille femme laissa échapper son sarcloir et Mariette lui mit entre les mains les gros volumes à couverture rouge et à tranches dorées. Toutefois, ni à ce moment ni le soir, elle ne parla de la suggestion que mère Ste Augustine lui avait faite. Il serait toujours temps pour cela. Mariette parlait peu et les choses les plus graves, les plus importantes, elle les ruminait en elle-même, et ne les communiquait à personne.

D'ailleurs, elle ne savait nullement ce qu'elle ferait et elle voulait penser en paix, sans troubler ni inquiéter personne, avant de prendre une décision.

Lorsque son père, Damien Dupras, menuisier de son métier, arriva le soir, il lui dit que maintenant qu'elle avait fini son cours et qu'elle était libre, elle aurait probablement la chance de trouver une place au bureau de poste et de se faire ainsi quelque argent. Mais Mariette voulait avoir du temps pour songer à son avenir.

Un dimanche midi, à quelques semaines de là, le fermier Octave Martel, de Ste-Philomène, accompagné de son fils Robert, beau grand garçon brun de vingt et un ans, à figure sympathique, arrêta chez le menuisier Dupras et lui demanda s'il ne lui construirait pas une grange. Robert vit Mariette et tout de suite, il fut charmé, conquis. Cette fille mince aux cheveux châtons soigneusement lissés sur les tempes, à la figure douce, délicate, aux yeux noirs, lumineux, qui semblaient pleins d'émotion, lui plaisait infiniment. Pendant que les parents parlaient de la

grange à construire et discutaient des plans, des matériaux et du prix, le jeune homme et Mariette causaient de choses indifférentes, mais déjà, Robert éprouvait le plus vif sentiment qu'il eût connu. L'image de Mariette était entrée en lui et c'était une image de joie, de bonheur. Les parents avaient fini par s'entendre au sujet de la grange et le fils Martel, même dès cette première entrevue n'aurait pas demandé mieux que de conclure lui aussi avec Mariette un pacte qui les eut joints pour la vie. Au bout d'une heure, Robert Martel, précédé de son père, sortit de cette maison où, en était-il certain, il avait rencontré sa destinée.

Le menuisier Dupras construisait la grange des Martel à Ste-Philomène. Et chaque samedi soir, la semaine de travail finie, le fils Martel attelait sur son boghei et allait le conduire à Chateauguay. Il veillait un moment à la maison et il causait avec Mariette. Toute la semaine, il ne songeait qu'au moment où il la reverrait, où il goûterait son sourire, le charme de sa figure. Tout en elle était pour lui un émerveillement. Il aimait sa douceur, ses gestes, ses attitudes, le son de sa voix. Près d'elle, il éprouvait une félicité sans

bornes. Mariette paraissait aussi le voir avec plaisir. Sur les entrefaites, l'une de ses cousines, Malvina Dubuc, âgée de dix-neuf ans, décida de se faire religieuse et partit pour faire son noviciat à Montréal. Mariette parut songeuse pendant une quinzaine. Un soir, elle alla voir mère Ste Augustine et eut avec elle un long entretien. Elle alla aussi à confesse et communia.

Le fils Martel avait demandé à Mariette la permission de venir la voir le dimanche. Elle y avait consenti. Il venait conduire le père Dupras le samedi soir et il venait en plus faire une visite le dimanche après-midi. Il lui avait dit le sentiment qu'il éprouvait pour elle. Mariette toutefois, bien qu'elle l'écoutât poliment ne l'encourageait pas. Cependant, son amour à lui était si grand, si fort, si profond, qu'il ne doutait pas qu'elle accepterait de devenir sa femme le jour où il le lui demanderait. Il s'était promis que ce serait pour le dimanche suivant. Dans cette semaine, Mariette reçut une lettre d'une communauté religieuse de la ville. Elle la lut dans sa chambre, mais n'en dit pas un mot à sa mère. Le dimanche arrivé, le fils Martel, se trouva

troublé devant la jeune fille, absolument incapable de dire les paroles qu'il aurait voulu prononcer. Son destin était en jeu et il redoutait d'être maladroit. Mieux valait attendre. Allons, ce sera pour la semaine prochaine, se dit-il à regret, car il aurait bien voulu assurer immédiatement son avenir. Il la regardait, ému, et il sentait que tout le bonheur de la terre était devant lui. La tenir un moment pressée dans ses bras en regardant ses yeux noirs qui semblaient l'image de son âme eût été la félicité suprême.

Il se leva pour partir.

– Alors, à samedi soir, fit-il en lui tendant la main.

– Samedi, dit-elle doucement, la tête baissée, je serai au couvent.

Il la regarda surpris, sans comprendre.

– Au couvent ? Vous allez voir votre cousine au couvent, à Montréal ?

– Non, répondit-elle de sa petite voix si douce. Je vais entrer au couvent pour me faire religieuse. J'ai demandé à entrer comme novice et on m'a

acceptée.

La douce petite voix était entrée en lui comme un coup de couteau. Le jeune homme se tenait devant Mariette, pâle, tremblant, dans une angoisse mortelle, et il avait mal dans tout son être.

– Vous parlez sérieusement ? demanda-t-il.

Ses lèvres étaient sèches et son cœur battait avec une violence inouïe.

Il respirait difficilement.

– Et moi qui désirais vous demander en mariage. Je voulais vous en parler tout à l’heure, mais je n’ai pas osé.

– Je ne me marierai jamais, déclara-t-elle. Ma vie n’est pas dans le monde.

– Mais je vous aime moi, éclata-t-il, et je vous aime comme vous ne le serez jamais. Vous êtes toute ma vie.

Il parlait avec feu, voulant dire tout ce qu’il y avait en lui.

– Je vois bien que vous m’aimez, mais que

voulez-vous, je vais entrer au couvent.

– Et moi, que vais-je devenir ? demanda-t-il atterré.

Sa détresse était immense, pitoyable. Toute la tristesse de la vie était dans la pièce où il se trouvait, dans cette maison où ils s'étaient rencontrés, connus.

Un lourd silence pesa sur eux.

– Vous allez m'oublier, répondit-elle enfin d'une voix très basse et très douce.

– Cela, jamais !

Mais, au moment de la perdre, il se révolta contre le destin et une fois de plus, il lui dit son amour, un amour qui était entré en lui en la voyant, un amour que rien que la mort pourrait effacer. Il parlait, il parlait. Il lui disait la vie qu'ils feraient, le bonheur qu'ils goûteraient si elle consentait à l'épouser. Mais les mots brûlants, les mots qui font vibrer les femmes, qui leur vont au cœur, tombaient sur elle sans la toucher, car elle avait décidé de se faire religieuse. La tête inclinée, elle écoutait les

protestations, les promesses, les supplications du jeune homme.

– Je vais entrer au couvent, disait-elle de sa petite voix si douce, lorsqu’il faisait une pause. Ma vie n’est pas dans le monde, répétait-elle avec une douceur obstinée. Il comprit que sa cause était perdue.

– Adieu, dit-il.

Et le désespoir dans l’âme, d’un effort suprême, la tête lourde, d’un pas pesant, il s’arracha de cette maison où il avait connu tant de joie, où il avait fait de si beaux rêves.

Le même soir, Mariette annonça à ses parents qu’elle allait partir pour le couvent. Elle ne leur en avait pas encore parlé. Le père resta impassible, mais la mère déclara tristement : Je me doutais bien qu’elle ferait comme sa sœur et sa cousine et qu’elle prendrait le voile. Que le Bon Dieu l’éclaire et nous aide.

Mariette rassembla quelques effets dans une petite valise et le jeudi matin elle partit pour le couvent. Elle laissa ses vieux parents, quelqu’un

qui l'aimait à la folie, et la vieille maison en pierre des champs entourée de fleurs et de pommiers, et elle partit pour entrer au noviciat à Montréal.

Là-bas, elle mit de côté la modeste toilette qu'elle portait à son arrivée et elle endossa l'austère vêtement noir des religieuses. Et elle accomplissait des besognes pénibles, dures, basses, fatigantes, imposées afin de la former à l'humilité et à la patience. Elle balayait les pièces, époussetait, lavait, cousait, nettoyait la vaisselle, peignait même.

Un mois plus tard, sa mère succomba brusquement à une syncope. On mourait presque toujours de maladie de cœur dans sa famille

Mariette pensa tristement à sa mère disparue, à son père seul désormais. Cela l'affligea un moment.

– Mais qu'y puis-je ? se dit-elle. C'est la volonté du Bon Dieu. Il faut se soumettre.

Six mois plus tard, elle apprenait que son père s'était remarié. Il avait pris une vieille fille

acariâtre, hargneuse, emportée, qui le maltraitait, le faisait beaucoup souffrir.

– Ce sont des épreuves que la Providence m’envoie, se dit-elle. Et elle voulut les accepter avec douceur.

Elle sut aussi que Robert Martel était malheureux, désespéré, à moitié fou. Il inspirait la pitié à toute la paroisse.

Mais Mariette était entrée en religion, le Seigneur l’avait prise sous son aile. Pouvait-elle empêcher les souffrances, les malheurs, la mort ?

Puis voilà qu’une tante venue la voir lui apprit que son ancien amoureux, de désespoir, s’était marié. Il avait épousé une jeune veuve avec deux enfants. Non seulement cela, mais il avait eu l’étrange idée de s’éloigner, de laisser Ste-Philomène sa paroisse natale, et son père, pour aller s’établir dans l’Alberta. Il renonçait à la terre paternelle qui retournerait plus tard à son jeune frère. Pour lui, il abandonnait tout ce qu’il avait connu pour s’en aller loin, très loin.

Mariette fut triste un moment.

– Chacun sa destinée, se dit-elle, en sortant du parloir, comme sa tante s'en allait.

Mais il lui faut oublier tout cela. Les peines terrestres sont passagères et le bonheur céleste est éternel, comme avait dit un jour un prédicateur. Elle voulait faire son salut.

Sa mère est morte, son père remarié est malheureux, et son ancien amoureux a pris femme de son côté et est parti très loin. Que d'événements en moins de dix mois !

Et les jours passent.

Un matin, vers les dix heures, Mariette était occupée à cirer le plancher du parloir. La maîtresse des novices lui avait assigné cette tâche après le déjeuner, repas consistant en un œuf à la coque et deux tranches de pain grillé. À genoux sur le parquet, sa robe de religieuse protégée par un grand tablier bleu, Mariette exécutait le travail aussi consciencieusement que possible. Une jeune novice entra dans la pièce.

– Mère supérieure voudrait vous voir, dit-elle, et elle s'éloigna.

Mariette repoussa dans un coin le bocal de cire et le linge dont elle se servait pour frotter le plancher et, un peu inquiète, monta un escalier pour se rendre au bureau de mère Ste Agathe. Que pouvait-elle avoir à lui dire ? Avait-elle un malheur à lui annoncer ? Non, mais le temps de son noviciat finissait. Probablement qu'elle voulait l'informer qu'elle pourrait sous peu prononcer ses vœux. Elle frappa à la porte et entra.

Maigre, les traits anguleux, la figure très pâle, avec une verrue à côté du nez, mère Ste Agathe assise devant un bureau très simple lisait à l'aide de verres extraordinairement épais le courrier arrivé le matin. Mariette s'avança timidement. Elle voyait sur le mur un christ blanc en plâtre sur une croix de bois noir, dans un coin de la chambre, sur un socle, une statue de la Vierge, devant laquelle brûlait un lampion. Mère Ste Agathe déposa sur le bureau la lettre qu'elle avait fini de lire.

– Mariette, mon enfant, dit-elle, vous êtes ici depuis dix mois comme novice. Je n'ai rien à

vous reprocher, mais je crois et j'ai le regret de vous dire que vous n'êtes pas véritablement appelée à la vie religieuse. Votre place est plutôt dans le monde où vous pourrez faire beaucoup de bien par votre bon exemple. Là aussi d'ailleurs, vous aurez du mérite et vous saurez rendre de grands services. J'espère que vous conserverez toujours un bon souvenir de cette maison. Nous ne vous oublierons pas et nous prions pour vous. Vous pourrez partir après le dîner. Vous réclamerez vos effets à sœur Ste Eulalie.

Bonjour, mon enfant.

Mariette avait reçu un coup au cœur. Elle avait penché davantage sa tête continuellement baissée et elle avait simplement répondu comme toujours : – Oui, mère.

Mais elle restait là sans bouger, comme changée en statue. Le cœur lui battait avec une violence inouïe, ses jambes flageolantes avaient peine à la porter et sa tête était lourde comme une pierre.

Mère supérieure fit un simple geste de la main pour la congédier

– Que vais-je faire ? que vais-je devenir ? se demandait Mariette en sortant du bureau de mère Ste Agathe.

Elle se posait la question à chaque minute sans pouvoir y répondre.

À deux heures, ayant déposé son habit de religieuse, remis ses anciens vêtements froissés, son chapeau démodé, et se demandant pour la centième fois avec plus d'angoisse que jamais : Qu'est-ce que je vais devenir ? Mariette, sa petite valise à la main, déambula par le long corridor, franchit le seuil du couvent, descendit les degrés du large escalier en pierre et se trouva dans le vaste monde.

La vieille

Un soir d'hiver, j'entrai dans le restaurant cosmopolite de Roncari, pour souper. En pénétrant dans l'établissement, j'aperçus à une table le poète Julien Rival. Son torse puissant d'athlète renversé en arrière sur sa chaise, il fumait lentement un long cigare italien. Devant lui était un verre à moitié rempli et une bouteille de chianti, vide. À côté de son assiette, sur la nappe tachée de vin était un vieil exemplaire des œuvres d'Horace qui ne le quittait jamais.

J'allai m'asseoir en face de lui.

Il était sept heures et demie environ et la plupart des clients étaient partis. Il ne restait plus que deux danseuses de théâtre qui figuraient dans un ballet, trois lutteurs : un français, un russe et un tyrolien, et un vieux bonhomme que les habitués de la place avaient surnommé saint Joseph parce que, travaillant dans une petite

boutique de fleurs en papiers, il arrivait souvent tenant dans ses bras un bouquet comme celui que l'on voit dans les images pieuses aux mains de l'époux de Marie, et qu'il devait aller livrer à quelque client après son repas.

Comme Dorina la petite bonne m'apportait le plat de spaghetti et le civet que j'avais commandé, deux jeunes filles entrèrent et vinrent s'asseoir à la table voisine de la nôtre. Elles enlevèrent leurs manteaux, les accrochèrent et s'installèrent à côté l'une de l'autre. Des Italiennes sûrement.

Fort gracieuses, l'une surtout, autant qu'il est possible de l'être. Châtaines celle-ci tandis que sa compagne était brune, elle faisait songer par le charme de ses attitudes à une statuette de Tanagra. Chacun de ses gestes, chacune de ses poses était admirable d'élégance et d'harmonie.

Après avoir vidé son verre, le poète Rival avait tourné vers elle sa belle figure aux yeux noirs, brillants, aux épaisses lèvres rouges, sensuelles, et il l'admirait en artiste.

– Savez-vous bien, me dit-il tout à coup de sa

voix de basse si sympathique que la plus forte sensation que je dois à une femme je l'ai éprouvée non avec une jeune fille si jolie soit-elle, mais avec une matrone de soixante ans ?

Et comme surpris, je le regardais sans répondre, il continua :

– C'était quelque temps après mon retour de Paris où j'avais passé quelques années à étudier la littérature et à vivre la vie de bohème. Au cours de mes promenades la nuit, j'arrêtais souvent à un petit restaurant où je me faisais servir un léger souper. Celle qui me l'apportait avait les cheveux blancs. Elle était vieille mais propre et encore ragoûtante. Quelques fois, lorsqu'elle n'était pas trop pressée, elle causait avec moi. Or un soir, un soir d'hiver comme celui-ci, j'étais arrêté une fois de plus à la gargote où elle remplissait l'humble fonction de bonne. Il était très tard et j'éprouvais le besoin de casser une croûte avant de regagner ma chambre.

La vieille à cheveux blancs m'apporta le pâté au mouton et la tasse de café que j'avais demandés.

– Qu'est-ce que vous faites pour vivre ? me demanda-t-elle tout à coup.

Je m'attendais si peu à cette question que je restai un moment interloqué, sans répondre. Elle crut sans doute que cela me gênait de lui avouer mon genre d'occupations, car elle ajouta rapidement :

– Oh, vous savez, cela n'a aucune importance. Je vous demandais cela pour dire quelque chose.

Alors, par paresse d'esprit et pour ne pas donner d'explication, je répondis :

– Je suis commis dans un magasin de nouveautés.

– N'essayez donc pas de rire de moi, fit-elle. Croyez-vous que je ne sache pas la différence qu'il y a entre vous et un vendeur de rubans. Vous, vous devez être dans les papiers.

Je vous avoue que je fus flatté de ne pas avoir été pris pour un chef de rayons dans l'un de nos établissements de commerce.

– J'ai hâte d'avoir fini ma besogne, dit-elle, changeant de sujet, car je commence à être

fatiguée.

– Quand partez-vous ? demandai-je d'un ton indifférent.

– Je finis à deux heures du matin, me répondit-elle.

Je regardai l'horloge placée au fond de la salle. Il était une heure et demie. Et alors, brusquement, tout mon sang se mit à bouillonner en moi.

– Si vous voulez bien, je vous attends et je vous accompagnerai, dis-je précipitamment pour ne pas avoir le temps de réfléchir à ce que j'aillais faire.

Un peu étonnée, la vieille me regarda en souriant d'une façon bienveillante, sans parler. Après une pause d'un instant :

– Comme vous voudrez, fit-elle simplement.

Des hommes à la figure lasse entrèrent pour manger et s'assirent lourdement autour d'une table. La serveuse me laissa pour leur apporter des bols de fèves au lard fumantes qu'ils arrosèrent copieusement de sauce aux tomates.

Je fumai quelques cigarettes en attendant.

À deux heures, la bonne enleva son tablier, mit son chapeau et son manteau. Nous sortîmes et aussitôt que nous eûmes franchi la porte et que nous nous trouvâmes dans la nuit froide, blanche, silencieuse, éclairée par des milliers et des milliers de brillantes étoiles je pris son bras et le serrai sous le mien comme si c'eût été là un geste habituel et familier entre nous.

Depuis quelques minutes, ma raison m'avait abandonné, avait sombré, emportée dans un ténébreux vertige. J'obéissais seulement aux forces aveugles de l'instinct.

Moi, un jeune homme de vingt-deux ans, je marchais aux côtés de cette femme à cheveux blancs, je pressais mon épaule contre la sienne et, le cœur battant, les jambes fléchissantes, le sang bouillonnant dans les artères, j'allais dans la nuit. J'étais sorti du restaurant sans dire un mot, sans demander à ma compagne où elle demeurerait. Je n'y avais même pas songé. Je l'entraînais chez moi et elle me suivait, pour le moment du moins. Cependant, je voulais préparer les voies, prévenir

des objections possibles.

Je ne savais trop quoi dire. Me rappelant tout à coup que j'avais eu un prix de dessin au collège :

– Vous allez venir chez moi et je vais faire votre portrait, dis-je brusquement.

– Je suis bien vieille pour cela, répondit la femme. C'est bon pour des jeunesses.

Mais ce fut tout. Elle n'en dit pas plus long et continua de marcher à mon côté dans la merveilleuse nuit de décembre.

Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes enfin à mon petit logis. Mon amie entra comme si c'eût été chose convenue entre nous. J'allumai ma lampe, puis j'indiquai un fauteuil à ma visiteuse. Elle se laissa tomber sur le siège sans même enlever son manteau.

– Je meurs de fatigue, déclara-t-elle.

J'avais dans une armoire une bouteille de rhum et j'en versai deux verres que nous vidâmes.

– Cela fait du bien, cela réchauffe, dit-elle.

Je lui enlevai alors son manteau et son chapeau.

La lumière de la lampe éclairait sa figure fatiguée certes, mais saine et légèrement colorée. Ses cheveux blancs, entièrement blancs, s'harmonisaient bien avec son expression et ses traits.

J'étais près d'elle frémissant de désirs, mais je ne savais que dire et j'étais trop poltron pour agir. Je me mis à lui narrer toutes sortes d'aventures qui m'étaient arrivées depuis mon enfance.

Souriante, ma visiteuse m'écoutait, ou paraissait m'écouter avec bienveillance. Soudain, je compris que je pataugeais, que je perdais ainsi mon temps et j'arrêtai mon bavardage.

Alors, pour la provoquer, je pris sur une petite table un album de planches anatomiques et je lui fis voir les pages les plus hardies si je peux m'exprimer ainsi.

Ma compagne conservait toujours son expression aimable, attentive, souriante, sympathique. La représentation des organes

humains n'amenait aucun commentaire de sa part. Je me sentais maintenant plus gêné, plus lâche, mais dans mes veines, le sang bouillonnait ardent comme la lave.

Soudain, comme un bandit qui se précipite sur le passant qu'il veut assommer et dévaliser, je me ruai sur ma proie et je la repoussai, ou plutôt, je la bousculai jusque sur mon lit où rudement, rapidement, furieusement, je la violai plutôt que je la possédai.

L'acte brutal accompli, je restais stupide, hébété. Je regardais cette vieille femme à cheveux blancs, les jupes en désordre sur ma couche. J'éprouvais une honte indicible et j'aurais voulu que la terre s'entrouvrit pour m'engloutir et me dérober aux yeux de celle que je venais ainsi d'outrager. Je me trouvais méprisable, ignoble.

Ma victime s'était remise debout.

Éperdument, je me jetai à ses pieds, lui demandant pardon, la suppliant d'oublier ce que j'avais fait. Silencieusement elle me regarda un moment avec douceur, me releva, m'embrassa et,

ses deux mains posées sur mes épaules :

– Jeune homme, me dit-elle, quand vous aurez mon âge vous serez bien aise de trouver une fille de vingt ans dans votre lit.

La vieille

Deuxième version.

J'avais été très occupé cette veille de Noël et il était près de huit heures lorsque j'entrai dans le petit restaurant italien du boulevard Saint-Laurent où j'allais souper chaque soir. La salle était presque déserte lorsque j'y pénétrai, la plupart des clients étant déjà partis pour retourner chez eux. Dans le moment, je ne vis que le vieux surnommé saint Joseph par les habitués parce que, travaillant dans les fleurs artificielles et allant souvent en porter à quelque client après son repas, il arrivait tenant à la main un long bouquet multicolore de roses en papier ce qui lui donnait une vague ressemblance avec le portrait du charpentier Joseph que l'on voit sur les images de piété et sur les chromolithographies accrochées au mur dans les familles. J'étais affamé et après

un bref bonjour à saint Joseph, je fis honneur au spaghetti, au rizotto et au gorgonzola que m'apporta la souriante Dorina, la petite bonne de l'établissement. J'étais à prendre mon café lorsque j'aperçus, assis à une autre table, un peu plus loin, mon ami le peintre-poète Paul Rebec. Je l'observai un moment, car c'était une figure extrêmement intéressante. Il lisait un vieux livre tout en fumant un très long et mince cigare italien dont il secouait parfois la cendre dans sa soucoupe. Devant lui était une bouteille de chianti et un verre, vides tous deux. Il lisait, et ses épaisses lèvres rouges qui révélaient un tempérament voluptueux, laissaient s'envoler des jets de fumée qui s'élevaient en capricieuses volutes. J'avais deviné que le volume vieilli et usé qu'il tenait à la main était les œuvres du poète latin Horace, volume qui ne le quittait jamais et qu'il relisait pour la centième fois au moins. Sa tête aux traits réguliers, avec son large front, sa barbe noire et son abondante chevelure bouclée, avait un grand air de noblesse. L'on sentait que la pensée habitait ce cerveau. C'était un artiste et un poète. J'allai à lui. Avant de fermer son livre, il

voulut me lire ses deux pièces favorites : *Ad Dellium* et *Carpe Diem*.

– C’est toute la philosophie de la vie, déclara-t-il en mettant le bouquin dans sa poche.

– Oui, répondis-je en regardant en même temps une jeune italienne accoudée à une table non loin de nous et qui semblait plongée dans une profonde rêverie. Sa jolie figure blonde était très agréable à voir et son attitude gracieuse au possible. Elle faisait songer aux statuettes de Tanagra et c’était un joie précieuse que de voir l’harmonie qu’il y avait dans sa pose et dans toute sa personne. Plusieurs fois déjà, je lui avais parlé et elle m’inspirait une vive sympathie. Elle dut avoir l’intuition que je la regardais, car elle leva soudain la tête. Tournant ses yeux gris, très doux, dans ma direction, sa figure perdit sa gravité et s’illumina d’un sourire.

– *Carpe diem*, fit le peintre-poète qui avait suivi mon regard et aperçu le sourire. Profitez de l’occasion.

Il se tut, pensif un moment, puis :

– Je vais vous raconter une aventure qui m’est arrivée un soir comme celui-ci, une veille de Noël, fit-il. J’étais arrivé depuis six mois de Paris où j’avais étudié la peinture pendant quatre ans. Je m’étais loué, rue Panet, un atelier qui était en même temps mon logement. Souvent le soir, après une promenade, il m’arrivait d’arrêter à un petit restaurant, rue Ontario et de manger un plat de fèves au lard. Le service était fait par une vieille femme d’environ soixante ans, aux cheveux absolument blancs, mais ayant des yeux encore très jeunes et le teint coloré. Quelques fois, lorsque les clients n’étaient pas nombreux, que l’ouvrage ne pressait pas, nous causions. À plusieurs reprises, elle m’avait demandé ce que je faisais, quel était mon métier. Je lui avais répondu que je faisais de la peinture, des tableaux, des paysages, mais comme elle ne paraissait pas comprendre clairement ce que c’était, que ces explications étaient trop vagues pour elle, je lui avais dit que je faisais des portraits, ce qui était vrai aussi, car j’avais fait celui de mon père et celui d’un ami. Ce soir-là donc, j’entrai encore dans le restaurant où elle

apportait aux clients les plats de haricots, les pâtés au mouton et la sauce aux tomates. Comme nous échangeons quelques phrases après qu'elle eut déposé le plat de fèves devant moi, le désir me vint là, violent, brutal, de tenir dans mes bras cette vieille femme à cheveux blancs. J'avais vingt-quatre ans. On est ainsi parfois quand on est jeune. Je lui demandai à quelle heure finissait son travail.

– À minuit, répondit-elle.

Il était onze heures et j'habitais à dix minutes de là.

– J'aimerais bien ça, faire votre portrait, lui dis-je, et si vous étiez bien gentille, vous viendriez à mon atelier. Il y a longtemps que je voulais vous le demander, mais je n'osais.

– Faire mon portrait, fit-elle en riant, mais je suis bien trop vieille pour cela. Ce serait perdre votre temps. Faites celui d'une belle jeune fille.

Elle parlait ainsi, mais je sentais là un manège bien féminin.

– C'est votre portrait que je veux faire,

déclarai-je d'un ton emphatique.

– Vous avez de bien étranges caprices, déclara-t-elle.

– Tenez, il est onze heures, fis-je, en lui désignant la pendule dans le fond de la salle. Je viendrai vous chercher à minuit. C'est entendu ?

– Attendez-moi plutôt à la porte, car autrement, les gens pourraient jaser.

Je sortis, courus chez moi et jetai une chaudière de charbon dans la petite fournaise de mon atelier. Je voulais que la pièce fut confortable pour tout à l'heure. J'avalai ensuite un généreux verre de rhum et je me sentis toutes les audaces. À chaque instant, je regardais l'heure. À minuit moins cinq, je faisais les cent pas devant le petit restaurant. Des clients en sortaient, de pauvres hères qui, comme réveillon de Noël, s'étaient payé un plat de fèves ou un pâté au mouton arrosé de sauce aux tomates. Je m'attendrissais sur ces vies médiocres, laides, sans joie, sur ces vies monotones, souvent solitaires. Ce n'était pas là vivre. C'était exister en marge de la vie.

Je n'eus pas à m'attrister longtemps sur le pitoyable sort des clients de la pauvre salle à manger car je vis bientôt sortir, coiffée d'un ancien chapeau à plumes et enveloppée d'un manteau qui avait connu de plus beaux jours la femme que j'attendais. Ainsi vêtue, elle paraissait plus âgée que lorsque je la voyais en robe bleue et en tablier blanc dans la salle. Mais, à cette heure-ci, qu'importaient quelques années de plus ou de moins ? Je lui pris le bras et l'entraînai.

– C'est tout près, lui dis-je. Quatre ou cinq rues seulement.

Il faisait un froid sec et le ciel d'un bleu sombre était tout constellé de scintillantes étoiles. De chaque côté de la rue, étaient des demeures aux fenêtres sombres, des maisons silencieuses. Nous allions. Je me sentais le cœur en joie. Je bavardais sans trop savoir ce que je disais. J'entraînais ma compagne, la serrant étroitement près de moi.

– Nous voici arrivés, dis-je, en mettant le clef dans la serrure de mon logis. J'entrai le premier afin de faire de la lumière. Tout de suite, sous

prétexte de la faire se réchauffer, je servis à ma visiteuse un copieux verre de rhum, puis je commençai à lui montrer des études de nu que j'avais faites à Paris. Je sortis ensuite des planches anatomiques venant d'un étudiant en médecine de mes amis qui me les avait abandonnées lorsqu'il avait été admis dans la profession. La femme regardait mes dessins puis les planches sans faire de remarques. Elle m'écoutait complaisamment, se demandant où je voulais en venir. Alors, laissant les images, je me mis à lui parler de personnages de la Bible, de Booz et de Ruth, de David et de Bethsabé. Je bafouillais, ne sachant que dire ni que faire. Souriante, l'air un peu ahurie et un peu fatiguée, mon amie m'écoutait toujours. Soudain, au milieu d'une phrase, renonçant à tout ce ridicule et inutile verbiage, je saisis par les épaules la vieille femme à cheveux blancs, la poussai durement sur le canapé qui me servait de couche et la possédai avec emportement...

Mon accès de fièvre calmé, lorsque je fus revenu à moi et que je vis cette ancienne à tête blanche, la jupe en désordre sur mon lit, lorsque

je réalisai ce que j'avais fait, je fus saisi d'une honte indicible, inexprimable. Je n'osais envisager cette créature que j'avais violentée. J'avais tellement honte que j'aurais voulu que la terre s'entrouvrit pour m'engloutir, me cacher. Éperdu, je me jetai à genoux devant cette maternelle figure, lui demandant pardon. Alors, pendant qu'un bon sourire éclairait son visage encadré de cheveux blancs, elle me releva, me pressa dans ses bras et, avec un accent d'émotion dans la voix, m'embrassa en disant :

– Jeune homme, quand vous aurez mon âge, vous serez bien aise de trouver une fille de vingt ans dans votre lit.

Le notaire

Monsieur Anthime Daigneault dit Lafleur était maître de poste de son village, marchand général et horticulteur. Son père avait été notaire et les habitants de la paroisse qui avaient vu grandir le fils l'appelaient lui-même notaire, lui appliquant le qualificatif qu'ils avaient toujours donné au vieux tabellion. C'était un homme plaisant, aimant à causer et d'humeur égale. Il marchait sur ses cinquante ans ; au premier coup d'œil, on ne lui en eût pas donné plus que de quarante, mais lorsqu'on lui parlait et qu'il ouvrait la bouche pour répondre, une bouche sans dents, il donnait l'impression d'être plus âgé qu'il n'était. Monsieur Daigneault était veuf depuis plus de vingt ans, sa femme étant morte de tuberculose au bout de cinq ans de ménage, après avoir languie pendant deux longues années. Il ne s'était pas remarié, sa première expérience ne lui ayant pas laissé de bons souvenirs. Deux servantes, deux

vieilles filles entretenaient sa maison et l'aidaient aux travaux de son parterre, le plus beau du comté et son orgueil. Françoise, âgée de quarante et un ans était entrée à son service à l'âge de dix-huit ans. Elle avait pris soin de sa femme malade et elle était restée dans la maison après la mort de celle-ci. C'était une grosse et forte brune, très solide, à figure plutôt bestiale, mais travaillante et très dévouée. Elle se réservait les travaux pénibles : elle faisait la lessive, lavait les planchers, rentrait le bois dans la maison, bêchait le jardin à l'automne, posait les doubles fenêtres et une foule de besognes plutôt du domaine des hommes. C'était une très bonne pâte de fille. Elle retirait un maigre salaire, mais malgré cela, elle faisait des économies et, à l'automne, dans les environs de la saint Michel, des cultivateurs venaient lui payer des intérêts ou lui demander de l'argent à emprunter. L'autre servante, Zéphirine, était une cousine de la défunte femme du notaire. Lorsque ses parents, des fermiers, étaient morts, elle avait continué d'habiter la maison paternelle avec son frère Joachim, mais celui-ci s'était marié un an plus tard et ne pouvant s'entendre

avec sa belle-sœur, Zéphirine songeait à s'en aller, mais où ? Elle ne le savait pas. Sur les entrefaites, elle avait rencontré monsieur Anthime Daigneault et lui avait raconté son embarras.

– Viens t'en rester à la maison, lui avait dit monsieur Daigneault, bonhomme. Tu aideras à Françoise, mais les gages ne seront pas forts.

Et Zéphirine avait fait sa malle et était arrivée un samedi après-midi. Il y avait quinze ans de cela. C'était elle qui s'occupait de la cuisine et le notaire, bien qu'il n'eût pas de dents, faisait de fameux repas, car devant son fourneau, elle était un peu là.

Monsieur Daigneault menait une existence calme et paisible. Il dirigeait son magasin, causait avec les clients, écoutait leurs histoires et, parfois, à l'automne, à l'époque des paiements, leur prêtait de l'argent. Les portes du magasin fermées, il se réfugiait dans son jardin et s'occupait de ses fleurs. C'était là sa famille. Il sarclait, arrosait, taillait, émondait, arrachait, transplantait et il était heureux.

Il avait deux commis honnêtes et zélés qui le servaient bien et faisaient prospérer son commerce. Le bureau de poste était installé dans un coin du magasin. Le notaire s'en occupait lui-même. C'était lui qui, derrière le guichet distribuait les lettres et les gazettes au public. Toutefois, il aimait bien qu'on lui témoignât des égards et qu'on lui dît bonjour. Souvent l'été, des lettres moisissaient dans les casiers parce que des citadins passant la belle saison dans la localité négligeaient de le saluer en allant réclamer leur courrier. Simplement, vous lui demandiez :

– Des lettres pour monsieur Bédard ?

– Il n'y a rien, vous répondait-il sèchement, même s'il y avait plusieurs plis à votre adresse.

De la civilité, il voulait de la civilité. Ça ne coûte pas cher la civilité.

Et monsieur Daigneault, ses deux commis et ses deux servantes vivaient heureux dans la paix et la tranquillité.

Or, il arriva que le vieux curé du village devenu infirme fut mis à sa retraite. Son

remplaçant, monsieur Jassais, quarante ans environ, se signala dès son arrivée dans la paroisse par ses sermons contre l'impureté. Tous les dimanches, en toutes occasions, il tonnait contre ce vice qui semblait lui inspirer une vive horreur. C'était un homme grand et robuste que ce curé. Un colosse avec une grosse face rouge, sanguine, de petits yeux noirs très vifs et d'épaisses lèvres pendantes. À l'entendre, on aurait cru que les hommes et les femmes forniquaient nuit et jour, dans les maisons, les granges, les champs, en tous lieux, et non seulement entre eux, mais avec leurs bêtes. Et ainsi, l'acte de la chair cessait d'être un geste naturel pour devenir un péché monstrueux, répugnant, bestial, excrémental, digne des pires tourments de l'enfer éternel. Lorsqu'il prêchait, lorsqu'il condamnait l'impureté avec des éclats de voix et des gestes désordonnés, le visage du prêtre devenait écarlate, apoplectique. Par suite de leur violence, ses prédications jetaient le trouble dans les cerveaux, perturbaient les esprits et éveillaient de malsaines curiosités.

– Il pense donc rien qu'à ça, disait la Antoine

LeRouge, la couturière du village.

– Il doit avoir le feu quelque part, ajoutait le mari.

– À parler comme ça, il souffle sur les tisons pour allumer le feu, déclarait une vieille voisine qui avait l'expérience de la vie.

Or, un soir de juillet, après souper, le notaire était à arracher quelques mauvaises herbes dans son jardin, à côté de sa maison, pendant que la robuste Françoise était occupée à arroser les fleurs. Le curé vint à passer. Courbé entre les plants de géranium, le notaire se redressa en entendant un pas lent et lourd sur le trottoir en bois. Apercevant le prêtre, il le salua. Ce dernier s'arrêta, appuya son corps épais et puissant sur la clôture qui bordait le parterre.

– Vous n'arrêtez donc jamais de travailler, monsieur Daigneault ?

Alors, celui-ci, badin :

– Bien, monsieur le curé, ça chasse les mauvaises pensées.

– Justement, reprit le prêtre, je voulais vous

entretenir d'une chose que je ne peux approuver. Vous vivez avec deux femmes dans votre maison. Je ne dis pas que vous commettez le mal, mais ça ne paraît pas bien. Il faudrait vous marier.

Le notaire restait trop surpris pour répondre. Machinalement, il s'essuyait le front avec la paume de la main.

– C'est grave ce que vous dites là, monsieur le curé. Forcer les gens à se marier quand ils n'en ont pas envie c'est un peu raide et ça peut avoir des conséquences regrettables. Puis, comme vous venez de le dire, je ne fais pas le mal.

– Je n'en doute pas, mais c'est là un exemple pernicieux et je me trouve dans l'obligation de vous parler comme je fais.

– Mais, monsieur le curé, je me trouve très bien comme je suis. Ça fait vingt ans que ma femme est morte et je n'ai jamais pensé à me remarier. Puis j'ai jamais entendu dire que quelqu'un se scandalisait parce que j'ai deux servantes dans ma maison.

– Vous ne pouvez savoir ce que le monde

pense ou suppose. Faites ce que je vous dis. Mariez-vous.

– Oui, oui, mais une femme qui nous convient, ça se trouve pas comme une jument qu'on veut acheter. Puis, si elle a des défauts cachés, on peut pas la retourner. Faut la garder.

– Oui, tout ça c'est vrai, riposta le curé, mais vous êtes l'un des principaux citoyens de la paroisse et il faut que vous soyez au-dessus de tout blâme. Faut vous marier.

– Dans tous les cas, j'vas y penser, monsieur le curé.

Et la puissante masse noire se redressa, le prêtre regagnant lentement son presbytère de sa démarche lourde et balancée pendant que le notaire le regardait s'éloigner, suivant des yeux le dos noir en dôme, aux robustes épaules qui faisaient des bosses à la soutane.

Maintenant, jamais monsieur Daigneault n'avait eu le moindre désir coupable à l'égard des deux vieilles filles qui vivaient sous son toit. Sa passion, c'était son jardin, ses fleurs. Si les vers

ne rongeaient pas ses rosiers, si ses dahlias produisait des fleurs rares, quasi inédites, il était enchanté. Mais le notaire resta perplexe. Certes, il avait toujours écouté les recommandations de son ancien curé et il les avait trouvées sages, mais celui-ci voulait l'obliger à se marier. Ça c'était une autre paire de manches. De quoi allait-il se mêler ce nouveau curé ? Ça m'paraît qu'il veut tout révolutionner en arrivant. Mais il n'y a rien qui presse. Attendons, se dit le notaire à lui-même. Et il attendit. Des semaines s'écoulèrent, puis un soir, le curé repassa.

– Eh bien, monsieur Daigneault, quand venez-vous mettre les bans à l'église ?

– Vous allez un peu vite, monsieur le curé. Je ne connais pas personne et je ne veux pas m'atteler avec quelqu'un qui va ruer, se mater et me donner toutes les misères du monde. Faut penser à ça.

– Vous ne connaissez personne ? Mais prenez l'une des deux femmes qui sont dans votre maison. Vous les connaissez celles-là.

Le notaire resta abasourdi.

– Mais si je me marie avec l’une des deux vieilles filles, songea-t-il, c’est alors que les gens pourront jaser, supposer des choses, penser à mal, tandis que maintenant... Mais le notaire se contenta de se dire ces choses à lui-même, gardant ses réflexions pour lui.

C’est qu’il était un catholique convaincu qui allait à la grand-messe chaque dimanche et à confesse trois ou quatre fois par an. Il n’avait pas de principes arrêtés, mais le curé en avait pour lui et les autres et ce qu’il disait faisait loi.

– S’il faut se marier, on se mariera, répondit-il simplement.

Tout de même, l’idée d’épouser l’une de ses bonnes lui paraissait plutôt baroque et n’était pas de nature à lui donner des idées réjouissantes.

Cependant, il pensait à ce que lui avait dit le curé.

Pendant plusieurs jours, il fut songeur, taciturne, ce qui fut remarqué de ses employés et des clients qui venaient au magasin.

– Il y a quelque chose qui le tracasse, disait-

on.

Aux repas, il regardait longuement Zéphirine et Françoise, ses deux servantes. Des plis barraient son front. Laquelle prendre ?

Les deux femmes avaient constaté son air étrange et en jasaient entre elles.

– Il est curieux, il paraît troublé, disait Zéphirine.

– Oui, depuis quelque temps, il est tout chose, répondait Françoise.

À quelque temps de là, alors que Françoise arrosait les plates-bandes de fleurs, après souper, le notaire qui rôdait dans son jardin, s'approcha d'elle et, à brûle-pourpoint :

– Qu'est-ce que tu dirais, Françoise, de se marier ?

La grosse fille aux fortes hanches et aux seins puissants dans sa robe d'indienne bleue se redressa stupéfaite. Elle regardait le notaire avec une expression ahurie.

– Bien sûr qu'il a l'esprit dérangé, se dit-elle.

Et comme elle était devant lui à le regarder sans répondre, monsieur Daigneault reprit :

– Tu n’as jamais pensé à te marier ?

– Ben, j’vas vous dire, personne ne m’a jamais demandée.

– Mais je te demande, moi. Veux-tu te marier ?

Françoise était bien certaine que monsieur Daigneault était devenu fou.

– Je veux bien, répondit-elle quand même.

– C’est bon. Dans ce cas-là, on publiera dans quinze jours. Puis, je te donnerai de l’argent et tu iras en ville t’acheter une belle robe et un chapeau.

Maintenant, Françoise se demandait si c’était elle ou le notaire qui avait perdu la boule. Elle rentra à la maison.

– Le notaire a l’esprit dérangé ben sûr, déclara-t-elle naïvement à Zéphirine. Il m’a demandée en mariage.

Zéphirine parut stupéfaite.

– Il avait pourtant pas l’air d’un homme qui pense au mariage. Jamais j’aurais cru qu’il était amoureux de toi ni de personne. Et qu’est-ce que tu as dit ?

– Ben, le notaire m’a demandée et j’ai dit oui.

Le lendemain, monsieur Daigneault annonça qu’il partait pour Montréal. Il reviendrait le soir. Là-bas, il alla voir un dentiste pour se faire faire un râtelier. Il fallait bien se meubler la bouche pour se marier.

À quelques jours de là, ce fut Françoise qui prit le train, un matin. Elle revint avec une robe de soie bleue marine, un chapeau, des bottines et un corset... un corset. Elle n’en avait jamais porté auparavant, mais quand on se marie !

La publication des bans de monsieur Anthime Daigneault dit Lafleur avec Françoise Marion, sa servante, causa tout un émoi dans la paroisse. Comme bien on pense, les commentaires furent variés.

Le mariage eut lieu. Le notaire étrennait un beau complet gris et son râtelier, et Françoise, sa

robe bleue et son corset.

Monsieur Daigneault était l'ami de la paix et du confort, aussi jugea-t-il inutile de se déranger et se fatiguer pour faire un voyage de noces.

D'ailleurs, pour l'importance du sentiment qui entrait dans cette affaire.

Le midi, les nouveaux mariés prirent donc le dîner à la maison en compagnie de quelques voisins. Et pour ne pas froisser Zéphirine en prenant des airs de dame et en se faisant servir, Françoise mit un tablier et l'aida à mettre les couverts. Monsieur Daigneault ne put guère apprécier le repas, car son râtelier lui était plus nuisible qu'utile. Quant à Françoise, elle se sentait horriblement incommodée dans son corset neuf.

La journée se passa très calme. Dans l'après-midi, monsieur Daigneault voulut aller faire un tour au magasin.

– Ben, j'te dis, j'croisais qu'il avait l'esprit dérangé quand il m'a demandé pour le marier, répétait Françoise à Zéphirine en lui racontant

pour la vingtième fois la proposition du notaire dans le jardin.

Le soir, vers les dix heures, les nouveaux mariés montèrent à leur chambre, là où la première M^{me} Daigneault était morte il y avait vingt ans. Monsieur Daigneault enleva son râtelier, le regarda un moment, l'essuya avec son mouchoir, l'enveloppa dans une feuille de papier de soie et le serra dans un coffret, à côté d'un collier, de boucles d'oreilles et autres reliques ayant appartenu à sa défunte. Françoise dégrafa son corset, respira longuement et se frotta voluptueusement les côtes et les hanches avec ses poings. Elle aperçut à son doigt, le large anneau d'or qu'elle avait reçu le matin à l'église et elle sourit en regardant du côté de son mari. Reprenant le corset qu'elle avait déposé sur une chaise, elle le remit soigneusement dans sa boîte et le déposa au fond d'un tiroir de la vieille commode. Et le notaire et son ancienne servante se mirent au lit.

Un malchanceux

Prosper Thouin n'avait jamais eu de chance dans la vie. Souvent, dans ses heures d'abattement et de dépression, il reconnaissait avec amertume que rien ne lui avait réussi. Un destin hostile semblait s'être acharné contre lui, lui avait fait une existence de déboires, d'infortunes et d'ennuis. Et pourtant, il n'était pas exigeant, il n'avait pas d'ambitions démesurées, il ne demandait pas des bonheurs impossibles. Il aurait été satisfait de si peu, mais c'était trop cependant et ce peu, il ne l'avait même pas. Jadis, il avait eu de l'argent, un commerce, une famille. Il avait tout perdu. Maintenant, ce n'était qu'un pauvre malheureux désemparé, une pitoyable épave. Il vivait maigrement d'une petite subvention provenant de la succession de son père. Depuis des années et des années, on le voyait, vêtu d'un vieil habit noir étriqué et coiffé d'un éternel chapeau melon démodé, errer par les

rues de la ville comme une âme en peine. C'était un être falot aux joues boursouflées, gonflées, à la moustache tombante, à la tête chauve garnie d'une couronne de cheveux grisonnants, à l'air morne, qui allait d'un petit pas lent, souvent à moitié ivre, au milieu des passants affairés. Il côtoyait la vie, ses joies, ses passions, ses intrigues, ses luttes, mais y demeurait étranger. C'était une ombre triste et noire au milieu de la foule. Deux de ses frères dirigeaient des maisons d'affaires florissantes, l'un pharmacien, l'autre quincaillier. Ses neveux occupaient des emplois agréables, lucratifs. Lui, il était pauvre, solitaire, dédaigné et repoussé des siens. C'était un ivrogne, le mouton noir de la famille.

Dans sa jeunesse, il avait fondé un magasin d'objets d'art et d'articles de fantaisie, il s'était marié et avait eu deux enfants, un garçon, une fille. Malheureusement, il avait la passion de l'alcool. Souvent, il s'enivrait. Alors, pour l'aider dans son travail, il avait engagé un commis, mais au bout de quelques années, le commis lui avait pris son commerce et sa femme. Cette catastrophe l'avait terrassé. Après cela, il avait bu

davantage encore. Il entra dans les bars, s'appuyait au comptoir et buvait des verres de whiskey. Lorsqu'il était ivre, le marchand de poisons qui lui avait pris son argent, trouvant qu'il avait assez bavé chez lui, le poussait rudement dehors. Plusieurs fois, il s'était fait ramasser par la police. C'était une pauvre loque humaine.

Les souvenirs maudits le harcelaient parfois.

Au temps où il avait son magasin d'objets d'art, il avait son logement à l'étage supérieur. Un jour, se sentant la tête lourde, il avait voulu prendre une dose de sel médicinal et était monté à son appartement. Il était entré dans la chambre de bain où se trouvait la petite pharmacie de la maison. La baignoire répandait une rafraîchissante odeur d'eau de Floride. Cela le surprit, car jusque-là, sa femme n'avait jamais mélangé de parfums à l'eau de son bain. Il l'appela, elle était sortie. Il redescendit. Jamais il n'avait songé que sa compagne pût lui être infidèle, mais ce petit détail lui fit travailler l'imagination. Justement, il pouvait penser plus à

son aise ce jour-là, car il était seul, son commis ayant suggéré le matin d'aller voir un certain amateur en vue d'une vente profitable. Le patron avait approuvé l'idée et le commis était parti après le dîner. L'employé était revenu vers les cinq heures, disant qu'il n'avait pu décider le client en question à conclure un achat.

À partir de ce jour, lorsqu'il voyait sortir sa femme, M. Thouin montait à son appartement et plusieurs fois, la baignoire fleurait encore l'eau de Floride. Ce soudain luxe de toilette le faisait réfléchir. Il remarqua aussi que chaque fois qu'il avait fait cette constatation, son commis avait un prétexte pour sortir. M. Thouin sentait le malheur planer sur lui. Comme tant d'autres malheureux, il eut recours, au milieu de ses soupçons, au truc grossier et banal de feindre une absence.

– Je vais aller voir un voyageur italien qui vient d'arriver ici avec un lot de cuirs de Florence, dit-il un jour à son commis. Je serai absent une partie de l'après-midi.

Après le dîner, il partit en effet. Il revint vers trois heures et trouva sa compagne conversant

avec l'employé dans le magasin où elle ne venait presque jamais. Sa conviction avait alors été faite. Ce garçon était l'amant de sa femme. Néanmoins, comme il était veule, faible, indécis, il temporisa, ne dit rien. À quelque temps de là, alors que M. Thouin était ivre, le commis qui semblait avoir attendu cette occasion, lui fit signer des papiers, lui remit un chèque et lui recommanda de le déposer sans délai à la banque. M. Thouin fit comme on lui disait. Le lendemain l'employé entra en maître dans le magasin et M. Thouin réalisait qu'il avait vendu son commerce pour un prix dérisoire et qu'il en avait même reçu le paiement. En même temps, sa femme le laissa emmenant avec elle ses deux enfants, pour aller vivre avec le commis devenu par fraude le propriétaire de la boutique d'objets d'art.

Ce vol et cette trahison portèrent un rude coup à M. Thouin. Pendant des semaines, il passa ses journées entières dans les bars, ingurgitant d'innombrables verres de whiskey. À bout d'argent, il vendit ses meubles. Il traînait les rues ivres. Un soir, une de ses vieilles connaissances, conducteur de tramways, Michel Méry, le

rencontra et, le prenant en pitié :

– Viens t’en rester à la maison, dit-il. C’est pas un palais, mais tu auras un chez-toi. Tu paieras une petite pension.

Il l’emmena et lui donna, sous le toit, une étroite chambre éclairée par une lucarne. Il vécut là. Ses frères lui firent alors accorder par la succession de leur père un faible revenu mensuel.

Son hôte était un brave homme, mais sa femme, une bigote, était mauvaise, fielleuse, acariâtre, semblait marinée dans le vinaigre. Jamais un sourire, jamais un bon mot. Devant elle, M. Thouin se sentait mal à l’aise, très gêné, et s’efforçait de passer inaperçu. Aux repas, il n’osait presque jamais rien demander. Si on ne lui offrait le lait ou le sucre pour son thé, il s’en passait. Il fallait qu’on lui mît les mets dans son assiette ou qu’on les lui offrît. Il avait peur de parler à cette ménagère à la figure sévère, hargneuse. S’il s’éveillait tard le matin et que la famille avait déjà pris son déjeuner lorsqu’il descendait, il sortait sans manger. Mais il continuait de boire et, souvent le soir, il rentrait

ivre et montait en titubant l'escalier conduisant à son réduit, sous le toit.

À deux ou trois reprises, dans ces circonstances, il lui arriva de pisser au lit. La ménagère alors se montrait féroce.

Des années passèrent. M. Thouin continuait d'habiter sa petite chambre éclairée d'une lucarne, il portait toujours son vieil habit noir étrié et son chapeau melon démodé. Jamais, il n'avait revu les siens. Un jour, il apprit que sa fille était morte. Son fils était au collège. De sa femme, il ne voulait rien savoir. Un matin toutefois, il reçut une lettre d'elle, mais ayant reconnu l'écriture, la brûla sans la lire. Deux semaines plus tard, il eut sa visite. Il y avait plus de dix ans qu'ils ne s'étaient vus. Elle était changée, vieillie, pauvrement mise. L'ancien commis l'avait abandonnée, était parti après avoir revendu le magasin. Son mari ne croyait-il pas qu'il serait préférable d'oublier le passé et, puisqu'on était marié, de se remettre ensemble ? Non, rien ne l'intéressait plus.

La femme sentit son indifférence totale, son

complet détachement. Elle comprit l'inutilité de toutes les paroles et, sans même un adieu, elle le laissa, retourna à sa misère et à son découragement.

Quelques mois plus tard, M. Thouin apprit sa mort. On parla de désespoir, d'empoisonnement...

Son fils alors vint le voir. Il venait d'atteindre ses vingt et un ans. Et maintenant qu'il était majeur, il se trouvait à retirer un octroi mensuel de la succession de son grand-père. Depuis deux ans, il avait terminé son cours classique et il étudiait maintenant la médecine. Avec quelques autres futurs esculapes, il logeait dans une pension de la rue St-Hubert.

Le père et le fils échangeaient des phrases, mais le jeune homme sentait le creux, l'inanité des paroles qu'ils prononçaient. La voix du sang ne se faisait pas entendre. Trop longtemps, ils avaient été étrangers l'un à l'autre.

M. Thouin regardait ce grand garçon, cet être dont le germe avait été projeté de lui et qu'il ne reconnaissait pas. Son fils était le vivant portrait de sa mère morte : grand, gros, large d'épaules,

fort en chair, les cheveux noirs drus et les yeux bruns.

Et le fils contemplait ce petit vieux chauve, avec une couronne de cheveux grisonnants, avec sa moustache pendante, assis sur une vieille malle dans cette étroite petite chambre sous le toit, éclairée par une lucarne et il avait hâte de sortir de là, de fuir.

En partant, le fils n'invita pas son père à aller le voir à sa pension.

– Au revoir, à bientôt, j'espère, fit M. Thouin, gagné par l'émotion.

Et une série de jours mornes, gris et vides s'écoula.

L'hôte de M. Thouin avait deux filles, Ernestine, onze ans, et Aline, vingt-six ans, qui travaillait dans une autre ville. Onze autres enfants étaient morts en bas âge. L'aînée revint un jour à Montréal et passa quelques semaines dans sa famille. C'était une belle grande blonde aux yeux bleus. Elle avait eu de multiples aventures. Tout de suite, elle vit comme le pauvre

pensionnaire était négligé dans cette maison. Alors, comme son père autrefois, elle le prit en pitié. Elle l'appelait le matin à l'heure du déjeuner, se montrait prévenante, affable, lui offrait une seconde tasse de thé, une friandise, voyait à ce qu'il eût des serviettes nettes et du savon de toilette dans sa chambre où elle mit un peu d'ordre. Elle causait gentiment avec lui. Privé depuis si longtemps de toute sympathie, M. Thouin se sentait attendri par ces soins féminins et charmé par cette souriante et sympathique figure. C'était un rayonnement qui illuminait sa vie. Certes, il n'espérait rien, ne demandait rien, mais il éprouvait pour cette belle fille brusquement apparue dans son existence un vif sentiment, un attachement de caniche. C'était un amour muet, mais profond. Ayant su qu'elle aimait la lecture, il lui apportait quelquefois des livres. Le séjour d'Aline chez son père fut court. Elle se trouva un emploi et s'en alla loger ailleurs ne pouvant vivre avec sa mère qui lui reprochait constamment son inconduite et dont les vues étroites et mesquines lui étaient insupportables.

Lorsqu'elle quitta la maison au bout d'un

mois, M. Thouin se sentit tout triste. Ces quelques semaines avaient été les meilleures qu'il avait vécues depuis très longtemps. Au Jour de l'An, le fils Thouin vint passer dix minutes avec son père pour lui offrir ses souhaits. C'était peu, mais tout de même, ce fut une joie, une consolation, une éclaircie de soleil pour le vieux.

La belle grande blonde venait quelques fois à la maison. Rarement, car la mère fielleuse, amère, avait toujours quelque pointe acerbe à lui décocher.

– Je viens pour papa, déclara-t-elle un jour à la vieille harpie. Autrement, je ne mettrais jamais les pieds ici.

Peut-être que les reproches de la mère faisaient plus de mal à M. Thouin qu'à Aline. Ils gâtaient pour lui les rares moments qu'elle passait sous le toit paternel. Ç'aurait été si bon de causer calmement, à table, en mangeant, d'écouter la voix de la charmeuse, de goûter son lumineux sourire, d'oublier pendant quelques minutes le reste du monde et de sentir monter le flot de tendresse que l'on a dans le cœur. Cela ne

pouvait être avec lui, car il était né malchanceux. Tous ses bonheurs possibles étaient fatalement gâtés d'avance.

À plusieurs reprises, il rencontra la belle grande blonde en compagnie d'un homme qu'il connaissait bien, un violoniste de renom. Il n'eut pas de peine à deviner que c'était son amant. Mais même avec un autre, il était heureux de la voir, heureux du salut qu'elle lui faisait, du bonjour qu'elle lui jetait. Plus encore, il était enchanté de se trouver parfois sur le chemin du violoniste, de causer un moment avec lui afin d'avoir des nouvelles d'Aline. De parler à celui qui était son amant, il éprouvait une étrange et amère volupté. Il regardait avec une sympathique admiration l'homme à qui elle accordait le festin de sa chair. Un jour que M. Thouin l'avait rencontré, celui-ci insista pour lui montrer les immeubles qui avaient appartenu à son père et qui étaient entre les mains d'un administrateur. Il lui faisait constater la négligence de cet agent. Des maisons non louées, vacantes, qui s'en allaient à l'abandon, d'autres louées, mais dont le loyer n'était pas payé la moitié du temps.

– Si c'était administré comme cela devrait l'être, disait M. Thouin, je pourrais retirer une plus large pension. Mais, vous voyez, il n'y a rien à faire.

Et il songeait à son lot. Tout lui glissait entre les mains : sa femme lui avait été ravie, son magasin lui avait été volé, la belle fille blonde qu'il aimait appartenait à un autre, le revenu des propriétés laissées par son père était perdu par la négligence d'un mauvais administrateur, et son fils, son propre fils, l'avait oublié, ne pensant plus à aller le voir, même au Jour de l'An. Ah, comme sa vie était ratée, complètement manquée ! L'esprit absorbé dans ces pensées tristes, il laissa le musicien, l'élu de la belle blonde, et vêtu de son petit habit noir étriqué, avec son éternel chapeau melon démodé, la moustache pendante, les cheveux grisonnants, s'en retourna à sa petite chambre sous le toit, éclairée par une lucarne.

Il sentait une détresse effroyable peser sur lui. Il aurait aimé mourir. M. Thouin s'arrêta à cette idée. Si je mourais cette semaine, se disait-il, en

manière de supposition. Et il se figurait la surprise qu'éprouveraient ses connaissances à apprendre la nouvelle de son décès. Il songeait à la manière dont les journaux annonceraient sa mort. Soudain, il lui vint à l'idée de rédiger lui-même une notice nécrologique. Il arracha deux feuilles d'un vieux cahier qui traînait depuis longtemps dans un tiroir de son chiffonnier, s'assit devant sa petite table et, gravement, laborieusement, se mit à écrire en s'efforçant de se rappeler les formules généralement employées par les reporters. Au bout d'une demi-heure d'efforts, il avait accouché de la note suivante :

« Nous sommes au regret d'annoncer la mort de M. Prosper Thouin, ancien commerçant, avantageusement connu en notre ville, décédé hier après une courte maladie. Il était âgé de 53 ans et 5 mois. Le défunt qui s'était autrefois employé à populariser le goût de l'art et du beau parmi les nôtres et qui avait fondé un magasin qui était un petit musée, était un esprit cultivé. Il était doué d'un naturel affable et comptait nombre d'amis que sa disparition plonge dans le deuil. C'est un brave et honnête homme qui vient de

disparaître. Nos sympathies à la famille. »

M. Thouin relut cet écrit non sans quelque satisfaction, plia la feuille en quatre et la déposa sur le milieu de la petite table. Il alla ensuite s'étendre sur son lit solitaire, se croisa les bras sur la poitrine et se plaça comme on le mettrait un jour dans son cercueil. Oui, tel il serait ainsi mort et le plus tôt serait le mieux, car sa vie était irrémédiablement gâchée.

Toutefois, il ne mourut pas cette semaine-là.

Des mois et des mois s'écoulèrent.

Mais cette année-là, le premier janvier passa sans que M. Thouin reçut la visite de son fils. Cette négligence, cet abandon fut très pénible pour le père.

Quatre mois plus tard, M. Thouin en regardant dans un journal la liste des étudiants qui avaient été admis à la pratique de la médecine vit le nom de son fils. Il eut un moment de fierté et de joie. Il espérait que le nouveau diplômé viendrait lui rendre visite. Certes, il serait très heureux de le féliciter. Plusieurs jours s'écoulèrent toutefois et

le nouveau médecin ne se montra pas. Le père sentit la rupture complète. Son fils l'avait complètement abandonné, comme sa mère avait fait un jour.

Puis, voilà qu'un soir, à quelques phrases entre ses hôtes, M. Thouin comprit que la belle blonde était partie au loin en compagnie d'un homme marié qui désertait sa famille pour aller vivre avec elle.

C'était la fin.

Le vieil homme se sentit infiniment malheureux. Il voyait toute la médiocrité, la tristesse, la misère de sa vie. Il en voyait l'inutilité, le vide effroyable, le néant.

Personne ne s'intéressait plus à lui. Personne. Sur la terre, il était seul, seul, seul. Et il n'avait connu que la trahison, l'ingratitude, la solitude, l'abandon. La vie avait été un leurre effroyable.

Désormais, il était étranger à tous et à chacun. Aucun lien ne le retenait à quoi que ce soit.

La tête lourde, le cœur barbouillé, gonflé, il ruminait des pensées amères.

Finale­ment, il sortit.

Il s'enivra très fort, rentra tard et la nuit, dormit d'un sommeil de brute.

Il s'éveilla le lendemain les esprits sombres, moroses, pris d'un extrême détachement de toutes choses.

Comme il sortait des draps, il constata qu'il avait les pieds et les jambes très sales. Des pieds nègres. Présentement, il voulut les laver. Il déposa sur le plancher le bassin qui était sur son chiffonnier, y versa de l'eau et il y plongea craintivement le pied droit qu'il se mit à savonner et à froter. En même temps, il songeait.

Les deux seuls êtres qu'il aimait, son fils et la fille de son hôtesse l'avaient mis de côté comme un vieux manteau usé. Il les sentait loin de lui, à jamais. Aucune sympathie, aucune affection ne lui restait en ce monde. À ses yeux, la multitude des êtres humains qui remplissait la ville n'avait pas plus d'importance que des sauterelles ou des fourmis. Il était étranger à tous leurs plaisirs, à toutes leurs aspirations, à tous leurs espoirs, à toutes leurs souffrances. Il regardait sa petite

chambre sous le toit. Il en voyait la pauvreté, la laideur, la morne tristesse.

Dans le bassin dont l'eau était déjà noire, il continuait de savonner et de frotter son pied droit. Le gauche, terreux, aux orteils déformés, reposait sur le tapis rugueux, sans couleur, usé jusqu'à la corde.

Il voyait son pauvre lit de fer sans joie, ses tristes habits, pitoyables loques accrochées au mur. Il regardait ces défroques qui avaient enfermé son corps et qui étaient là vides, immobiles, mais conservant un peu, lui semblait-il, ses formes, ses attitudes. Ces étoffes qui gardaient comme le moule de sa chair, s'il partait, s'il disparaissait, ce serait un peu de lui-même, une fruste image de lui qui subsisterait. Il se rappelait un veuf qui préservait précieusement dans son grenier les vieilles robes de sa femme morte et qui, chaque jour, montait les voir en pensant à la défunte. De vieilles reliques. Pour ce pauvre homme, c'était tout ce qui lui restait de la compagne disparue. Jamais il n'allait au cimetière où le corps décomposé de sa femme

était depuis longtemps retourné à la matière, mais chaque jour, il montait voir les robes fanées qu'elle avait portées.

M. Thouin essayait maintenant son pied droit enfin net.

Il regardait ses vieux habits et soudain, il se figura être suspendu lui-même près du mur entre ces sombres et minables vêtements. Il avait comme une morbide curiosité de voir quelle apparence il aurait. Alors, sans presque s'en rendre compte, il sortit de sa chambre, entra dans la pièce voisine où son hôtesse faisait parfois sécher du linge sur une corde. Il la coupa, revint chez lui, en attacha une extrémité à un crochet. Automatiquement, il approcha une chaise, fit un nœud coulant, se le passa au cou, monta sur le siège et d'un coup de pied le repoussa...

Si souvent, il n'était pas descendu pour déjeuner que son hôtesse ne s'inquiéta pas de lui de la matinée. « L'ivrogne dort », se disait-elle. Le midi, elle s'attendait à le voir descendre d'un instant à l'autre, pour le dîner. Elle s'irritait de ne pas le voir apparaître. Il faudrait tenir la table

mise pour lui. Quel ennui ! Enfin, vers une heure, elle envoya Ernestine, sa fillette de douze ans, pour l'éveiller. Des pas légers montèrent l'escalier, puis soudain, la femme entendit un cri terrible : « Maman ! maman ! »

Laissant échapper la tasse qu'elle tenait à la main et qui se brisa en éclats sur le plancher, la mère se précipita vers l'escalier, grimpant les degrés à la course, imaginant son enfant en danger, attaquée peut-être par cette brute. En haut, devant la porte de chambre ouverte, la figure épouvantée, se tenait la petite qui, d'un geste lui montra le mur.

Là, entre de vieux habits, témoins muets et impassibles, la tête chauve penchée en avant, le masque violet, la langue tirée, suspendu rigide au bout d'une corde, était le corps du pensionnaire, une jambe nette, une jambe sale.

Dernier amour

À Lucien Desjardins.

Que deviennent les femmes que nous avons aimées ? Quelle est leur destinée banale, étrange ou tragique ? Celles-là dont la pensée remplissait notre cœur, le faisait battre avec violence, dont l'image illuminait nos jours, dont la caresse était notre raison de vivre, quelle voie ont-elles suivie lorsqu'elles se sont détachées de nos bras ? Après les ruptures parfois brutales, souvent douloureuses, quels nouveaux liens ont-elles formés, quelles nouvelles figures vont-elles éclairer ? Quels désirs font-elles germer ? Quels nouveaux serments prononcent-elles ? Où se porte leur caprice, leur cœur las ou meurtri ? Quelle vie paisible ou agitée mènent-elles ? Dans quelle chambre luxueuse ou sordide, finissent-elles leur existence ? Dans quel coin du monde

dorment-elles leur dernier sommeil ?

Adrien Clamer se posait mélancoliquement ces questions, car il était vieux et seul. Mais il avait été jeune et il avait aimé. Certains jours, sa mémoire évoquait devant lui des figures de jadis, mais maintenant, son cœur était calme, vide, désert. Il n'y restait plus que la cendre grise et froide des passions qui l'avaient autrefois ravagé.

C'était un après-midi de mars ensoleillé. Dans le ciel bleu glissaient de légers nuages blancs et les grands ormes noirs, qui avaient enduré le froid tout l'hiver se chauffaient béatement au soleil, comme les vieillards dans les cours des hospices et des asiles. Le printemps était vaguement dans l'air, mais lui, Adrien Clamer, il était sans allégresse. Il n'espérait rien, n'attendait rien. Celle-là qui s'en venait, la Dernière Visiteuse, il n'avait nulle hâte de la voir, mais il savait qu'elle ne tarderait guère. Il songeait au passé. Et des brumes de son souvenir surgit une figure gentille, douce et pathétique. Cette femme n'avait pas été mêlée intimement à sa vie. Elle avait simplement passé à côté, mais si près, si

près. Leurs routes s'étaient croisées, simplement. Alice Dasterre était son nom. Pendant trois ans, elle avait été la maîtresse de son ami le plus intime et il l'avait vue fréquemment. Il connaissait son histoire. À dix-huit ans, sa mère morte et son père collé avec une autre femme, elle s'était mariée avec l'une des pires brutes qu'il soit possible de trouver. Le soir de ses noces, dans une frénésie de posséder une jeune fille, de déchirer une virginité, il l'avait battue, blessée avec un couteau, et indignement maltraitée. Puis, ivre tous les jours et la main sans cesse levée. Pendant cinq semaines, elle avait vécu avec cet être malfaisant, avec ce sadique criminel, cinq semaines pendant lesquelles elle avait eu l'impression d'être dans la cage d'une bête féroce. Ensuite, il l'avait abandonnée, s'était enfui, et elle avait eu de nombreuses aventures. Pendant un an et demi, elle avait passé des bras de l'un dans ceux d'un autre, vivant de ce qu'ils voulaient bien lui donner, car elle était sans ressources et sans aide, n'ayant qu'une sœur mariée à un petit employé de magasin qui gagnait un salaire de famine. Puis soudain, la chance lui

avait souri. Elle avait rencontré un homme intelligent, délicat, généreux, séparé de sa femme, le notaire Lormont, qui s'était épris d'elle. Il lui avait meublé un appartement, lui donnait largement de quoi vivre, venait souper avec elle tous les soirs et restait souvent pour la nuit. Elle avait alors vingt ans. Son ami, le notaire Lormont en avait trente-six.

Pendant quatorze ans, elle avait vécu sinon heureuse, du moins à l'aise et confortablement. Peut-être le notaire l'épouserait-il si sa femme se décidait à mourir. Pendant ces années, sa sœur était morte, laissant une fillette de huit ans. Avec l'assentiment du notaire Lormont, Alice l'avait recueillie, gardée avec elle, puis placée dans un couvent où elle recevait une instruction pratique. La vie coulait calme, paisible. Puis tout changea. Des existences furent bouleversées.

Un soir, au théâtre, le notaire Lormont et son amie se trouvèrent placés à côté d'un jeune peintre, Léo Destrier, qui avait déjà fait le portrait du tabellion. C'était un artiste de talent. Les critiques lui reconnaissaient une forte

personnalité, un fier tempérament et un métier habile. Il n'avait que vingt-deux ans et il promettait d'aller loin. Cette rencontre fortuite, un soir au spectacle, fut désastreuse pour l'homme de loi et elle changea la destinée de la jeune femme. Pendant une intermission, l'on causa et le notaire, pourtant homme prudent, pondéré et de jugement, invita son jeune ami à venir casser une croûte à l'appartement de sa maîtresse après la représentation. Ce souper dura une partie de la nuit. Lorsqu'à trois heures du matin, le peintre sortit de chez son hôte pour retourner à la petite chambre qu'il occupait à côté de son atelier, il était tout vibrant. Une souriante image de femme aux lèvres rouges, aux mains caressantes, voltigeait devant lui et il se sentait amoureux. Quant à elle, la pauvre femme, elle avait été subjuguée, charmée, conquise, par la spontanéité, le naturel, l'exubérance et la jeunesse de l'artiste, par ses yeux bruns si lumineux, par sa physionomie si sympathique. Elle avait rencontré, trouvé quelqu'un qu'elle aimait.

Comme résultat, un mois plus tard, le jeune

peintre et Alice filaient le parfait amour dans un modeste logis. Le notaire délicat, fidèle, généreux, l'ami de quinze années avait été jeté par-dessus bord.

Alice avait bien hésité avant d'agir ainsi. Elle était attachée à cet homme qui, pendant longtemps, lui avait assuré le bien-être. Elle aurait bien accepté l'amour de l'artiste et ne lui aurait rien refusé, tout en gardant son vieil ami, mais le jeune homme ne voulait pas de partage. Il la voulait toute à lui, uniquement à lui. Vaguement, elle réalisait que c'était là une folie, que c'était cruel, ingrat, et surtout fort imprudent, mais l'artiste avait insisté. Elle se savait plus vieille que lui, habituée à une vie de confort, sans inquiétude, et en plus, elle avait une nièce sur les bras. Mais elle avait tout sacrifié pour se rendre aux instances de son jeune amant.

La rupture avec le notaire fut tragique. Pas de cris, pas de reproches, pas de prières, de supplications. Rien, une rupture silencieuse.

– Tu as toujours été bon pour moi ; je t'aime bien, mais il y en a un autre que j'aime mieux.

Oui, c'est cela. Et je m'en vais avec lui.

Il comprit que sa vie était finie, que tout raisonnement serait inutile. Son expérience lui avait toujours démontré que l'illogisme est la règle de conduite d'une multitude de femmes. Clairement, lui apparaissait que la différence d'âge qui le séparait aujourd'hui de son amie serait cause qu'un jour, son nouvel amant s'éloignerait d'elle, la repousserait. Il prévoyait qu'habitué à la vie large et facile, sa nouvelle existence avec le peintre, certes plein de talent, mais possédant peu de ressources, serait dure pour elle, lui imposerait de cruels sacrifices. Un jour, elle le regretterait. Il ne dit rien. Le cœur meurtri, l'âme en détresse, le cerveau désemparé, il s'en alla chez lui. Le lendemain, on le trouvait mort dans son garage, tué par le monoxyde de carbone. Accident ou suicide ?

Malgré ce drame qui les affecta tous deux au début de leur liaison, le peintre et son amie vécurent des heures de ravissement, d'ivresse sensuelle. Pour son jeune amant, Alice avait une tendresse maternelle et d'amoureuse. Et à lui, qui

avait des sens neufs, elle versait une volupté forte, troublante comme un violent alcool. Grâce à son expérience, elle lui apportait la révélation de la vraie femme.

Ils vivaient modestement. Ils vivotaient. Parfois, ils s'endettaient. Elle était heureuse et elle prodiguait à l'artiste de fortes joies charnelles.

Il travaillait aussi. Il vendit plusieurs tableaux, réalisa une jolie somme. Alors, il voulut faire un voyage à Paris. Il savait qu'il avait besoin de cela. On lui avait dit qu'il avait du talent. Il le savait et il avait foi en lui, mais il voulait voir le talent des autres, recueillir des impressions, voir de ses yeux les productions du moment et aussi les chefs-d'œuvre du passé. Il partit. Pendant un mois, il fréquenta les expositions artistiques, les musées, les salles des marchands de tableaux. Même, il fit la connaissance de quelques artistes et de trois ou quatre écrivains.

Au bout de quatre semaines, il revenait au pays plus enthousiaste que jamais de son art et plus amoureux que jamais de son amie. Comme

souvenirs de voyages, il rapportait des gravures, quelques poteries, des médailles et une tête en marbre, une ébauche qu'il avait obtenue d'un jeune sculpteur qu'il avait rencontré, qui l'avait invité à visiter son atelier et qui, après avoir écouté en silence les paroles admiratives du peintre pour les créations réunies là, lui avait dit :

– Eh bien, avec tous ces dons que vous m'accordez, avec ces œuvres que vous appréciez si chaleureusement, il ne me reste qu'à prendre un plongeon dans la Seine.

Et sans phrases tragiques, il lui avait avoué simplement qu'il était au bout de ses ressources, qu'il n'avait pas vendu le plus petit morceau de sculpture depuis quatre mois. Les gens ne pensaient qu'à boire, à manger, et à s'amuser. Les boutiques d'objets d'art étaient encombrées des produits du talent et les marchands se refusaient à faire la moindre acquisition. Léo Destrier avait acheté de son nouvel ami une tête de femme en marbre qui l'avait charmé en entrant. Une simple ébauche, mais frémissante de vie et de sentiment, une passionnée figure de

femme, des lèvres qui semblaient appeler le baiser, des lèvres qui versaient l'amour.

À son retour à Montréal, Léo Destrier avait installé dans son atelier quelques-uns des objets rapportés de Paris et il avait donné à son amie la tête de marbre, obtenue du sculpteur en détresse. Alice avait pressé son amant dans ses bras et elle avait ensuite baisé sur la bouche la figure de marbre. Elle la plaça sur sa commode, à côté de la fenêtre et, le matin en s'éveillant, après avoir baisé la bouche de son ami elle se levait et allait déposer un baiser sur les lèvres de marbre qu'illuminait le soleil levant.

Des jours et des mois passèrent. Le peintre travaillait ferme. Il profitait de son enthousiasme. Avec son amie, il alla un été à Saint-Eustache, le Barbizon canadien, et exécuta une série de toiles remarquables. À l'automne, il organisa une exposition, sa première, qui eut un vif succès. Chose incroyable, il vendit trente-deux tableaux. Alice collait dans un cahier les articles de journaux ayant trait à ce début officiel de son artiste.

Le jeune homme songeait à retourner à Paris. Alice aurait aimé l'accompagner, mais elle savait qu'elle serait de trop. Elle aimait les œuvres de son ami, mais toute cette peinture étrangère qu'il allait voir, la fatiguerait sûrement. Puis, il ne parlait pas de l'amener. Il partit et elle resta.

Alors, le destin mêla de nouveau les cartes.

Sur le navire qui le conduisait là-bas, il rencontra une jeune fille de son âge accompagnée de sa mère. Ils causèrent comme on cause entre compagnons de voyage, mais elle qui avait vu ses tableaux, qui en avait même acheté un lors de l'exposition et qui admirait immensément son talent, s'éprit aussi de l'homme. Et lui fut charmé, séduit par cette jeune fille jolie, intelligente, distinguée, cultivée, qui comprenait si bien son art et qui lui témoignait une sympathie naturelle, exempte de toute comédie.

Pendant des jours, ils se promenèrent tous les deux dans Paris. La mère était tolérante, et reconnaissait que l'artiste était un brave et excellent garçon. Les deux jeunes gens admiraient les mêmes choses, ils comprenaient

les œuvres d'art de la même façon, elles leur donnaient la même émotion.

Ce qui devait arriver arriva. Oubliant qu'il avait une liaison là-bas, Léo Destrier demanda à la jeune fille de devenir sa femme. Il fut accepté car dès les premiers jours de leur rencontre, la nouvelle venue lui avait voué un amour fervent et profond.

La cérémonie du mariage eut lieu à Paris. La veille, l'artiste écrivit à son amie de Montréal, l'informant de ce qui arrivait. Il ne cherchait pas à se justifier. Il ne s'attardait pas à la plaindre. Il annonçait des faits.

Il adressa aussi une lettre à son ami Adrien Clamer, le mettant au courant des événements et le priant de lui donner des nouvelles. En même temps, il envoyait une somme d'argent pour remettre à l'abandonnée qui devait être un peu à court. Clamer vit un déluge de larmes et entendit bien des récriminations et des sanglots. Ce fut une entrevue pénible, bien pénible.

À son retour de Paris, Léo Destrier, le chargea encore de quelques messages pour son ancienne

amie. Et les larmes coulèrent encore, mais le calme commençait à se faire.

Puis, voilà qu'au commencement de l'hiver, le jeune peintre contracta une pneumonie. Elle l'emporta en huit jours, laissant une veuve inconsolable et une ancienne maîtresse malheureuse, mais vengée. Le lendemain du décès, malgré la gêne financière dans laquelle elle se trouvait alors, Alice pour montrer à la femme légitime qu'elle existait toujours, envoya avec sa carte une belle couronne de roses et de chrysanthèmes.

Tant que son ami avait vécu, Clamer n'avait jamais songé à lui acheter une toile, à l'encourager. Il était de cette innombrable catégorie de gens qui attendent que l'artiste soit vieux ou mort avant d'acquérir une de ses œuvres. Maintenant que Léo Destrier était disparu, Adrien Clamer voulait avoir quelques souvenirs de lui. Il s'adressa à Alice qui lui céda volontiers une couple d'études dans lesquelles le peintre avait mis la mesure de son talent. Ce fut pour elle une belle occasion de causer du mort.

Elle en parlait maintenant sans amertume, évoquant leurs beaux jours, les trois années qu'ils avaient vécues ensemble.

– Tenez, voici un petit portrait de moi qu'il a fait. Il regardait la toile et puis le modèle. C'était vraiment une séduisante image de la femme qui était devant lui.

– Un autre encore qu'il a brossé un matin, en moins d'une demi-heure.

C'était une troublante étude de nu.

– C'était à cette petite table qu'il écrivait ses lettres.

Et elle montrait la table en chêne avec sa lampe électrique à abat-jour vert.

– Ici, il se reposait.

Elle indiquait un large divan et s'y asseyait, souriante, au milieu des coussins.

– Il ne pouvait se reposer seul. Il fallait que je sois avec lui. Un enfant, vous savez.

Elle souriait, assise sur le divan. L'une de ses mains glissait doucement sur le velours du

meuble, comme elle aurait glissé sur le pelage d'un chat, sur un torse d'homme. Ses grands yeux bruns étaient caressants et ses lèvres rouges fort troublantes.

Elle lui montrait le buste en marbre.

– Tenez, chaque matin en me levant et chaque soir en me couchant, je l'embrasse sur la bouche. C'est ma manière de faire ma prière.

Adrien Clamer devinait la pensée de cette femme, ses intentions, mais il était intéressé ailleurs. En plus, il n'était pas l'homme à recueillir des successions. Il était incapable de marcher sur les traces de ses amis.

Cela lui répugnait physiquement.

Malgré tout, ils s'étaient laissés bons amis.

Vers cette époque un groupe d'hindous de l'Inde française vint visiter le Canada. Le hasard fit qu'Alice rencontra l'un de ces voyageurs, médecin à Pondichéry. Dès cette brève rencontre, une passion naquit, un attachement se forma entre ces deux êtres si différents. Tous les jours, tous les soirs, ils se voyaient. Ils semblaient ne

pouvoir se passer l'un de l'autre. Le médecin hindou proposa à Alice de partir, de s'en aller avec lui aux Indes.

– Nous nous marierons là-bas, lui promit-il.

– Mais j'ai ma nièce qui habite avec moi, qui est seule et que je ne puis abandonner.

– Mais, amenez-la. La maison est assez grande pour nous trois.

À la hâte, elle se défit de ses meubles, les vendant presque pour rien, les sacrifiant, les donnant pour ainsi dire. En dehors de son linge, de quelques bibelots qu'elle gardait comme souvenirs elle n'emportait avec elle que la tête en marbre provenant de Léo Destrier.

La nièce âgée de quinze ans était enchantée à l'idée de faire un si grand voyage.

Avant de partir, Alice voulut dire adieu à Adrien Clamer qui s'était montré serviable et avait agi envers elle en véritable ami.

– Oui, je m'en vais avec un noir. Mais c'est un beau noir, ajouta-t-elle en souriant.

La passion, l'amour, brillaient dans ses yeux.

Que faire ? Que dire ? À quoi bon prononcer d'inutiles paroles ? Laisser la vie suivre son cours, laisser le hasard tisser sa trame, étrange, bizarre et bigarrée. Voilà tout.

Ils se dirent adieu et bonne chance.

Elle partit avec sa nièce et le médecin hindou.

Elle avait trente-huit ans.

Pendant quelques jours, Adrien Clamer pensa à ce petit drame de la vie.

Il songeait à cette femme si impulsive, si inflammable, si peu réfléchie, partie si loin. Il la voyait s'éveillant le matin, baisant un masque noir sur la bouche puis se levant du lit et allant poser ses lèvres sur celles du visage de marbre. Mais l'image de la femme s'effaça de son esprit. Il l'oublia.

Elle avait promis de donner des nouvelles, mais il n'en attendait pas.

Trois ans s'écoulèrent, puis un jour, une lettre arriva de Pondichéry. Longuement il la regarda, puis un peu à regret, il l'ouvrit. Franchement, il aurait préféré ne pas connaître la fin de l'histoire.

Il lut :

Mon cher ami,

C'est un fantôme qui vous apparaît aujourd'hui. Je me demande si vous vous souvenez encore de moi. Oui, je crois que vous vous rappelez une pauvre malheureuse, une pauvre folle que vous avez rencontrée jadis. Folle, je l'ai été. Et malheureuse, je l'ai été... je le suis, mais je ne vous écris pas pour me plaindre. Seulement pour vous dire qu'une femme est une bien faible créature, ce que vous savez sans doute. Un regard caresseur, un sourire, quelques paroles amoureuses, une pression de mains, et aussitôt, nous sommes affolées, nous perdons la boussole et nous voilà entraînées dans les remous où nous faisons naufrage. Alors que je faisais une vie paisible et facile avec le notaire Lormont, je l'ai laissé pour votre ami Léo. Avec lui, j'ai passé trois belles années, mais j'ai payé cher ce bonheur. Ensuite, je suis partie avec cet étranger que je ne connaissais pas, avec ce noir que je trouvais beau comme je vous le disais. Ah ! notre

petit roman n'a pas duré longtemps et ma nouvelle conquête n'a pas été bien glorieuse. Sa passion s'est vite calmée. Même pendant notre voyage, mon bel hindou s'est mis à tourner autour de ma nièce et flattée, la petite l'a encouragé ! Elle que j'ai élevée, pour qui j'ai été une mère, m'a pris l'homme que j'aimais. À peine arrivés ici, c'est elle qu'il a prise dans son lit. Lorsque j'ai voulu lui faire des reproches, il a ri de moi.

– Mais, ma chère, vous avez eu le tort de me prendre au sérieux alors que je badinais. Et vous le savez bien, puisque c'est vous-même qui avez payé votre passage pour venir ici. Et c'est vrai. Je croyais qu'il n'avait pas apporté l'argent voulu en partant de chez lui et j'avais utilisé la somme rapportée par la vente de mes meubles et le peu que je possédais pour acheter mon billet et celui de ma nièce. Je vis que j'avais commis une folie irrémédiable. Je le laissai donc avec sa jeune amie de quinze ans. Retourner au pays, je ne le pouvais pas étant absolument sans ressources. Je dus alors me débattre, travailler, gagner ma vie dans ce pays étranger. Arrêtez-vous un moment à

penser à cela. Non, non, n'y pensez pas plutôt, c'est trop atroce. Parfois, je songe à vous et j'échafaude des châteaux de cartes... mais pour le passé, simplement. Aujourd'hui, je suis vieille, très vieille. Les désappointements, le climat, m'ont beaucoup changée. Je me demande si vous me reconnaîtriez. Je vous écris aujourd'hui parce que je pense à autrefois, parce que je me suis laissée émouvoir par mes souvenirs, mais il me faut oublier tout cela, car pour moi, rien ne subsiste du passé que des rêves brisés et des tragédies. Mes heures de bonheur ont été brèves et mes jours sont longs et bien amers. Mais tout prendra fin et j'espère que ce sera bientôt, car tout est si noir... Matin et soir, comme autrefois je baise la bouche de marbre que vous savez. Elle est mon dernier amour. Adieu.

Alice.

Ce fut là aussi le dernier message que reçut Adrien Clamer de sa lointaine et malheureuse amie.

Le portrait

– Ben non, mes filles ne feront pas comme moi. Elles ne prendront pas un quêteux. Elles marieront des hommes de profession.

Et M^{me} Thomasson, grosse femme grisonnante, empâtée, vêtue d'une vieille jupe, d'un corsage usé et déchiré sous les bras, et d'un tablier carreauté, contemplait d'un air las, découragé, une énorme pile d'assiettes sales dans sa cuisine sombre. Faire de la mangeaille, laver de la vaisselle, balayer des chambres, servir des étrangers, voilà quel avait été son lot depuis vingt ans.

Elle avait un mari. Horloger. Il réparait des montres, des pendules, des cadrans, lorsqu'on lui en apportait. Il ne faisait pas fortune. Il était si démoralisé le pauvre homme que lorsqu'on le payait pour un petit travail, il se hâtait d'aller dépenser la somme à boire. Alors, comme il

fallait vivre quand même, M^{me} Thomasson avait ouvert une pension. Elle avait loué un immeuble à trois étages qu'elle avait meublé comme elle avait pu, achetant des lits, des commodes, des miroirs d'occasion chez les regrattiers juifs ou dans les salles de ventes à l'encan. Elle avait comme pensionnaires des employés des tramways, des gens de métiers, des ouvriers, des étudiants qui payaient un prix minime et pas toujours régulièrement.

Alors, elle avait des heures de découragement. Fatiguée de sa vie laborieuse, dure, précaire, M^{me} Thomasson s'arrêtait un moment au milieu de sa tâche incessante et soupirait longuement :

– Non, mes filles ne feront pas comme moi. Elles ne prendront pas un quêteux. Elles marieront des hommes de profession.

Elle voulait pour ses filles une revanche de sa vie à elle, de son destin si misérable.

Lorsqu'elle balayait les chambres pauvres, laides, aux murs couverts de papier peint défraîchi, décollé par endroits, qu'elle regardait les vieux tapis usés jusqu'à la corde, lorsqu'elle

vidait les cuvettes d'eau sale, elle s'exclamait :

– Ah non ! non ! mes filles ne feront pas comme moi Elles n'auront pas de misère toute leur vie. Elles marieront des hommes de profession.

Pour elle, cela signifiait, vivre dans une belle maison, avoir de jolis meubles neufs, s'acheter des robes à la mode, porter l'hiver un manteau de fourrure, aller passer l'été en campagne, sortir avec un mari bien mis dont vous êtes fier et que les gens considèrent. Être dame, enfin. N'être pas tout le temps enfermée à la maison à essuyer de vieux chiffonniers, à faire des lits aux draps mûrs, qu'il faut manier délicatement pour que les doigts ne vous passent pas à travers, à faire cuire des soupes aux choux pour des pensionnaires qui ont toujours un air désappointé, déçu, lorsqu'ils se mettent à table. Et jamais, jamais ne pouvoir faire la grasse matinée, ne jamais dormir une fois à son saoul, mais se faire éveiller chaque jour par la sonnerie du réveille-matin qui vous dit :

– Allons, lève-toi, sors de ton lit, reprends ta tâche !

Ah ! oui, se lever lorsqu'il fait encore noir, lorsqu'il fait froid, mettre du charbon dans la fournaise, allumer le poêle de cuisine et préparer des déjeuners, c'était loin d'être drôle.

Et cela toute l'année. Travailler sept jours par semaine et avoir pour toilette une vieille jupe, un corsage déchiré sous les bras, brûlé par la sueur, et un tablier carreauté, c'est pas une vie. Et toujours penser au compte de l'épicier, et payer tout l'été, par petites sommes, le charbon que l'on a brûlé pendant l'hiver. Quelle existence pénible et ennuyante ! Ah non ! ses filles ne feraient pas comme elle. Elles marieraient des hommes de profession.

Elle en avait quatre filles : Zéphirine, Clarinda et Adèle, trois belles blondes, grandes, mais étoffées, pleines de santé, et Yvette, brune, petite maigrelette, sans aucun charme.

L'aînée, Zéphirine, avait vingt ans.

La mère aurait voulu marier ses filles avec des hommes de profession, leur faire une vie large, facile, une existence qui leur eût fait oublier la triste pension de leur mère. Mais on ne met pas

sur la porte une enseigne : Filles à marier avec des hommes de profession, comme on cloue un écriteau : Chambres et pension.

Et les hommes de profession n'accouraient pas pour épouser les filles de M^{me} Thomasson.

Puis, Zéphirine n'était pas d'humeur à attendre un avocat ou un architecte. Et imprudemment, elle se fit faire un petit par le conducteur de tramways qui occupait la chambre de droite, en avant, au deuxième, à moins que ce ne fût par le peintre en bâtiments logé au troisième. Le résultat fut le même. Ce fut un rude coup pour la mère. C'en était une qui aurait de la misère maintenant à marier un homme de profession. La fille alla faire ses couches dans une maison spéciale. On disait aux pensionnaires qu'elle était allée soigner une de ses tantes malades. Heureusement pour elle, son petit mourut. Un mois après son retour à la pension, elle acceptait l'offre d'un logeur de sa mère d'aller vivre en chambre avec lui. Elle partit.

Mauvais commencement pour les ambitions de M^{me} Thomasson.

La mère n'avait plus que trois filles avec elle.

M. Omer Bézières, l'un des pensionnaires qui étudiait pour être notaire paraissait trouver Clarinda fort de son goût. Il lui tournait constamment des compliments. C'était toutefois les seuls cadeaux qu'il lui faisait, car il n'était pas prodigue, bien que son père, un vieux contracteur de Québec, fut assez riche et ne le laissât manquer de rien. M^{me} Thomasson avait l'œil ouvert. Elle ne voulait pas que Clarinda eût le sort de sa fille aînée. Au temps prévu, M. Bézières fut fait notaire. M^{me} Thomasson avait maintenant des espérances pour sa fille. M. Bézières se loua un bureau, mais il continua de manger et de demeurer chez elle. M^{me} Thomasson le soignait particulièrement car elle croyait bien qu'il se déciderait à épouser Clarinda qui ne le regardait pas d'un mauvais œil. Celle-ci toutefois, était surtout fatiguée de rester dans une vieille maison, de balayer de vieux tapis usés, d'épousseter de vieux meubles laids et communs, de coucher avec sa sœur dans un vieux lit où il n'y avait jamais que des draps déchirés et des couvertures si minces, si élimées, que l'on

grelottait toute la nuit l'hiver, et aussi, de toujours manger les restants de plats, les fonds de chaudrons, après que les pensionnaires avaient été servis. Elle aurait accepté M. Bézières avec plaisir, mais le jeune notaire était un homme sérieux, pratique, réfléchi. Certes, il avait de l'inclination pour la fille de M^{me} Thomasson, mais il connaissait aussi toute l'importance de l'argent dans la vie et il épousa une jeune fille maigre, sèche et noire, mais qui lui apportait quinze mille piastres, ce qui est une belle entrée en ménage.

M^{me} Thomasson fut désappointée.

À peu près à l'époque du mariage de M. Bézières, un étudiant en médecine, Paul Demesse, vint loger à la pension Thomasson. Son père était médecin dans une petite campagne. Tout de suite, M^{me} Thomasson jeta son dévolu sur lui pour sa seconde fille. Elle avait manqué M. Bézières, mais elle comptait sur le nouveau venu. C'était un garçon de talent, avec des ambitions. Non seulement il voulait se faire médecin, mais il songeait aussi à se lancer plus tard dans la

politique. Il appartenait à plusieurs clubs de jeunes gens où il s'exerçait à l'éloquence, se préparant pour les luttes futures. M^{me} Thomasson l'admirait fort et elle était maintenant contente que le notaire Bézières eût épousé une autre que sa fille. Clarinda partageait l'engouement de sa mère pour M. Demesse. Et celui-ci ne fut pas longtemps sans être charmé, conquis par la beauté de Clarinda. Au jour de l'an, il l'amena dans sa famille, afin de la présenter à ses parents. Tout le monde la trouva charmante. On regrettait cependant qu'elle n'eût pas le sou, mais on ne peut pas tout avoir. On aurait aimé pour le fils une femme qui eût apporté de l'argent. Mais, disait le futur médecin, une femme comme elle peut aider beaucoup au succès d'un homme. Elle lui conquiert les bonnes volontés. Un mot, un sourire, peuvent lui apporter le concours des puissants. Un homme qui veut se lancer dans la politique et qui a une belle femme a de superbes chances de succès. Souvent dans ce cas, la beauté vaut mieux que l'argent. Cela paraissait plausible et plein de bon sens.

Dans le train, en revenant de voyage, les deux

jeunes gens se fiancèrent. L'étudiant se marierait dès qu'il serait reçu médecin.

Dix mois plus tard, M^{me} Thomasson eût la satisfaction de voir l'une de ses filles épouser un homme de profession. Clarinda devenait la femme du Dr Demesse.

Et franchement, c'était un beau couple. Lui brun, elle blonde, tous deux minces, élégants, de la même taille. Une jolie fille et un joli garçon. Ils s'installèrent dans une gentille maison, dans un quartier fashionable.

*

Évidemment, au début, ils ne nageaient pas dans l'argent, mais ils vivaient bien, en faisant quelques dettes.

Un soir, ils étaient allés au Parc Sohmer et la jeune femme avait joué à la roulette et avait gagné. Maintenant, elle y retournait seule plusieurs fois par semaine et elle revenait toujours avec cinq, six, huit piastres qu'elle

prétendait avoir gagnées à la roue de fortune.

– Je suis très chanceuse, je gagne toujours, disait-elle. Lorsqu'on me voit arriver, les curieux forment un groupe autour de moi.

Le Dr Demesse s'était intitulé spécialiste des maladies des yeux, du nez et de la gorge. Il eut quelques clients puis la chance se mit de son côté et les patients affluèrent. Il eut la vogue et la mode. Au bout d'un an et demi, l'on faisait antichambre dans son salon d'attente. Sa femme, très élégante, traversait la pièce pleine de clients et frappait à la porte de son bureau. C'était convenu. Pour qu'on dise : c'est la femme du docteur. Pour que les visiteurs soient agréablement impressionnés. Ils l'étaient. L'un d'eux, musicien, violoncelliste de renom, le fut fortement. Il se fit inviter à la maison et bientôt, lorsqu'elle sortait le soir, la femme du docteur était toujours flanquée de son mari et du musicien. Tous les trois, l'on s'entendait très bien.

L'argent entraînait dans la maison. Plus qu'on aurait jamais pu espérer. M^{me} Demesse portait

d'élégantes toilettes. Souvent, le soir, elle allait au théâtre avec son mari. Et l'on mangeait bien aussi. Souvent l'on invitait des amis et pour leur faire honneur l'on servait des huîtres, de la volaille, du gibier, des primeurs et aussi de bonnes bouteilles de vin qui pétillait dans les verres et mettait tout le monde de joyeuse humeur.

M^{me} Demesse paraissait avoir oublié ses parents. Elle n'invitait presque jamais ni sa mère ni ses sœurs. Elle en avait assez de cette triste pension. Elle ne voulait plus y penser. Ce fut à peine si, au milieu de sa nouvelle existence faite de confort, de plaisir et de luxe, elle eut connaissance du mariage de sa sœur Adèle avec un ouvrier plombier. La mère Thomasson était un peu désenchantée. Certes, sa fille Clarinda était bien mariée, mais ce beau mariage semblait l'avoir éloignée de sa famille qu'elle ne trouvait jamais le temps de visiter. Par suite, la vieille mère avait moins d'ambition maintenant et elle avait accepté sans regret le mariage d'Adèle avec un simple ouvrier.

Puis, au bout de quatre ans de mariage, M^{me} Demesse eut une fille. Elle l'appela Laurette.

Les clients continuaient d'affluer. Les élections approchaient. Le Dr Demesse qui pensait toujours à la politique songea à réaliser une ambition qu'il avait eue pendant des années : se faire élire député. Il alla voir des amis et des hommes publics en vue. Et ils vinrent le voir à leur tour. Il les reçut à sa table et M^{me} Demesse se montra charmante pour eux. Il y eut des assemblées publiques. Le docteur faisait des discours et il était fort applaudi. On recevait beaucoup de monde à la maison. M^{me} Demesse se montrait très aimable. Le candidat adversaire était un avocat qui avait de sales histoires à son actif. L'on raconta les histoires. Les électeurs ne furent pas édifiés et le Dr Demesse fut élu par une forte majorité. Ce fut un beau jour pour le docteur et sa femme. Ils étaient très enthousiastes, très glorieux.

– Écoute, ma belle, dit le nouveau député le soir à sa femme, au moment de se coucher, aussitôt que la session sera terminée, nous irons

faire un voyage en Europe.

Elle se sentit très heureuse. C'était là une chose à laquelle elle n'osait même jamais penser autrefois. Ah, la vie était belle depuis qu'elle était sortie de la pension de sa mère !

Les séances du parlement se prolongèrent pendant quatre mois. Ce fut une attente délicieuse pour M^{me} Demesse. Le docteur eut l'occasion de prononcer deux éloquents discours que les journaux reproduisirent en les commentant de chaleureux éloges. Pendant ce temps, sa femme pensait au voyage. Le problème était la petite Laurette qui avait maintenant deux ans. Un moment, M^{me} Demesse avait songé à la confier à sa mère pour la durée du voyage, mais après réflexion, elle avait reconnu que la chose était impraticable. Sa mère ne pouvait s'occuper de l'enfant et de sa pension. Elle était trop accaparée. Restait sa sœur Adèle. Elle l'avait négligée, mais elle ne pouvait s'adresser à personne autre. Pendant des jours elle rumina la chose, puis un matin, elle se décida à l'aller voir. Elle lui apportait deux robes un peu défraîchies

mais qui pouvaient encore servir. Tout de même, elle était un peu gênée. L'autre habitait un modeste logis dans un quartier ouvrier. M^{me} Demesse trouvait cela pénible. Elle songeait à sa vie de luxe, au voyage qu'elle allait faire. Elle éprouvait un certain embarras à demander à sa sœur de se charger de l'enfant. C'était au commencement de l'été. Lorsqu'elle arriva, elle trouva Adèle en robe d'indienne, sans manches, balayant le trottoir en face de son logis, un rez-de-chaussée dans une vieille maison en brique, à trois étages. D'autres femmes, des voisines, maniaient aussi le balai avec vigueur et soulevaient des nuages de poussière. Des enfants jouaient bruyamment dans la rue. Des fenêtres ouvertes s'échappaient des musiques de phonographes. M^{me} Demesse se sentait tout attristée. Et le fait d'avoir à demander à sa sœur de prendre soin de la petite Laurette lui gâtait son voyage. Tout de même, elle formula sa demande. D'ailleurs, elle dédommagerait sa sœur, elle lui paierait ce que ça valait. C'était un service qu'elle lui demandait, mais un service qui serait reconnu. Adèle accepta sans enthousiasme. M^{me}

Demesse avait maintenant hâte de s'en aller, de retourner chez elle. Elle se força cependant à prolonger sa visite et elle accepta même de dîner avec sa sœur.

Le lendemain, elle lui amenait la petite.

Enfin, l'on s'embarqua pour l'Europe. Durant la traversée, tout le monde n'eut que des prévenances, des compliments, des sourires, pour cette belle femme. À Paris, avec son mari elle fréquenta les théâtres, les cafés, les cabarets, elle rencontra les artistes canadiens qui étudiaient là-bas. L'un d'eux lui déclara qu'à son retour au pays, il ferait son portrait. C'était un garçon plein de talent, un travailleur qui voulait faire sa marque.

Après Paris, l'on visita la Suisse, la Belgique et l'Italie : Gènes, Rome, Naples, Florence, Venise. C'était une révélation, un continuel enchantement. L'on était parti pour deux mois. Le voyage en dura quatre. Puisqu'on était rendu, aussi bien voir le plus possible. À Paris, avant de se rembarquer, M^{me} Demesse trouva une lettre qui l'attendait. Elle lui annonçait la mort de son père.

Ce fut comme si on lui eût écrit : la grosse soupière bleue est cassée, ou, il a fait bien chaud cet été. Simplement l'énoncé d'un fait. Le père était un peu moins qu'un étranger.

L'on revint à Montréal.

M^{me} Demesse courut chez sa sœur chercher son enfant. La petite ne la reconnaissait pas. Puis, l'on était resté si longtemps là-bas, l'on avait tant dépensé que M^{me} Demesse ne put faire à sa sœur qu'un cadeau insignifiant pour avoir gardé sa fillette pendant quatre mois. Adèle jeta dédaigneusement sur le buffet les quelques billets de banque que sa sœur lui donnait.

C'était un paiement dérisoire.

La vie recommença.

Le peintre rencontré à Paris ne tarda pas lui aussi à revenir. Il pensait toujours à la jolie femme blonde et au portrait qu'il projetait de faire. Tout d'abord, il déclara qu'il ne voulait pas d'une toilette qui changerait de mode. Il drapa son modèle dans un soyeux tissu rose qui moulait ses formes harmonieuses. Sous le titre de *Femme*

en rose, le portrait figura à l'exposition annuelle et fut fort remarqué. C'était une belle œuvre d'art, vivante, distinguée et très agréable à voir. Dans un élégant cadre doré le portrait faisait un grand effet dans le salon du Dr Demesse. Tous les visiteurs l'admiraient fort. À quelques pas de là, était un large divan où l'on rendait hommage au modèle. Pendant six mois, le peintre fut fort assidu à la maison. Il sortait très souvent avec le mari et sa femme...

Le docteur était partagé entre ses malades et ses occupations de député.

L'on faisait joyeuse vie.

Mais le malheur s'abattit sur la maison. La petite Laurette mourut subitement, emportée en quelques jours par la diphtérie. La mère versa beaucoup de larmes. Longtemps elle fut inconsolable.

Puis Zéphirine, l'aînée de la famille qui, depuis quelques années vivait avec un électricien l'abandonna pour un aventurier qui l'amena à Chicago.

Il y eut de nouvelles élections et le docteur fut réélu député pour un second terme. L'on fit un autre voyage en Europe. À certains moments, M^{me} Demesse pensait à la triste pension où sa jeunesse s'était écoulée. Elle évoquait la vision de sa mère vêtue d'une vieille jupe, d'une blouse usée et déchirée sous les bras, et d'un tablier carreauté. Grise, lourde, vieillie, elle se la représentait allant et venant dans sa cuisine, avec des souliers fendus sur les côtés, aux talons usés. Elle la voyait lavant des piles d'assiettes graisseuses, faisant cuire des soupes et des têtes en fromage pour des pensionnaires qui tiraillaient toujours pour le paiement. Ces pensées étaient pénibles pour M^{me} Demesse et elle aurait voulu les chasser, mais elles l'assiégeaient à certaines heures. Elle pensait aussi à Zéphirine partie à Chicago, à Adèle mariée à un pauvre petit plombier et qui menait une existence bien terne. Alors, assise à la terrasse d'un café à Paris, avec le flot des passants qui coulait devant elle, ou le soir, dans un cabaret avec son mari, elle tâchait de prendre de la vie toute la gaieté possible.

Et l'on revint à Montréal. Bientôt, un juge

devint le familier de la maison. À la fin de l'après-midi ou le soir, on le rencontrait se promenant avec le Dr Demesse et sa femme. Trois bons amis.

Et pendant ces jours, Yvette, la plus jeune des quatre sœurs, cette maigrelette sans aucun charme, n'ayant rien pour plaire aux hommes, avait enjôlé l'un des pensionnaires de sa mère, un sténographe, doué d'une jolie figure, mais tuberculeux. Il l'avait épousée et s'était ensuite consumé en quelques mois. Il l'avait laissée veuve en lui léguant une dizaine de mille piastres. Aussitôt, elle avait rencontré de braves gens qui lui avaient trouvé d'excellents placements pour son argent. Elle en avait mis une partie dans des actions de mine d'or et la balance dans des terrains pour la construction. Elle avait tout perdu.

Puis la mère Thomasson mourut. Le carillon du cadran ne l'éveillerait plus, la voix métallique ne la ferait plus péniblement sortir du lit le matin alors qu'il ne fait pas encore jour pour allumer son poêle et préparer des déjeuners. Elle avait fini

de cuisiner, de faire de la mangeaille, de laver de la vaisselle sale, de nettoyer des chambres. Elle allait enfin se reposer. Pour longtemps. Dans la paix du cercueil, vêtue d'une robe noire neuve. Zéphirine vint de Chicago pour les funérailles. Elle avait les mains couvertes de diamants et sa sacoche était remplie de billets de banque. Son homme à ce qu'elle laissait entendre brassait l'argent à la pelle. Elle ne disait pas ce qu'il faisait. Ses sœurs imaginaient qu'il était bootlegger ou trafiquant de drogues. Mais elle vivait richement. Elle repartit.

D'autres années passèrent.

Le Dr Demesse fut défait aux nouvelles élections. Il dut rentrer dans la vie privée. Il tenta alors de se faire nommer professeur à l'université, mais ne put réussir. Il avait l'ouïe dure. Il se donna entièrement à sa profession, mais ce n'était plus comme autrefois. Ses longues absences comme député, ses voyages en Europe, avaient forcé les malades à recourir à d'autres médecins. La vogue allait à des praticiens plus jeunes, qui suivaient leur affaire de près. L'on

vivait toujours largement, mais l'on ne donnait plus que des acomptes sur les notes des fournisseurs. Alors, M^{me} Demesse dut porter longtemps les mêmes robes et les mêmes costumes.

Malgré tout, l'on restait optimistes.

– Décourage-toi pas, ma belle, nous retournerons en Europe, lui disait son mari certain jours.

Et ils le croyaient tous deux.

*

Après les années de splendeur, d'élégance, de table hospitalière, de voyages, l'on descendait la côte, l'on entrait dans une période difficile. Les clients étaient rares. Maintenant, lorsqu'ils sortaient, le docteur et sa femme étaient seuls. Ils n'attiraient plus l'attention. La gêne était arrivée. Le loyer n'était pas payé depuis des mois, l'épicier et le boucher qui n'avaient pas reçu d'acompte depuis longtemps refusaient d'avancer

davantage. Alors, le docteur vendit sa bibliothèque. D'ailleurs, il avait perdu l'habitude de lire. L'on vécut pendant quelques mois en achetant au comptant chez d'autres fournisseurs. Puis, ce fut le piano qui sortit à son tour, mais alors le propriétaire qui réclamait en vain son loyer jeta les hauts cris, hurla qu'on vidait la maison et qu'il perdait ses garanties. Le Dr Demesse réussit à le calmer en lui promettant un acompte dans un bref délai. L'argent du piano s'en alla. Les patients ne venaient plus ou si rarement qu'il ne fallait plus compter sur eux. Le propriétaire était maintenant menaçant. Il ne parlait de rien moins que d'expulser ses locataires et de faire saisir leurs meubles. Alors désespéré, le docteur lui signa un acte par lequel il lui abandonnait tous les effets dans la maison pour le loyer dû et deux mois à venir.

– Tout, moins le portrait de ma femme, déclara-t-il, au moment de signer le document.

Le propriétaire acquiesça. Il ne tenait pas à avoir chez lui le portrait de sa locataire. Contre toute raison, l'on attendait toujours des patients.

Il n'en vint pas. L'on mangeait les derniers sous. Fatigué de n'être jamais payé, l'épicier refusa d'avancer même une demi-livre de thé. L'on n'avait plus d'argent et l'on allait se trouver sans gête. La limite de temps fixée par le propriétaire expirait dans trois jours. L'on n'avait plus une chaise, plus une assiette, plus un oreiller à soi. La rue pour refuge. Le docteur tenta de louer un nouveau logis, mais comme il ne pouvait payer un mois d'avance, il ne trouvait rien. L'on songea alors au petit ouvrier électricien qui avait épousé Adèle. Il fallait mettre toute fierté de côté. M^{me} Demesse alla voir sa sœur et lui demanda si elle ne consentirait pas à les héberger pendant quelques jours, le temps de trouver une maison. L'autre y consentit, apparemment de mauvaise grâce, mais satisfaite au fond de goûter l'humiliation de la belle dame d'autrefois. De son côté, le docteur allait voir un marchand de tableaux et lui proposait de lui vendre le portrait de la femme en rose. Celui-ci refusait, ne prévoyant pas pouvoir trouver un acquéreur.

– Il faudrait vendre cela à un musée, déclarait-il, et c'est bien difficile.

Rebuté de ce côté, le docteur s'adressa à un encanteur qui vendait des collections de peintures sans grande valeur artistique. Celui-ci lui offrit un prix dérisoire, pas même le cinquième de la valeur du cadre seulement... Le docteur accepta quand même. C'était tout ce qui lui restait. Le lendemain, la voiture du marchand vint chercher le tableau. Ils étaient deux hommes. Ils entrèrent dans le salon. On aurait dit des entrepreneurs de pompes funèbres. Un moment, ils regardèrent le grand portrait accroché au mur, puis M^{me} Demesse qui se tenait là, debout dans la pièce.

– Elle a vieilli, se dirent-ils en eux-mêmes.

Alors, ils s'approchèrent du tableau qui avait été la gloire de ce salon, qui avait été si fort admiré. Ils le décrochèrent.

– Ce serait plus prudent d'enlever la toile du cadre, fit l'un des ouvriers.

Et celui-là qui avait parlé prit des pinces dans sa poche et il arracha les clous qui retenait le portrait au châssis. À un moment, il le détacha et le somptueux cadre d'or qui enfermait la séduisante image d'une femme blonde drapée de

rose se trouva vide. Alors soudain, la pièce parut sombre, lugubre, infiniment triste. Les deux hommes étendirent la toile sur le tapis du plancher et, agenouillés de chaque côté, ils commencèrent à la rouler en commençant par le bas. Accablée, découragée, M^{me} Demesse les regardait. Les pieds puis les genoux disparurent, les jambes et les hanches s'effacèrent, le buste se trouva caché à son tour. L'on ne voyait plus que la tête, belle comme une fleur radieuse. Elle aussi s'éclipsa. L'image de la délicieuse jeune femme blonde drapée de rose s'était évanouie comme un rêve. Il ne restait plus rien qu'un rouleau de toile grise, poussiéreuse. Les deux hommes le prirent chacun par un bout pour le descendre dans la voiture. On aurait dit qu'ils portaient un colis funèbre.

La malade

À Louis Joseph Doucet

Une semaine environ avant Noël, Caroline Bardas qui dépérissait depuis quelque temps devint gravement malade et dut prendre le lit. Alors le fermier Anthime Bardas, son mari qui, toute sa vie, avait cultivé des terres à moitié, alla chercher pour la soigner sa fille Zéphirine en service chez M. Lauzon, rentier au village. M^{me} Lauzon fut très mécontente et ne cacha pas sa façon de penser à la bonne.

– En voilà des manières d’agir. Tu me laisses comme ça toute seule dans le temps des fêtes alors que la visite va venir et qu’il va falloir faire à manger. C’est quand j’ai le plus d’ouvrage que tu pars.

– Ben, madame, j’choisis pas mon temps. Ça

arrive comme ça. C'est pas une vacance.

– Dans tous les cas, reste pas trop longtemps absente. J'ai besoin de toi, déclara M^{me} Lauzon.

Cela signifiait : Qu'elle meure au plus tôt ta bonne femme de mère.

Zéphirine monta dans le berlot avec son père et s'en alla dans le rang de la Blouse pour soigner la malade et tenir la maison.

La fille trouva sa mère bien changée et bien faible. C'est vrai qu'elle avait soixante et un ans et qu'elle avait mangé bien de la misère. Oui de la misère plutôt que du poulet, disait-elle parfois.

La vieille empirait chaque jour.

– On peut pas la laisser mourir sans voir le docteur, déclara le fermier Bardas le lendemain de Noël en constatant que sa femme perdue au fond du lit prenait déjà l'apparence d'un cadavre.

Et il s'en fut quérir le médecin.

Le docteur Casimir, gros et court, les cheveux grisonnants, examina un moment la malade. Sa figure prit une expression de découragement. C'était toujours comme cela. On l'appelait au

dernier moment, quand il était trop tard, quand il n'y avait plus rien à faire.

– Elle est finie, elle n'en a pas pour deux jours, déclara-t-il en sortant. Néanmoins et parce qu'il ne faut jamais désespérer, il fit prendre à la moribonde une cuillerée d'un remède qu'il avait apporté, laissa la fiole sur la commode et recommanda d'en donner une dose à la malade à toutes les trois heures.

– Le docteur dit qu'elle est finie, fit Zéphirine à son père. Moé, j'peux pas tout faire. Faudrait que Délima vienne m'aider.

Alors, le fermier Bardas partit au village chercher son autre fille, bonne à la taverne Mailloux. Là, ce fut une autre histoire.

– Ça a pas de bon sens de venir m'ôter ma fille engagère quand j'en ai le plus besoin, déclara le patron, ancien policier qui avait acheté un débit de bière. C'est dans l'temps des fêtes qu'on fait not argent, mais faut donner du service. Pis, c'est-il pour longtemps qu'tu pars ? demanda-t-il à la bonne.

– Ben certain qu’c’est pas pour longtemps.
L’docteur dit qu’alle en a pas pour deux jours.

– Puisqu’i faut, vas-y, concéda le patron.

En route, Délima se demandait si elle trouverait sa mère vivante. Si elle était morte, elle pourrait alors retourner pour le Jour de l’An à la taverne où elle se ferait bien un beau cinq piastres avec les pourboires des clients. Comme ça, ce serait pas trop mal.

Toutefois, la vieille Caroline respirait encore. Maigre, jaune, ridée, édentée, elle était une loque humaine dans son vieux lit à couvre-pieds d’indienne formé de multiples petits morceaux multicolores. La mère était encore en vie, mais elle ne parut pas reconnaître sa fille.

– Ben vrai, ça s’ra pas long, déclara celle-ci.
J’cré ben qu’à s’ra pas vivante demain matin.

Alors, elle monta au grenier le gramophone qui était dans la salle à manger afin de commencer à préparer la maison pour les funérailles qui ne sauraient tarder.

– Dis donc, Zéphirine, j’cré ben qu’mouman

n'a pas une robe propre, remarqua Délima, alors que les deux sœurs lavaient et essuyaient la vaisselle après le dîner.

– Non, a n'a pas. Ça fait cinq ans au moins qu'elle s'est pas mis un morceau neuf sur le dos.

– Ben va falloir lui en trouver une pour l'ensevelir. À peut pas s'en aller avec sa vieille jupe toute en guenilles. Pis, on peut pas en emprunter, hein ? Alors, moé pis toé on va mettre une piasse chacune, pis Paul et Ti Fred donneront eux aussi une piasse. Ça f'ra quatre piasses. Avec ça, on pourra lui avoir une robe passable.

Justement, Paul et Ti Fred qui travaillaient au village vinrent le soir voir leur mère qu'on leur avait dit être à la dernière extrémité.

Délima parla de la robe.

– Ben, moé, j'ai pas d'piasse à donner, déclara Paul. J'en ai pas assez pour moé. Faut rien me d'mander.

– Moé, j'passe aussi, proclama Ti Fred qui d'ordinaire occupait ses soirées à jouer aux cartes dans l'arrière boutique du barbier.

– Comme ça, c'est les deux filles qui vont être obligées d'habiller leur mère ? demanda Délima furieuse.

– T'es pas obligée d'habiller personne à part de toé, riposta Paul.

Et la discussion finit là.

Dans la soirée, Zéphirine pensa aux remèdes donnés par le médecin.

Elle versa une cuillerée du contenu de la fiole et s'approchant de sa mère tenta de lui faire avaler la drogue. Le liquide brunâtre teignit la lèvre inférieure et dégouлина sur le menton. Puis, la vieille pencha un peu la tête de côté et, avec une grimace, bava sur le couvre-pieds le peu de liquide qu'elle avait dans la bouche.

– Alle en veut pas de r'mèdes, dit-elle à sa sœur. D'abord, puisqu'elle est pour mourir, alle mourra ben sans r'mèdes.

– Ben certain, affirma Délima. Pis, puisque ces sans cœur de Paul et de Ti Fred veulent pas payer pour la robe, faudra l'acheter quand même et sans attendre. Demain matin après le déjeuner,

j'irai en acheter ane au village. On la paiera à nous deux.

– Faut ben, conclut à regret sa sœur.

Le lendemain, comme le fermier Bardas finissait de prendre son thé, Délima l'interpella :

– Écoute son père, tu vas atteler et on va aller au village chercher ane robe pour ensevelir mouman.

Une heure plus tard, le père et la fille partaient en berlot.

Pendant leur absence, l'on frappa à la porte. C'était le médecin qui, étant allé voir un autre malade, arrêtait en passant.

– La vieille n'est pas encore morte ? interrogea-t-il en entrant.

– Non, mais ça ne tardera pas, répondit Zéphirine.

Le docteur Casimir déposa sur une chaise sa sacoche en cuir noir, son bonnet en loutre et son capot de chat sauvage, puis pénétra dans la chambre de la mère Bardas. Toujours la même vieille figure, maigre, brune, ridée et édentée sur

l'oreiller sale.

– Tu lui as fait prendre ses remèdes comme je te l'avais dit ? demanda-t-il à la fille qui l'avait suivi auprès du lit.

– Elle veut pas en prendre. Elle les crache sur le couvre-pieds, répondit Zéphirine.

L'air sévère, fâché, le médecin la regarda en face.

– Écoute, ma fille, il ne s'agit pas de savoir si elle veut ou ne veut pas en prendre. C'est pas une farce ; c'est sérieux. C'est la vie de ta mère qui est en jeu. Vous venez me chercher pour un malade. Je prescris des remèdes et vous ne prenez pas la peine de les administrer. Dans ce cas-là, c'est pas la peine de me déranger. Vas me chercher mon sac sur la chaise.

Puis, prenant la main de la vieille, il lui tâta le pouls. Ensuite, penché sur la malade, il l'ausculta, écoutant le faible battement de son cœur.

Zéphirine revenait avec la sacoche. Il l'ouvrit, prit un étui noir dont il tira une longue aiguille.

Relevant la manche de la « jaquette » de la malade, il mit à nu un bras décharné, à la peau flasque, flétrie. Alors, le docteur Casimir enfonça son aiguille dans cet épiderme cadavérique. Il essuya ensuite la pointe d'acier, la remit dans son étui, repassa dans la cuisine, alluma sa pipe d'écume de mer et se mit à fumer en silence.

– Et ton père, où est-il ? demanda-t-il après un certain temps.

– Au village.

– Passe-moi les remèdes que j'ai laissés, fit-il à la fille. Il en versa une cuillerée qu'il fit ingurgiter à la malade qui le regarda un moment de ses yeux sans expression et se mit à grogner des paroles inintelligibles.

– Tu vois, l'injection que je lui ai faite tout à l'heure, l'a secouée un peu. Elle avait l'air d'une morte quand je suis arrivé. Maintenant, fais lui prendre ses remèdes toutes les trois heures, comme je te l'avais dit. Comme ça, si elle meurt, ce ne sera pas de ta faute.

Et le docteur Casimir remit son manteau de

chat sauvage, son casque de loutre et sortit.

Deux heures plus tard, Délima et son père revenaient du village.

– Bon, j’ai acheté ane robe noire et des souliers, annonça la fille en ouvrant une longue boîte. J’ai payé trois piasses pour la robe dit-elle en dépliant le vêtement qu’elle tint un moment devant elle les bras tendus, pour le faire voir à sa sœur. Les souliers coûtent ane piasse et quart.

– Ensevelie comme ça, mouman pourra partir sans nous faire honte. Ça n’empêche pas que j’aurais mieux aimé m’acheter un chapeau. J’en ai vu des beaux chez Robillard. Pis, tu sais, moé j’voudrais ben retourner à ma place pour le Jour de l’An.

– Oui, rétorqua Zéphirine, et moé, j’pense qu’avec cet argent-là j’aurais pu me payer deux belles paires de bas de soie.

Elles allèrent voir la vieille. À leur entrée dans la chambre, la mère tourna péniblement la tête de leur côté.

– On dirait qu’elle prend du mieux, remarqua

Déliema.

– Le docteur est v’nu cet avant-midi, pis il lui a fait ane piqûre au bras. Ça l’a réveillée. Je crois qu’il est temps de lui faire prendre ses remèdes.

Ce disant, Zéphirine versa une dose de la drogue et la fit avaler à la malade.

La journée se passa.

Le soir, Paul et Ti Fred arrivèrent à la maison à moitié ivres. Le fermier Bardas leur fit une verte semonce, mais les fils avaient la couenne dure.

– C’est l’temps des fêtes, hein ? déclara Ti Fred. On peut pas refuser un coup quand on nous fait des politesses.

– Mais quand la mère se meurt, c’est pas le temps de fêter, fit Bardas sévère.

– C’est pas ça qui la f’ra mourir. Pis on fêtera jamais plus jeune, son père, riposta Paul.

La limite de deux jours prédite par le docteur Casimir était maintenant passée et la mère Caroline n’était pas encore morte. Le lendemain, elle prit encore ses remèdes. Même, elle reconnut

son mari et ses filles. Trois autres longues journées s'écoulèrent sans changement, sans évènement. Délima était d'une humeur massacrate et, lorsqu'elle essuyait les assiettes après les repas, il lui arrivait d'en laisser tomber une sur le plancher. Cela la soulageait. Non, mais, ça durait-il longtemps cette maladie-là ? Son père s'était bien pressé d'aller la chercher à la taverne.

Puis ce fut le premier janvier. Malgré les dires du médecin, la malade entra dans une nouvelle année.

Le docteur Casimir venait chaque après-midi.

– Une autre injection, ça va la stimuler, dit-il, lors de sa visite du Jour de l'An.

Ces piqûres et les remèdes accomplissaient des miracles. La vieille parlait maintenant, elle respirait facilement, son cœur accomplissait sa fonction sans trop d'efforts et elle reposait paisiblement dans son vieux lit recouvert d'un couvre-pieds multicolore.

– Demain midi, ordonna le docteur Casimir,

vous lui ferez prendre un bon bouillon. Vous tuerez une poule et vous ferez une soupe au riz. Je viendrai la voir manger.

Le fermier Bardas tordit le cou à une poule et Zéphirine prépara le bouillon. À l'heure annoncée, le docteur Casimir était à la maison.

– Maintenant, fais la manger, dit-il.

Il souleva lui-même la tête de la vieille Caroline, prit l'oreiller du père Bardas et le plaça sous les épaules de sa patiente. Alors, Zéphirine prenant la soupe dans un bol se mit à la faire avaler par lentes cuillerées à la malade. La jeune accomplissait le geste que la mère avait si souvent fait autrefois alors que la fille était une enfant.

– C'est assez pour aujourd'hui, mais tu lui en donneras encore demain. C'est mon idée que la mère est sauvée. Tout ce qu'elle a besoin maintenant pour se remettre, c'est beaucoup de bons soins. Vous verrez qu'elle vivra encore dix ans, ajouta-t-il du ton d'un homme satisfait de son travail.

Et joyeux, souriant, le médecin sortit de la maison.

Dans la cuisine, Zéphirine et Délima debout en face l'une de l'autre se regardèrent avec une expression consternée. Ainsi la mère en réchappait. Alors, du travail et de la dépense pour rien. Quand elle était si près de mourir, pourquoi n'était-elle pas partie ? Une robe neuve et des souliers pour la vieille quand les filles se privaient de tout.

– C'est ben sacrant, on va gaspiller not temps à la soigner. Alle nous fait perdre de l'argent à toutes les deux et alle nous donne de la misère plus qu'on en voudrait, fit Zéphirine.

– Oui, on perd nos gages, pis nos cadeaux du Jour de l'An et tout ça pour avoir la mère sur les bras pendant dix ans encore, ajouta Délima, d'un ton de reproches.

– Ben ça, c'est la faute du docteur, affirma Zéphirine, fielleuse.

– Oui, c'est vrai, reconnut Délima. Ben, le maudit, on va l'faire attendre avant de le payer !

Jours d'hospice

À Marcel Dugas

Ils sont deux vieux qui finissent leurs jours à l'hospice, deux vieux qui attendent la mort. Lui, il a quatre-vingt-treize ans et elle, quatre-vingt-neuf. Ils ont été mariés soixante-dix ans. Pendant le nombre de jours formidable que cela représente, ils se sont usés au travail, ils se sont déformés, affaiblis, enlaidis. Ils ne se sont pas enrichis. Ils ont toujours été pauvres. Lui, il avait ses mains et ses bras et il exerçait un métier. Le matin, il prenait son niveau et sa truelle et, pendant tout le jour, patiemment, consciencieusement, il posait des briques ou de la pierre qui devenaient de grands et hauts édifices. Le soir, sa tâche accomplie, il déposait ses outils. Ensuite, il retournait à son humble logis où l'attendaient la soupe et le bouilli.

Ce ménage n'a jamais eu d'enfants et tous leurs parents sont morts à ces deux vieux. Ils finissent leur existence à l'hospice. Leur vie active s'est écoulée lentement, prosaïquement, sans événements, sans dates marquantes, sans heurts, sans secousses, terne, monotone. Elle, un jour, elle a fait un pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré, en bateau, avec un groupe. Jamais, elle n'est allée plus loin. Lui, il n'est jamais sorti de Montréal. Un soir, en revenant du travail, il a trouvé un porte-monnaie contenant un fort montant et aussi l'adresse du propriétaire sur une carte. Honnêtement, il lui a rapporté son bien, comme l'ordonnent les commandements de l'église. Alors, le riche, devant lui, qui avait plutôt la mine d'un accusé, a compté les billets de banque en le regardant d'un regard froid, inquisiteur. Puis, constatant que le montant était bien exact, il a congédié son humble visiteur avec un : « C'est bien, mon brave. » Alors, le pauvre est reparti un peu désappointé, car il s'était dit en lui-même que s'il recevait cinq piastres de cadeau, il s'achèterait une pipe d'écume de mer.

Pendant le temps qu'il a travaillé, ils ont

déménagé quatre fois, la troisième fois, parce que la maison était infestée de coquerelles. Un jour, en voulant prendre le tramway, l'hiver, il a glissé sur la glace et il a failli se faire écraser une jambe. Il a eu simplement la peur, mais il n'a jamais oublié cela.

Elle, elle était de constitution frêle, délicate. Elle a été souvent malade, mais les religieuses qui l'hospitalisent maintenant lui disent qu'elle se rendra à cent ans. Elle se demande si c'est un reproche. Quand on est pauvre, vieux, sans soutien, on ne devrait pas vivre si longtemps.

Lui, avec les années, ses forces diminuaient lentement. Il ne pouvait plus fournir la même somme de travail. Puis, il paraissait vieux, il était vieux, et cela militait contre lui. Un jour, le contremaître lui avait signifié son congé : « Huneau, je n'ai plus besoin de vous ; vous pourrez rester chez vous. »

C'était ainsi. Il était resté à la maison. Sa vie de travailleur était finie. Il ne pouvait plus gagner d'argent, mais il fallait tout de même continuer à manger, à se vêtir, à se chauffer, à occuper une

maison. Les petites économies s'étaient épuisées. Et pas d'enfants, pas de parents pour leur venir en aide. Ils avaient demandé leur admission dans un asile. On les avait acceptés. Alors, ils avaient vendu, sacrifié, leurs vieux meubles démodés, achetés lors de leur entrée en ménage et cela leur avait été extrêmement pénible.

Ils avaient été acceptés à l'asile, mais ils devaient vivre séparés. Cela était obligatoire. Dans la maison des bonnes sœurs, les règlements ne reconnaissaient pas le sacrement de mariage. Il n'y avait pas de mari et de femme. Seulement des vieux et des vieilles occupant des salles distinctes. Après avoir vécu ensemble pendant cinquante-sept ans, ils se trouvaient soudain désunis, arrachés l'un de l'autre. Sous le toit de la charité, ils vécurent des jours d'indicible misère. Ils souhaitaient mourir tellement ils se sentaient malheureux et misérables. Ils continuèrent cependant à vivre.

Trois longues années s'écoulèrent. Puis ils entendirent parler d'un hospice que l'on construisait dans leur ancien quartier, où les

vieux couples seraient ensemble. Ils demandèrent à entrer là. On voulut bien les prendre et ils furent réunis. Ils eurent une chambre à eux. Jamais, leur semblait-il, ils n'avaient été aussi heureux.

Il y a maintenant dix ans qu'ils sont là. Lors de l'ouverture de l'institution, huit autres couples avaient été admis en même temps qu'eux. Sur le nombre, il n'en reste plus que trois. Maintenant, on n'en accepte plus parce que cela prend trop de place. Aussitôt que l'un des vieux époux meurt, le survivant est placé dans les salles communes et la chambre qu'il occupait disparaît pour agrandir le dortoir. Car, c'est une marée montante de miséreux, une horde lamentable, pitoyable, d'épaves de la vie qui réclame sans cesse le gîte et la pitance. Les demandes d'admission sont tellement nombreuses que les vieux pensionnaires ont l'impression que ceux qui attendent, les poussent, les hâtent de mourir pour leur faire place. Toujours de nouveaux malheureux affaiblis par l'âge, sans ressources, mendient la pâtée et le lit, pour ne pas crever de faim, pour ne pas agoniser dans la rue.

Le vieux et sa vieille, ils vivent dans l'ombre de la mort.

Souvent, en eux-mêmes, ils se demandent lequel des deux partira le premier. Sur les six couples, disparus, quatre fois, l'homme est mort avant sa femme. Lors du dernier décès, la femme s'était éveillée la nuit. Elle avait voulu voir l'heure, mais comme elle avait oublié de remonter le cadran le soir, il était arrêté.

– Le cadran est arrêté, avait dit la vieille à son mari. Il n'avait pas répondu. Elle l'avait poussé pour le réveiller. Il était mort, déjà froid. Maintenant, lorsque l'un des deux vieux époux s'éveille dans le silence et les ténèbres de la nuit, il tend le bras vers son compagnon pour s'assurer qu'il est toujours vivant.

Elle, elle ne rêve jamais, mais lui, sa nuit est peuplée de songes.

Et chaque matin, en s'éveillant, il raconte par le menu ses rêves à sa vieille.

Ah ce qu'ils sont vieux et usés ! Lui, il a l'oreille dure. Il faut hausser le ton de la voix

pour qu'il entende et elle, elle a très mauvaise vue.

L'après-midi, l'hiver, ils jouent aux cartes : à la bâtisse, au casino, au cocu. Alors, ils s'animent, se passionnent. Lui, profite de ce que sa vieille y voit peu pour tricher, car il a l'ambition de gagner. Mais elle, s'en doute et elle lui fait des reproches. Parfois, il leur arrive de se disputer. Si par hasard, elle gagne, lui boude le reste de la journée.

Parfois, affaissée sur sa chaise, la tête penchée et ruminant des choses, la vieille pianote longuement, machinalement, d'une main, sur sa petite table de bois blanc.

Certains jours d'été, lui descend dans la cour avec les autres pensionnaires et il se hisse sur la barre de l'enceinte afin de se hausser et de voir ce qui se passe dans la calme petite rue qui longe l'hospice.

Le passant aperçoit alors six, huit ou dix têtes dépassant le sommet de la clôture, tête de vieux, laides, grotesques, tristes, lamentables, caricaturales, et il s'éloigne à la hâte de cette

pitoyable et affligeante vision qui le poursuit et qui reste dans son imagination comme un vilain cauchemar.

Avec quelques papiers jaunis et fanés, ils gardent au fond d'un tiroir un daguerréotype pris le jour de leur mariage. Elle avait ce jour-là une robe de satin et elle portait des boucles d'oreilles et un pendentif. Sur la plaque de zinc, ces bijoux ainsi que son alliance sont indiqués par une tache dorée. De temps à autre, ils sortent le pauvre portrait et le regardent.

Ils s'étonnent de voir comme ils paraissaient alors. Ah, ce qu'ils sont changés ! Ils ne se reconnaissent presque plus.

Dans une carte mortuaire de deux feuillets, enfermée dans son livre de prières, elle a caché un billet de banque de deux piastres. C'est toute leur fortune en ce monde. C'est le reliquat de la vente de leurs vieux meubles de ménage. Si on le lui enlevait, elle en pleurerait, elle en ferait une maladie.

Les règlements du refuge les autorisent à sortir à certaines heures, mais ils ne profitent jamais de

la permission. Ils ont comme l'appréhension que leur place serait prise s'ils la quittaient un moment pour aller au dehors. Le soir, ils voient les lumières s'allumer dans les maisons environnantes. Parfois, ils cherchent à s'imaginer la vie des autres gens...

Eux, ils n'ont jamais de visite. Personne ne vient les voir. Ils songent que lorsqu'ils mourront, personne ne pensera jamais à eux. Ils seront morts complètement, plus que les autres encore dont le souvenir persistera pendant quelque temps dans quelques mémoires. Eux, ils sombreront dans l'oubli total.

Elle, elle est souvent malade. Deux fois dans ces dernières années, elle a eu une pneumonie grave, compliquée. Elle a été en danger et on croyait bien qu'elle passerait. Même, elle a été administrée. Mais, elle s'est rétablie.

Lui, depuis longtemps, il souffre de rhumatisme dans la jambe et dans l'épaule. Souvent la nuit, la douleur le réveille. Il trouve les heures bien longues. Il souffre, il ne se plaint pas.

À l'hospice, ils sont deux vieux qui attendent
la mort...

Un homme heureux

René Rabotte avait commencé à gagner sa vie à l'âge de quatorze ans. Il était entré comme commissionnaire à l'épicerie Péladeau. Afin de se donner une apparence plus âgée, il avait échangé la culotte pour le pantalon. René était le dernier garçon d'une famille de six enfants. Après lui, il y avait une fille, Martine. Son père était maçon. Comme tous les gens de son métier, il ne travaillait pas régulièrement. Lorsqu'il était employé, l'on vivait très bien dans la famille Rabotte. Lorsqu'il chômail, l'on s'endettait et l'on vivait moins bien. Dans les bonnes périodes le père Rabotte donnait parfois le dimanche une pièce de dix ou de vingt-cinq sous à l'un des enfants.

– Tiens, disait-il, vas t'acheter quelque chose.

Et le jeune courait à un petit restaurant et revenait avec un cornet de crème glacée ou des

bonbons. Jamais il ne leur dit : Tiens, mets ça de côté et quand tu auras une piastre, tu la porteras à la banque. La famille Rabotte ignorait ce que c'est qu'un compte de banque.

À cette époque, il y avait plusieurs mois que le père était sans ouvrage. Anatole, l'aîné des garçons, apprenait le métier de barbier et gagnait juste assez pour s'habiller, Trefflé était placier dans un cinéma à un salaire nominal, Léon accrochait quelques piastres à jouer au baseball pour le club du restaurant Aux Éclairs, et Clément se cherchait vainement une place. Quant à René, il avait encore deux ans pour finir son cours à l'école, mais cela ne le tentait pas de se rendre jusqu'au bout. Il était fatigué d'étudier. Lorsqu'il annonça à sa famille qu'il allait entrer à l'épicerie Péladeau, personne ne fit d'objections. Au contraire, les parents furent enchantés. René commença à travailler à trois piastres par semaine. Naturellement, parce qu'il était le plus jeune, on lui arracha son argent pour vivre.

René passa dix ans dans cette épicerie puis elle fut vendue et il dut partir. À ce moment-là, il

gagnait quatorze piastres par semaine. Maintenant, il était un homme, ayant tout près de vingt-quatre ans. Pendant ces années, la famille s'était éparpillée. Le père et la mère étaient morts et les enfants avaient pris chacun leur bord. Aucun n'était en train de faire fortune. Presque tous menaient une existence précaire. Parfois, ils se rencontraient par hasard, mais chaque jour de l'an les voyait réunis, pour quelques heures, chez l'oncle Placide, un malin dénué de scrupules qui, au moyen de manœuvres plus ou moins honnêtes, avait réussi à devenir propriétaire d'une maison de trois logis.

Au sortir de chez Péladeau, René chôma pendant deux mois, puis il entra à l'épicerie Bougie, mais là, il ne recevait que douze piastres. Au bout d'un an cependant, il avait repris son ancien salaire. Il gagnait quatorze piastres par semaine. À trente ans, alors qu'il était arrivé à obtenir vingt-deux piastres, il se maria. Il épousa une veuve de vingt-sept ans. Ce qui l'avait décidé, c'est qu'elle lui avait déclaré qu'elle ne pourrait avoir d'enfants ayant dû subir une opération. Ainsi, pas de lourdes charges à

soutenir. Une vie facile. En se mariant, il se loua un petit logis de quatre pièces qu'il meubla à crédit. Puis voilà que le père Bougie prit l'un de ses neveux avec lui pour lui succéder un jour. Rabotte se trouva de nouveau sans place. Et pas d'économies. Ce fut une dure passe. Les propriétaires des meubles n'étant pas payés, vidèrent la maison. Toutefois, sa femme trouva à s'employer dans un restaurant et l'on put vivre. Quatre mois s'écoulèrent, puis René entra à l'épicerie Lareau. En lui-même, il reconnaissait que c'était dur de se remettre au travail. Quand on a pris l'habitude de se lever à neuf ou dix heures, de flâner dans son lit, d'aller où l'on veut, c'est pénible de s'atteler de nouveau à une besogne régulière, de s'arracher des draps à six heures au son hostile du réveille-matin, de balayer le magasin, de grimper des escaliers avec de lourds paniers de provisions, de se hâter vers midi porter des boîtes de soupe que les ménagères attendent avec impatience pour le dîner de leur mari, de ne jamais arrêter et cela, pour un petit salaire.

Souvent, dans ses courses rues St-Hubert ou

Cherrier, il voyait des rentiers qui, le matin, l'été, s'installaient confortablement dans un fauteuil en avant de leur maison, le dos appuyé au mur et passaient là la journée à fumer la pipe ou le cigare en digérant paisiblement ou en causant avec un voisin aussi fortuné. Pas de travail, pas de préoccupations. Dormir, manger, se reposer, laisser couler les heures. Dire qu'il y a des chanceux qui peuvent vivre cette vie-là ! Puis, penser qu'il y en a qui pourraient mener une belle existence, s'offrir des distractions, se payer de l'agrément et qui au lieu de cela, se donnent un mal de chien. N'est-ce pas stupide ? Ainsi, M. Aurélien, son propriétaire, il travaillait à un bon salaire dans une compagnie d'assurance. Mais ce n'était pas assez et le soir, il faisait chez lui des travaux de comptabilité pour des commerçants des environs. Cela pour ajouter à son revenu. Et sa femme travaillait dans un salon de coiffure. Ils s'étaient acheté une maison de six logements les Aurélien et ils voulaient la payer. Bien sûr que c'étaient des ambitieux ces gens-là. Et ils ménageaient, ils ménageaient furieusement pour payer les intérêts, les taxes, les assurances, les

réparations, et les paiements lorsqu'ils devenaient dus. Dire que lui, Aurélien, au lieu de s'en aller se reposer pendant quinze jours au bord d'un lac dans les Laurentides, il passait le temps de ses vacances à peindre sa maison, à refaire la clôture de sa cour ou à remplacer l'escalier extérieur qui avait fait son temps. Est-ce qu'il n'aurait pas pu faire exécuter ces travaux par un peintre ou un charpentier-menuisier ? Est-ce qu'il ne faut pas que tout le monde vive ? Qu'est-ce qui arriverait si l'on faisait toujours tout le travail soi-même ? si l'on n'employait jamais personne ? Lui, René Rabotte, il ne gagnait pas gros et il travaillait dur, mais il tâchait de vivre comme le monde. Le dimanche et parfois le soir, lui et sa femme allaient au cinéma, ils allaient voir des amis et les recevaient, puis, au mois d'août, ils partaient pour le Lac Tremblant ou Shawbridge et, pendant deux semaines, ils se baignaient, ils se reposaient, ils dansaient et se distraient. Invariablement, alors, l'on était en retard pour le loyer, mais Rabotte n'était pas embarrassé pour si peu. Le propriétaire, il pouvait attendre. Ces Aurélien, ces gens qui travaillaient et ne

dépensaient rien, ils étaient bien pressés de réclamer leur dû, pensait Rabotte. Mais l'argent lui, ne se hâte pas d'arriver et il faut attendre de l'avoir pour payer. Alors, lorsqu'Aurélier lui demandait son terme, Rabotte répondait :

– Vous comprenez, j'ai pris mes vacances. Ça m'a cassé. Les billets de chemin de fer, la pension, les habits, les costumes de bain, les petites dépenses, ça monte vite. Prenez patience, je vous paierai le mois prochain. Puis vous devez pas avoir besoin d'argent, vous, vous êtes riche.

Puis, une fois qu'on est en retard pour un mois de loyer, pourquoi se priver de tout pour s'acquitter ? Alors, souvent, l'on était deux et même trois mois en retard.

Parfois, Aurélier avait la mine inquiète, anxieuse.

– Il se fatigue trop à travailler, cet ambitieux-là, disait Rabotte à sa femme.

Maintenant, les affaires allaient mal. Les maisons de commerce, les magasins, les manufactures, les usines diminuaient leur

personnel, baissaient les salaires. Même, nombre d'établissements fermaient leurs portes. Décidément les perspectives étaient sombres. Des milliers et des milliers de gens étaient sans travail, sans ressource aucune. Partout, c'était la même chose. De toute nécessité, les autorités durent intervenir pour protéger les malheureux, les indigents. On leur alloua des secours et, naturellement, les taxes furent augmentées. En l'espace de quatre mois, le salaire de Rabotte fut diminué deux fois. Aurélien vit aussi ses appointements considérablement rognés. Deux de ses locataires, deux ouvriers, furent congédiés, devinrent chômeurs. Aurélien avait une figure fort soucieuse. Depuis le commencement de la crise, sa femme avait cessé de travailler, le salon de coiffure qui l'employait n'ayant plus besoin de ses services.

Puis, un samedi soir, le patron de l'épicerie Lareau annonça à Rabotte qu'il ne pouvait plus le garder. Il était incapable de payer plus longtemps le salaire d'un commis. Sans position et pas d'économies. C'était l'hiver. Immédiatement, René se rendit au bureau de secours et donna son

nom.

Aurélien avait maintenant trois locataires sans travail, qui ne lui payaient aucun loyer, mais la ville lui réclamait des surtaxes pour nourrir ces gens.

Chaque semaine, Rabotte allait chercher ses bons de secours et il les échangeait à l'épicerie pour des provisions, du combustible, de la bière, des cigarettes. Puis, les choses changèrent. Au lieu de bons, les chômeurs reçurent des chèques. Des bons, c'était humiliant. C'était pénible d'aller les chercher et plus pénible encore de les échanger. Les marchands n'avaient aucune considération pour vous, disaient les bénéficiaires. Ils semblaient vous obliger en les acceptant, vous faire la charité. Avec les chèques, c'était autre chose. L'on achetait avec son argent et tout le monde était égal.

Un jour d'automne, alors que son locataire lui devait cinq mois de loyer, Aurélien rencontrant Rabotte qui sortait lui demanda :

– Dites-donc, monsieur Rabotte, vous ne pourriez pas me poser mon tuyau de poêle ?

– Ben, j’vas vous dire, répondit Rabotte d’un ton indifférent, ça fait longtemps que j’ai pas travaillé et j’ai perdu le tour. Vous auriez plus de chance de prendre quelqu’un dans cette ligne-là.

Et allumant une cigarette, Rabotte s’éloigna de l’allure d’un homme qui n’a pas à se hâter pour gagner sa vie.

– Tu ne devinerais jamais ce qu’Aurélien m’a demandé ce matin, dit-il à sa femme lorsqu’il rentra le midi.

– Comment veux-tu que je devine ? Il a des idées tellement baroques.

– Eh ben, il m’a demandé de poser son tuyau de poêle. Hein, pourquoi se gêner ? Non, mais ces gens-là ça s’imagine que parce qu’on est chômeurs, ils vont nous faire laver leurs planchers. Ils ne doutent de rien.

– Qu’est-ce que tu as répondu ?

– J’ai répondu qu’il en engage un autre.

– T’as ben fait. Mais, sais-tu ce qu’il va faire ? Il va le poser lui-même ce soir avec sa femme. Il est ben trop avare pour demander un plombier.

Au cours de l'hiver, un matin qu'il faisait grand froid, et qu'un vent cinglant soulevait la neige et la faisait tourbillonner au-dessus des maisons et dans les ruelles, Rabotte se heurta en arrivant au bureau de secours à une vieille femme de soixante-cinq à soixante-huit ans qui sortait de là et qui descendait les degrés de l'escalier. Coiffée d'un méchant feutre déformé d'où s'échappaient des mèches de cheveux blancs, elle était toute frêle, maigre, pitoyable. Son pauvre corps était enveloppé d'un mince manteau marron garni d'une fourrure déteinte, jaunie, pelée, d'un léger manteau d'automne à travers lequel passait la bise mordante.

– Qu'est-ce que vous pensez de ça ? dit-elle en l'abordant, comme ils se croisaient. Ils refusent de me venir en aide. Ils disent que je suis trop vieille. Je n'ai pas un sou et je suis seule. J'ai un fils, mais ça fait quinze ans que je suis sans nouvelles de lui. Je ne sais où il est, j'ignore même s'il est vivant ou mort. Pour dire la vérité, je connais des gens qui ne me laisseront pas mourir de faim, qui me donneront bien à manger de temps à autre, mais il me faut payer ma

chambre. Je dors dans un petit réduit grand comme une table, sans fenêtre, une place pour un chien, mais il me faut payer une piastre par semaine pour ce gîte. Chaque samedi, il faut que je paie, autrement on me mettrait à la porte.

Rabotte considérait la vieille avec une calme indifférence. Elle poursuivit :

– J’ai été institutrice et j’ai bien travaillé, mais aujourd’hui, je suis sans ressources. Oui, autrefois, le dimanche, en plus de mes cours, j’avais une classe de catéchisme. Je me suis dépensée. Qu’est-ce que cela m’a donné ? Rien. Dans les siècles passés, un corbeau apportait chaque matin un pain à saint Jérôme et à d’autres anachorètes du désert.

– Ça, c’est pas de not’ temps, remarqua Rabotte qui ajouta en lui-même : Elle est un peu braque.

Sans paraître remarquer son interruption, l’étrangère continua :

– Moi, je dois mendier de porte en porte. Aujourd’hui, les pouvoirs publics nourrissent la

masse des indigents, mais quelques-uns qui le méritent le plus, qui en ont le plus besoin sont exclus du secours. À ceux-là, on leur refuse assistance. Ni Dieu ni les hommes ne viennent à leur aide. Ah, j'ai bien prié ! J'ai mis ma confiance en Dieu, mais je me demande s'il nous entend. Il n'a pas l'air de s'occuper de moi. Ah, c'est bien dur de prier et de ne pas être exaucé ! Je me demande parfois si Dieu se soucie de nos misères, s'il s'occupe de nous. On dirait que lui aussi a ses préférés. Puis, le ciel c'est loin, bien loin. Peut-être qu'il ne nous voit pas.

Et fouettée par la bise qui mordait sa pauvre chair à travers ses minces vêtements, glacée jusqu'aux os, abattue, découragée, chevrotante, lamentable, la vieille femme à cheveux blancs, enveloppée de son misérable manteau marron, descendit les derniers degrés de l'escalier et s'éloigna sur la route où le vent qui emportait la neige en tourbillons secouait aussi cette loque humaine.

Parce que son cœur débordait de souffrance et de désespoir, la passante avait raconté sa détresse

à un étranger, puis elle était repartie.

Quant à Rabotte, après avoir écouté les doléances de la pauvre, il entra au bureau de secours, retira son chèque hebdomadaire et retourna à la maison. Il venait à peine d'entrer chez lui, qu'on sonna à sa porte. C'était Aurélien.

– Écoutez, monsieur Rabotte, fit-il d'un ton grave, j'ai absolument besoin d'argent. Je vous ai attendu aussi longtemps que j'ai pu, je vous ai gardé sans vous ennuyer. Vous me devez plus de dix mois de loyer et maintenant, j'ai des paiements à faire et il me faut de l'argent.

– De l'argent ! de l'argent ! s'exclama Rabotte d'un ton étonné. Mais où voulez-vous que j'en prenne de l'argent ? Je retire juste assez pour ne pas crever de faim.

Puis il tira une longue bouffée de sa cigarette et, en gonflant les joues, rejeta la fumée à la figure d'Aurélien, devant lui.

Alors, ce dernier sortit et, d'un pas lourd, redescendit l'escalier.

Rabotte dormit une partie de l'après-midi.

Vers les six heures, alors qu'il allait se mettre à table pour souper, il entendit des cris aigus, de perçants cris de femme. Puis, presque aussitôt, l'on sonna violemment à sa porte. Il alla ouvrir.

– Venez vite, mon mari est mort !

C'était M^{me} Aurélien, son chapeau sur la tête et encore enveloppée de son manteau. Elle avait la figure toute bouleversée et paraissait très excitée.

– Il s'est empoisonné avec le gaz du poêle de cuisine, ajouta-t-elle.

Rabotte, sa femme et M^{me} Aurélien descendirent l'escalier à la course et pénétrèrent dans la maison où l'on respirait une odeur mortelle. Là, dans la cuisine, assis sur une berceuse, la tête penchée de côté et reposant sur la table, tout près du poêle d'où le gaz s'échappait en sifflant, était Aurélien, mort. Précipitamment, Rabotte ferma la clef, arrêtant l'échappement, puis ouvrit en hâte la porte et la fenêtre afin que l'air empoisonné put s'échapper de la pièce.

En homme d'ordre, méticuleux, Aurélien avait

vidé ses poches et en avait placé le contenu sur un journal près de lui. L'on voyait là sa montre, son trousseau de clefs, un stylo, quelques pièces de monnaie, un canif, deux billets de tramways et un briquet.

La femme d'Aurélien pleurait et se lamentait.

– Appelez le docteur ! faites venir le docteur !
criait-elle.

Rabotte courut au téléphone.

– Je suis sortie cet après-midi, disait au milieu de ses larmes la femme à sa voisine, puis quand je suis revenue pour le souper, je l'ai trouvé ici, la clef du poêle grande ouverte. L'hypothèque sur la maison est due depuis hier et il n'a pas pu la renouveler. S'il avait pu donner un acompte de cinq cents piastres, ça aurait été possible, mais sans versement on ne voulait rien entendre. Alors, quand il a réalisé qu'il perdait tout ce qu'il avait, il a préféré mourir que de voir la catastrophe.

Après l'inutile visite du médecin, le cadavre d'Aurélien fut transporté à la morgue.

Les doléances de la vieille, le suicide d'Aurélien, ce n'était pas ça qui pouvait troubler la quiétude de René Rabotte. Il prenait ses trois repas par jour, il fumait de nombreuses cigarettes, le soir il jouait aux cartes avec sa femme ou avec des amis, il dormait tout son saoul, chaque lundi, il retirait son chèque et il n'avait pas à peiner ni à se morfondre. Même, il ne travaillerait jamais plus. Un jour, sa femme lui avait dit :

– Sais-tu, il ne me reste plus de torchons pour essuyer la vaisselle.

Alors, avec un sourire réjoui, avec une expression de contentement et de satisfaction sur la figure, il lui avait répondu :

– Ben, tu sais, tu peux prendre mes tabliers et les couper. Ben certain que je ne m'en servirai plus.

La vie était belle.

Les propriétaires vivaient dans l'appréhension de nouvelles taxes, les négociants voyaient se dresser le spectre menaçant de la faillite. Lui, il n'avait pas à se préoccuper de cela. Il était à

l'abri de ces inquiétudes. Et ceux qui, de découragement se suicidaient, bien, il n'avait pas de pitié pour eux. Des gens qui avaient voulu devenir riches et qui avaient manqué leur coup. Tant pis pour eux.

Évidemment, à l'heure actuelle, l'allocation aux chômeurs était maigre, mais en s'unissant, en réclamant, bien certain qu'on pourrait la faire augmenter. Ce serait seulement justice et l'on serait très heureux.

Les jours et les semaines s'écoulèrent et l'année prit fin. Pendant ces douze mois. René Rabotte avait touché cinquante-deux chèques sans avoir travaillé une heure. Il était content de lui.

L'après-midi du premier janvier, il revêtit ses habits propres afin d'aller, selon sa coutume, rendre visite à l'oncle Placide. Lorsqu'il arriva, ses frères Anatole et Trefflé ainsi que sa sœur Martine étaient déjà arrivés. L'oncle était un homme robuste, gros, sanguin, la figure fortement colorée, aux cheveux encore presque noirs malgré ses soixante ans. Depuis plus de

trente ans, il vivait avec sa maîtresse, Clara Périer, grosse brune aux yeux noirs, très brillants, aux lèvres épaisses. Pour le servir, ce couple avait comme domestique une simple d'esprit à laquelle il ne payait pas de salaire et qu'il habillait de vieilles robes et de vieux manteaux. Tout au commencement de la crise, l'oncle Placide qui ne négligeait aucun moyen d'augmenter ses revenus avait eu une idée. Avec la complicité d'un notaire véreux, il avait transporté sa propriété à sa servante. Il avait fait une vente fictive par laquelle la pauvre fille devenait propriétaire de l'immeuble. Mais, en même temps, il lui avait fait faire un testament aux termes duquel, en reconnaissance des bons procédés de M. Placide Rabotte à son égard, elle le constituait lui et ses ayants droit, comme héritiers. Alors, n'étant plus propriétaire et ne travaillant pas, l'oncle Placide s'était mis sous le secours direct. Au nom de sa servante, il retirait les loyers qu'il encaissait. Ainsi, il conservait les revenus de la maison. Il administrait la propriété et avait en plus l'avantage d'émarger au secours direct.

– On serait ben bête de ne pas en profiter

comme les autres, disait-il.

Anatole, frère aîné de René, qui avait appris le métier de barbier, était aussi sans travail. En arrivant, il annonça une grande nouvelle.

– Vous savez, je me suis remis avec ma femme.

Il l'avait abandonnée il y avait une dizaine d'années avec ses six enfants pour aller vivre avec une autre qu'il avait rendue mère de trois autres enfants.

– Pis, qu'est-ce que tu fais de ta deuxième ? demanda l'oncle intéressé.

– Je l'ai laissée. Je suis allé voir un avocat et je lui ai demandé si elle pouvait me causer du trouble. Il m'a répondu qu'elle pouvait rien contre moi. Je suis en loi. Alors, je suis allé voir ma femme, pis on s'est remis ensemble. Comme ça, au lieu de retirer du secours pour trois enfants, j'en accroche pour six. Ça fait une différence. Ça paie la bière et les cigarettes.

Martine qui était restée veuve avec huit enfants tenait une pension d'été à Sainte-Rose

pour les citadins passant la belle saison à la campagne. Pendant l'année écoulée, les affaires avaient été satisfaisantes.

– Je me suis fait pas loin de huit cents piastres, déclara-t-elle avec orgueil.

À son retour à la ville, elle avait retiré son argent de la banque et l'avait prêté à un notaire, sur billet promissoire.

– Quel notaire ? demanda la grosse Clara.

– Le notaire Martier, un homme ben aimable. C'est un plaisir de faire affaire avec lui.

Et elle s'était mise sous le secours direct. Une femme et huit enfants. C'était un revenu.

Trefflé qui, après avoir été placier dans un cinéma, commis dans une auberge de campagne, racoleur de touristes pour un hôtel de la ville, colporteur d'articles de piété, était marié et avait deux fils de dix-huit et vingt ans. Mais depuis des années il était sans travail. Lui aussi s'était mis sous le secours direct. Ça n'allait pas mal, mais voilà qu'en voulant ajouter au revenu paternellement accordé par la ville, les deux

garçons avaient dévalisé un conducteur de taxi après l'avoir assommé. Cela leur avait valu deux ans de pénitencier. Toutefois, leurs noms étaient restés sur la liste des secourus et le père continuait de retirer le subside pour quatre personnes.

La grosse Clara avait préparé une collation. L'on mangeait des sandwiches, des fruits, des gâteaux, des amandes, l'on buvait du café, des liqueurs, de la bière. Puis, Léon, Clément et René arrivèrent à tour de rôle.

Après avoir été joueur de baseball, Clément avait épousé une veuve qui avait quelques milliers de piastres. Naturellement, il avait mangé le bien de sa femme, puis l'argent disparu, celle-ci avait gagné la vie du ménage. Ensuite, elle était morte. Alors, peu après le commencement de la crise, il s'était remarié. Il avait épousé la fille de la maison où il louait une chambre et il avait un enfant de dix-huit mois.

– C'est un commencement. Pis, on va faire baptiser bientôt, dit-il. Comme ça, avec deux enfants, pis moé pis ma femme, ça fera quatre

personnes. Avec ce que je vais retirer du secours pour quatre, on pourra vivre à l'aise.

Et il était très satisfait.

Quant à Clément, après avoir longtemps cherché, il s'était trouvé une occupation sinon très lucrative, du moins originale et peu fatigante. Il avait formé un attelage de trois chiens et, l'été avec une petite charrette, et l'hiver avec un traîneau, il avait tour à tour annoncé un cabaret, une salle de danse, un restaurant, un journal du dimanche. Finalement, il avait renoncé à ce métier et s'était mis sous le secours direct.

Eh bien, décidément, ils n'étaient pas à plaindre les Rabotte. L'oncle, les neveux, la nièce, ils savaient tirer leur épingle du jeu, éviter de se donner du mal, ce qui est la grande sagesse moderne. À quoi bon travailler quand on peut vivre à rien faire ? Seuls, les ambitieux, les orgueilleux, ceux qui veulent dominer les autres persistaient à la tâche. Tant pis pour eux s'ils échouaient.

L'on mangeait, l'on buvait, l'on causait quand la cloche sonna. C'était M^{lle} Rosalba Périer, l'une

des nièces de la tante Clara qui arrivait à son tour. C'était une petite personne blonde de trente ans environ, d'apparence gentille et plutôt jolie. Après avoir fait un cours complet au couvent, elle avait suivi pendant un an les classes d'un business college. Après cela, elle s'était mise à travailler, puis ses parents étaient morts. Depuis cinq ans, elle était la secrétaire du gérant d'une grande distillerie. Toujours, elle s'était montrée d'un caractère fort indépendant. Elle gagnait sa vie, agissait à sa guise et demeurait seule dans un appartement qu'elle s'était loué. En elle-même, elle méprisait cette famille de Rabotte, cette race de parasites et de fainéants, mais à cause de sa tante elle n'en laissait rien paraître. Eux se montraient très familiers avec elle. René qui la sentait fière, distante, se mit à la taquiner.

– Ben, à quoi ça te sert ton instruction ? Ça vaut pas grand-chose. Tu travailles, pis tu paies toutes sortes de taxes. Moé, j'sais rien. Nous autres, on est des ignorants, mais la manne nous arrive, elle tombe pour nous. Pis, on n'a pas la peine de travailler. On mange, on fume, on se croise les bras, on joue aux cartes, on dort. Moé,

quand j'sus malade, je reste couché et il n'y a pas de patron qui jappe. Quand j'sus ben, je m'promène où ça me plaît. Peux-tu en dire autant ?

Rosalba ne répondit pas. Si elle avait parlé, elle en aurait dit trop long, elle aurait éclaté. Mais elle était dégoûtée, et peu après, elle se leva et repartit.

René comprenait qu'il l'avait piquée. Il n'était pas fâché. Plusieurs fois, il avait tenté de se faire inviter à son appartement, mais elle s'était montrée sourde à toutes ses suggestions.

Puis, ayant bu et mangé, les frères Rabotte, et leur sœur Martine dirent adieu à l'oncle Placide et à la tante Clara et s'en allèrent à leur tour.

René se sentait dans de très heureuses dispositions. Pendant plus de vingt ans, il avait besogné dur pour un petit salaire. Il avait dû subir les reproches de patrons exigeants, écouter les récriminations des ménagères acrimonieuses. Maintenant, il a fini de travailler. Chaque lundi, il va chercher son chèque de secours, il le présente à la banque comme un riche, et le caissier lui

compte de beaux billets pour lesquels il n'a pas eu à peiner. Il les compte, les empoche et, heureux, sans soucis, s'en retourne chez lui, s'installe confortablement sur une berceuse et fume des cigarettes. Les heures coulent, paisibles. Doucement, il se laisse vivre. Lui qui avait toujours été maigre, il engraisse, il prend du ventre. Finis les jours où il devait se lever à six heures du matin pour balayer l'épicerie : fini le temps où il devait passer une partie de la journée à aller porter les commandes, courir au soleil, à la pluie, au froid, monter des escaliers. Aujourd'hui, il est rentier, si l'on peut dire. L'été, il s'installe à l'ombre, sur un banc, au parc Lafontaine, et l'hiver, il se tient les pieds au chaud près de la fournaise. C'est comme s'il était dans la Terre promise. Dommage que la crise soit venue si tard.

Et allègre, légèrement bedonnant, délivré de toute inquiétude, il s'en va chez lui, à la maison du repos, convaincu que la Bienheureuse Dépression durera toujours.

Tout P'tit

Dans toute la rue, on le nommait Tout P'tit. On avait commencé à le nommer ainsi vers l'âge de trois ans, alors qu'il était un minuscule bout d'homme qui passait ses journées très sagement assis sur la première marche de l'escalier extérieur conduisant au logis de ses parents et on le nommait encore ainsi à vingt-deux ans quand il était devenu un grand garçon long de six pieds, maigre, décharné et tuberculeux que l'on rencontrait très souvent au petit restaurant de la veuve Chéniez où il buvait des bouteilles de coca cola.

Il était le dernier venu dans sa famille.

Sa mère avait eu six enfants. Tous étaient morts en bas âge, quelques mois seulement après leur naissance. Les deux époux se trouvaient seuls et paraissaient devoir passer leur vie solitaires quand, après un intervalle de sept ans,

Tout P'tit était venu au monde. Dans ses premières années, il était délicat, pâlot, chétif. Les parents se demandaient toujours s'ils parviendraient à le r chapper.

– Il a été fait avec un vieux restant, disait en farce le voisin Duclos. C'est comme quand on fait des crêpes. Des fois, la dernière est pas grande.

– Il a une petite figure qu'on dirait achetée   crédit, ajoutait la femme de l'épicier du coin.

Dans le quartier, on l'avait surnommé Tout P'tit. Il se nommait Armand Prouvé. Son père avait une petite boutique de menuisier dans une ruelle sombre. Il exécutait de menus travaux. Il pouvait remettre d'aplomb une table boiteuse, réparer une machine à laver, refaire un escalier extérieur. Il demeurait dans la maison de sa mère. La vieille occupait le rez-de-chaussée et son fils, le premier étage.

La mère de Tout P'tit était une forte et robuste femme. Elle avait de gros bras rouges, de grosses joues, de larges hanches, de gros seins et de grosses fesses que l'on devinait lourdes sous sa

jupe de cotonnade. Elle prenait son plaisir à balayer, frotter, épousseter. Tous les matins, l'été, après avoir fait le ménage dans son logis, elle descendait l'escalier et, en robe sans manches, ses énormes bras rouges à l'air, elle balayait le trottoir devant la demeure de sa belle-mère.

– Si je ne veux pas que la poussière monte chez moi, faut bien que je l'enlève en bas, disait-elle.

Et alors, elle balayait vigoureusement, au grand ennui des passants qui recevaient la poussière à la figure ou sur leurs habits.

– J'ai peut-être pas autant de qualités que d'autres, disait-elle avec un air qu'elle cherchait à rendre modeste, mais je tâche de tenir ma maison propre. Personne peut dire que je suis salope. Tenez, parlez-moi pas d'entrer chez quelqu'un et de voir des vieilles chaussures dans un coin, des journaux sur les tapis et des meubles couverts de poussière. Ça, ça me dévisage. Moi, j'aime à voir une maison nette.

Ainsi était la sienne. Son logis se composait d'un salon double, d'une salle à manger, d'une

chambre à coucher, pour elle et son mari, d'une cuisine et d'une étroite petite pièce éclairée par une demi-fenêtre où dormait Tout P'tit.

Le salon, meublé d'un chesterfield en velours brun, d'un piano, de chromolithographies dans de larges cadres dorés, de lourdes portières rouges et de grands rideaux de soie violets aux fenêtres, était toujours hermétiquement clos. Et pour que le soleil ne changeât pas la couleur des meubles, des tapis, des portières, des rideaux et du papier peint sur les murs, les volets étaient continuellement fermés. Un beau salon qu'elle avait M^{me} Prouvé, seulement un peu lugubre. L'ombre y régnait éternellement. En y pénétrant, on avait un peu l'impression d'entrer dans une chambre mortuaire. Une fois par semaine, M^{me} Prouvé en ouvrait la porte. Elle balayait, époussetait les meubles et les cadres, puis refermait la pièce qui demeurait close jusqu'à la semaine suivante. C'était comme un sanctuaire. On n'entrait dans ce salon que dans les occasions exceptionnelles. De même, la salle à manger était un lieu que M^{me} Prouvé réservait pour les grandes circonstances : les repas de Noël, du jour de l'an et de Pâques,

quand on avait de la visite. D'ordinaire, la famille mangeait dans la cuisine où la méticuleuse ménagère se tenait toujours lorsqu'elle ne balayait pas le trottoir devant la maison.

Un jour, elle avait décidé son mari à convertir en cuisine leur hangar, à l'arrière du logis. Alors, la première cuisine était devenue la salle à manger ordinaire. Pour remiser le bois et le charbon, l'on s'était entendu avec la vieille mère qui avait cédé une partie de son hangar au rez-de-chaussée.

Tous les matins, la cuisine, la salle à manger et les chambres étaient balayées et époussetées. Chaque samedi, c'était un ménage général et quatre fois par saison, grand nettoyage : lavage, frottage, essuyage. Le salon, la salle à manger s'ouvraient alors, subissaient une toilette en règle, puis les portes se refermaient.

M^{me} Prouvé était une femme propre, très propre. Mais dans une maison si bien tenue, un enfant c'est un embarras. Alors, l'été, Tout P'tit descendait l'escalier extérieur et s'asseyait sur la dernière marche où il passait des demi-journées

immobile à voir défilier les passants qui regardaient curieusement ce petit être chétif, malingre, mal venu, toujours immobile sur son degré d'escalier, qui refusait de croître et qui ne jouait jamais.

– Il est ben sage vot' p'tit garçon, remarquait parfois une voisine à la mère.

– Oui, c'est effrayant c'qu'il est tranquille. Il r'mue jamais. Moi, faut que j'fasse quelque chose. J'peux pas rester à rien faire.

Elle balayait, elle frottait, elle essuyait.

L'hiver, Tout P'tit descendait chez sa grand-mère, au rez-de-chaussée.

Frileusement, il s'installait dans un fauteuil rembourré et restait là des heures près de la vieille silencieuse, pendant qu'en haut, à l'étage supérieur, M^{me} Prouvé frottait et époussetait.

Le père, lui, il travaillait dans sa petite boutique de menuisier, exécutant des travaux de réparations pour le voisinage, construisant une clôture de cour ou réparant le cadre d'une porte.

À six ans. Tout P'tit en paraissait à peine

quatre. Il ne se décidait pas à grandir. Il resta encore un an à la maison, c'est-à-dire, l'été assis sur la dernière marche de l'escalier et l'hiver, chez sa grand-mère. À sept ans, bien qu'il eût encore l'apparence d'un avorton, sa mère l'envoya au Jardin de l'Enfance pour apprendre ses lettres. Il n'était pas malade Tout P'tit, mais il ne riait jamais, il n'avait jamais l'envie de jouer et il paraissait toujours fatigué. Deux ans, il fréquenta l'école des sœurs. Il grandissait un peu, mais très lentement.

À neuf ans, il commença à aller au collège. Il n'était pas intelligent. Il avait l'esprit paresseux, il avait de la difficulté à apprendre, il était toujours le dernier et la classe l'ennuyait.

Les années passaient. La mère Prouvé balayait, époussetait, frottait, et il n'y avait jamais un grain de poussière dans sa maison.

Au collège, Tout P'tit ne faisait aucun progrès. Lors de sa quatorzième année, le frère Alain, son professeur, décida de le sortir de sa torpeur, de secouer son intelligence. Il le gardait après la classe pour lui donner des explications

particulières. Tout P'tit retournait à la maison bien fatigué, morne, les yeux battus...

Il paraissait maintenant plus hébété. Il ne put terminer l'année scolaire. Deux mois avant les examens, il cessa d'aller au collège.

Il retardait extrêmement. Il ne poussait pas.

À l'automne, il reprit ses livres et son sac d'écolier.

À seize ans, brusquement, il se mit à grandir, mais à grandir d'une façon exagérée, comme pour reprendre le temps perdu. En douze mois, il se développa plus qu'auparavant en trois ans. Il refusa de retourner au collège. Il ne voulait pas finir son cours. Son père l'amena dans sa petite boutique, dans une ruelle noire, et tenta de l'initier à son métier, mais là comme en classe, Tout P'tit ne pouvait rien apprendre. Il ne pouvait se servir de l'égoïne, du ciseau. Il ne faisait rien de bon. Simplement, il gâtait le matériel.

Toujours, il était faible, fatigué. Il avait maintenant six pieds, mais les gens continuaient de l'appeler Tout P'tit.

Parfois, il toussait.

Il n'avait pas d'amis. Les jeunes gens du voisinage qui le rencontraient lui jetaient en passant un : Allo, Tout P'tit. – Allo, répondait-il d'un ton calme. C'était tout.

Un jour cependant, Louis, le fils de l'épicier du coin où il était allé faire une commission pour sa mère se mit à causer avec lui. Celui-là, c'était un dégourdi.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ? demanda-t-il.

– Oh, rien, répondit Tout P'tit.

– Ben, si tu voulais, on irait aux vues avec des filles, pis ensuite, on ferait un tour d'auto. On prendrait la voiture de papa.

– Quelles filles ? s'enquit Tout P'tit.

– Occupe-toé pas de ça. J'en aurai une pour toé.

– C'est ça, acquiesça Tout P'tit.

Dans l'après-midi, il demanda un peu d'argent à sa grand-mère pour aller faire un tour avec Louis.

– Penses-tu que t'en aurais assez d'une piastre ? interrogea la vieille.

– J'pense que ça ferait, répondit Tout P'tit d'un ton dubitatif.

Alors, la grand-mère lui remit un billet de deux piastres.

Le soir, il alla chercher Louis. Ils partirent.

– Et les filles ? interrogea Tout P'tit.

– Elles nous attendent à la porte du théâtre, répondit l'autre.

Tout de même, ils arrivèrent les premiers. Ils attendirent sept à huit minutes devant le cinéma.

– Tiens, les v'là, fit Louis. Deux brunes arrivaient. Minces, coiffées à la garçonne, les lèvres rouges, le bout du nez enfariné, les ongles peints, deux unités de la série de cent mille dans la grande ville.

– Gilberte, c'est Tout P'tit, fit Louis en s'adressant à l'une des filles.

Ce fut la présentation.

Gilberte s'esclaffa, répétant : C'est Tout P'tit !

Et Tout P'tit était un peu vexé de cette manière baroque de le présenter à la petite. Puis, il était désappointé. Il aurait aimé autre chose que cette banale poupée. Ce fut lui qui acheta les billets.

Vraiment, le spectacle était intéressant, le scénario original et les interprètes, des artistes de talent, mais les filles ne tardèrent pas à dire que c'était « platte ». Peut-être ne comprenaient-elles pas. Elles étaient communes, vulgaires, parlaient haut, riaient aux éclats à une scène dramatique. La compagne de Tout P'tit se collait la jambe contre la sienne. Lorsqu'elles proposèrent de sortir, Tout P'tit se sentit soulagé. Ils marchèrent pendant quelques minutes, puis Louis les fit entrer dans un restaurant.

– Attendez-moé ici, fit-il. Je vais aller chercher l'auto.

En attendant, les deux filles et Tout P'tit prirent un « sunday cup ».

Son billet de deux piastres était bien entamé. Tout P'tit était déjà fatigué de sa soirée. Ces filles au rire bruyant, forcé, l'agaçaient. Il ne trouvait

rien à leur dire. Elles l'énervaient et il les ennuyait prodigieusement. Heureusement, Louis arriva avec l'auto. Ils prirent le chemin de Sainte-Rose. En route, Louis arrêta sa voiture au bord du chemin, dans un endroit désert et éteignit les lumières. Lui et sa compagne ne paraissaient pas s'ennuyer mais il en était autrement sur le siège d'arrière. Tout P'tit n'était pas fringant, plutôt endormi. Peu habituée à ce genre de galant, la fille était franchement abrutie. Elle tenta de le secouer, mais son manège rappelait trop à Tout P'tit le frère Alain, au collègue, et il demeura figé. En avant, les deux autres ne se gênaient guère et Tout P'tit se sentait mal à l'aise. Finalement, l'on repartit.

– J'ai faim, je mangerais bien une salade de poulet, annonça l'une des filles comme l'on arrivait à Sainte-Rose.

– Oui ? ben, j'vas te payer un hot dog si ça fait ton affaire, répliqua Louis. Tu penses pas que j'ai dévalisé une banque aujourd'hui ?

L'on prit un hot dog. Comme Tout P'tit n'avait pas faim, il abandonna le sien à sa

compagne qui, elle, ne manquait pas d'appétit.

L'on revint.

Comme l'on se séparait, Tout P'tit entendit sa compagne qui disait à Louis :

– Coûte donc, toé, à quelle place que tu l'as déterré ce numéro-là ? A-t-il les mains gelées ? Pis, c'est-il un cassé ou un peigne ? Tâche d'en trouver un autre, hein, lorsque tu voudras sortir avec nous autres.

Tout P'tit ne fut plus tenté de s'amuser avec des filles. D'ailleurs, Louis ne l'invita plus.

Quelques années de sa jeunesse s'écoulèrent. Déjà, il était dans ses vingt-deux ans, mais il paraissait plus vieux. Il avait un grand nez décharné, une figure blême où le sang ne circulait pas, des yeux gris, mornes comme un ciel de novembre. Avec cela, toujours faible, fatigué. Et il toussait.

Un jour, il entra dans un restaurant pour prendre un verre de coca cola. Une femme d'une trentaine d'années, courte et fortement modelée, lui tendit la bouteille demandée et une paille. Elle

eut un séduisant sourire lorsqu'il lui remit la monnaie pour payer.

– Merci et bonsoir, fit-elle comme il sortait après s'être rafraîchi.

Sur la vitre de la fenêtre dans laquelle s'étaient des boîtes de cigares et de cigarettes, il lut le nom : M^{me} A. Cheniez. Puis, d'un pas allègre, il s'en alla chez lui. Il était de retour le lendemain à bonne heure et un aimable sourire l'accueillit.

À partir de là, il retourna tous les jours à l'établissement de la jeune femme. Elle était veuve et avait une fillette de dix ans. Son mari était mort il y avait dix-huit mois, lui laissant une faible assurance. Alors, elle avait acheté ce restaurant. Tout P'tit était ravi de ces confidences. Elle le traitait en ami. Et ce n'était pas là une unité de l'innombrable série des jeunes filles. C'était une femme qui restait elle-même avec sa figure sans fard, sa coiffure personnelle, ses formes à elle. Naturelle en tout. Tout P'tit était bien heureux chez elle. Il buvait là d'innombrables bouteilles de coca cola. Souvent

maintenant, lorsqu'elle lui tendait le change de sa monnaie, il refusait. Gardez, disait-il. On le remerciait d'un sourire. Et cela le remplissait de joie.

– C'est bien triste d'être pauvre, lui déclarait un jour la jeune femme. Je ne peux seulement pas arriver à m'acheter une robe.

Alors, Tout P'tit expliqua à sa grand-mère qu'il aurait bien besoin de cinq piastres. La vieille ne pouvait refuser. Et le cinq piastres alla à la veuve qui s'acheta une robe.

– C'est bien ennuyeux, je me trouve à court de sept piastres pour mon loyer, ce mois-ci, annonça-t-elle un autre jour.

Cette fois encore, Tout P'tit soutira le montant à sa vieille. Cela le gênait bien, mais comment ne pas obliger son amie ? Il éprouvait une grande joie de pouvoir l'aider un peu. Il aurait aimé faire beaucoup, lui rendre la vie facile, agréable. Sa grande joie, c'était de voir le sourire de la jeune femme lorsqu'il arrivait. Il aurait voulu passer tout le jour là. Mais elle lui avait fait comprendre qu'il ne pouvait l'accaparer. Elle devait gagner sa

vie et accueillir tout le monde, être aimable avec tous ses clients.

– Vous paraissez fatigué. Allez donc vous reposer. Couchez-vous à bonne heure, cela vous fera du bien, lui avait-elle dit quelques fois le soir, alors qu’il paraissait vouloir s’éterniser dans le petit restaurant. Presque maternelle.

À regret, il s’en allait chez lui, s’enfermait dans son étroite petite chambre et pensait à elle.

Son bonheur dura six mois.

Depuis quelque temps, il toussait davantage et son teint était terreux. Avec cela, il se sentait bien faible.

À plusieurs reprises, il avait remarqué au restaurant un conducteur de tramways qui causait gaiement avec la jeune veuve. Comme elle le lui avait dit, elle devait être aimable avec tout le monde, mais tout de même, lorsqu’il arrivait et les voyait conversant et se souriant de chaque côté du comptoir. Tout P’tit se sentait malheureux.

Puis, un soir, lorsqu’il arriva, il aperçut dans la

vitrine de l'établissement un écriteau : Restaurant à vendre.

À la lecture de ces trois mots, il fut tout bouleversé. Il entra. Elle était là et lui sourit, mais son sourire était plus froid, plus réservé, plus distant que d'ordinaire. Tout de suite, il vit que ce n'était plus comme auparavant, ce n'était plus la même chose.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous partez ? interrogea-t-il d'un ton inquiet.

– Mais oui, le commerce ne va pas. Alors, je me marie, répondit-elle d'un ton satisfait.

Peut-être comprit-elle qu'elle avait été cruelle en parlant ainsi, mais elle ne pouvait cacher son contentement.

– Avec votre conducteur de tramways ?

– Bien, il n'est pas encore à moi, riposta-t-elle, mais nous devons nous marier dans un mois.

Tout P'tit eut froid et toussa. La joie qu'il connaissait depuis six mois disparaissait brusquement. Une détresse sans nom pesait sur lui. Il sortit presque aussitôt.

– I tousse ben vot'garçon, M^{me} Prouvé. On l'entend souvent. A-t-il le rhume ou est-il consomptif ?

Face à face sur le trottoir, tenant à deux mains le manche de leur balai, la voisine et la mère de Tout P'tit, les bras nus, les seins en avant et les fesses rebondissantes, causaient un moment comme elles avaient accoutumé de faire pendant que le nuage de poussière qu'elles avaient soulevé, allait disparaissant.

– Oui, il tousse pas mal. Pis, il est toujours faible, mais c'est pas l'travail qu'il fait qui l'affaiblit. Il a jamais rien fait.

– Est-ce qu'il se soigne ? Est-ce qu'il prend des remèdes ?

– Non, mais c'est une idée. J'vas aller avec lui voir le docteur.

Tout P'tit toussait toujours. Il se reposait dans son étroite cellule éclairée par une demi-fenêtre, dans laquelle le soleil pénétrait pendant une demi-heure, le matin.

Alors, un jour, son ménage terminé, M^{me}

Prouvé s'en alla avec son fils consulter un médecin. C'était un homme de soixante ans environ, à la tête ronde avec des yeux bleus pâles et une moustache grise. Très simple et brave homme.

En apercevant ce grand corps sans ressorts, cette figure grise à force d'être pâle, et maigre, décharné, le diagnostic du médecin se trouva fait.

– Il est pas fort, docteur, pis il tousse, déclara la mère. Il a toujours été faible et avec ça, pas d'appétit.

– Je vais l'examiner, fit le praticien.

– Ce qu'il lui faudrait, déclara-t-il après l'avoir ausculté, après avoir écouté son souffle, après l'avoir fait respirer fortement, ce serait d'aller passer quelque temps dans les Laurentides. C'est l'air des montagnes qu'il lui faut à ce garçon, puis un régime fortifiant, des viandes saignantes. Je vais prescrire un tonique, mais c'est un séjour à Sainte-Agathe ou dans les environs qui lui fera le plus de bien.

En retournant, ils achetèrent le tonique, un

remède français.

– Pis, qu'est-ce que t'en penses d'aller dans les montagnes ? demanda la mère d'un ton ironique.

Mais Tout P'tit était démoralisé, l'âme en détresse et très faible. Les montagnes ? À quoi bon ? Pourquoi s'en aller au loin ? Tout ce qu'il voulait Tout P'tit, c'était d'être tranquille et, comme un chien blessé, lécher sa plaie en silence, dans un coin. Il retourna dans son étroite petite chambre où le soleil lui disait un bref bonjour le matin puis disparaissait. Maintenant, il avait de fortes quintes de toux. Lorsqu'il s'arrêtait, il était rendu à bout de souffle. Et il crachait le sang.

Passant un jour devant la demeure de son malade, le médecin s'avisa d'entrer pour s'informer de son état. La mère finissait justement de faire son ménage.

Toutes les chaises étaient à leur place, pas un grain de poussière sur les meubles, pas un torchon qui traînait, et les planchers d'une propreté irréprochable. C'était une maison bien propre, bien tenue. Tout P'tit était assis dans une

berceuse dans sa chambre. Dans l'ombre, sa figure avait un aspect cadavérique. D'un coup d'œil, le médecin comprit qu'il n'y avait rien à faire. Son malade était condamné. Tuberculose très avancée.

– Mais il faudrait qu'il occupe une autre chambre que celle-ci au moins, fit le médecin. Ici, il n'a ni air ni soleil. Faudrait le loger ailleurs.

Après quelques questions, il s'en allait. Il partait un peu démoralisé lui-même, car c'était un médecin qui tenait à guérir ses malades, du moins à les prolonger et il se sentait triste lorsque ses conseils étaient négligés. La figure soucieuse, il traversait le long couloir suivi de la mère. Devant une porte fermée, à l'avant de la maison, il s'arrêta un moment.

– Cette chambre, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– Ça, répondit d'une voix respectueuse M^{me} Prouvé, c'est le salon.

Alors, le médecin poussa la porte et entra. C'était très sombre, comme dans une chambre

mortuaire, mais il avança quand même. Il écarta les rideaux, ouvrit les volets et le chaud soleil d'août entra à flots, inondant la pièce de lumière.

– Mais, madame, fit le médecin d'un ton de reproche, c'est ici qu'il devrait passer ses jours votre grand garçon. Ici, au moins, il aurait de l'air, de la lumière. Vous devriez transporter son lit ici.

– Faudrait qu'il couche dans le salon ! s'exclama d'un ton consterné M^{me} Prouvé.

– Mais, madame, on dirait une pièce faite spécialement pour remettre un malade en bonne santé. C'est épatant, disait le médecin en tournant à droite et à gauche et en goûtant tout le bien-être de cette vaste chambre ensoleillée. Vous rappelez-vous, madame. continua-t-il, d'avoir lu dans l'Évangile la parabole de celui qui, ayant reçu un trésor, l'enterra par crainte des voleurs ? Eh bien, en fermant cette pièce pour mettre vos meubles à l'abri du soleil qui peut les déteindre, vous enterrez votre trésor. Faites le fructifier. Ouvrez votre salon et mettez-y votre fils malade.

Ce vieux médecin était un philosophe et il

avait glané la sagesse dans Socrate, Confucius, Jésus, le bonhomme Lafontaine, Omar Khayyam et autres et il aimait citer leurs préceptes, leur enseignement.

– La santé, continua-t-il, ça ne s’achète pas en flacons ni dans des boîtes de poudre ou de pilules. Ces remèdes peuvent aider la nature, mais l’air, le soleil, les aliments fortifiants, une vie régulière, c’est ce qu’il y a de meilleur.

Debout à côté de la table, M^{me} Prouvé l’écoutait et, machinalement, pendant qu’il parlait, essuyait du coin de son tablier carreauté une tache invisible sur la planche d’acajou. Puis, du bout de son index humecté sur la langue, elle frottait lentement le bois, pour faire disparaître la tache imaginaire.

– Vous comprenez, sans air, sans soleil, dans sa cellule, là-bas, il n’a aucune chance de s’améliorer.

Alors, M^{me} Prouvé alla chercher une vieille berceuse dans sa cuisine, l’apporta dans le salon et, appelant son fils, le fit asseoir dessus.

– Je voudrais bien avoir une chambre comme celle-ci, ajouta le médecin. Je me croirais au ciel.

Sur cette réflexion, il sortit.

Lorsqu'elle l'entendit descendre l'escalier, M^{me} Prouvé referma partiellement les volets et ramena les rideaux à leur place, car autrement, se disait-elle, les tapis, les portières et le papier peint des murs perdraient leurs couleurs.

Tout P'tit demeurait assis, silencieux. Il se sentait malade, mais il n'avait aucune envie de guérir puisque la veuve du restaurant épouserait le conducteur de tramways. Le lendemain, il resta dans sa chambre. Il n'était pas tenté de retourner au salon. Sa mère ne fit aucune insistance pour l'y ramener. Elle referma soigneusement la porte. De nouveau, l'ombre régna dans la pièce.

Le lendemain, M^{me} Prouvé et sa voisine, toutes deux balai en mains, se retrouvaient sur le trottoir.

– Le docteur est v'nu voir vot garçon, M^{me} Prouvé ?

– Oui, il est venu, mais c'est quasiment

comme s'il était pas venu. J'pense bien qu'il connaît pas grand-chose ce docteur-là. Il jase, il jase, puis, il raconte des histoires de l'ancien temps et il dit que les remèdes ça vaut rien. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Si les remèdes ça valait rien, pensez-vous qu'il y aurait de grosses pharmacies à tous les coins de rues ? Moé, des remèdes j'en prends pas, j'suis pas malade, mais j'sais bien qu'c'est bon. Pis, il s' imagine que si Tout P'tit passait ses journées assis dans le salon, au lieu d'être dans sa chambre, il guérirait. Pensez-vous que ça a du bon sens ?

– Oui, ça m'a l'air d'être un toqué ce docteur-là. Pis, il s'habille pas comme les autres, hein ? Il a un vieil habit, pis un chapeau à la mode d'il y a cinq ans. I charge-t-il cher ?

– Il prend deux piastres par visite.

– C'est pas cher comme les autres, mais s'il donne pas de remèdes, c'est encore trop cher. Tenez, ma belle-sœur, elle a été malade pendant dix-huit mois. Ben, vous m'croirez si vous voulez, mais après qu'elle a été enterrée, i avait

une pleine armoire de fioles pis de boîtes de remèdes. Elle est morte, mais c'est pas d'la faute du docteur.

– Ben, le nôtre n'est pas comme ça.

– C'est curieux, vous il n'y a pas une personne en santé comme vous, tandis que vot garçon est toujours malade. Y en a-t-il des consomptifs dans vot famille ?

– Non, mais deux des sœurs de mon mari et sa mère sont mortes de consommation.

L'on était à la mi-septembre. L'état de Tout P'tit empira. La nuit, il dormait mal et il avait des sueurs froides qui mouillaient ses draps. Il eut plusieurs hémorragies. Alarmée, sa mère retourna voir le médecin.

– Il n'est pas allé dans les Laurentides ? demanda le praticien.

– Non, il veut pas y aller, répondit la mère.

– Si vous voulez le prolonger, il faudrait absolument, comme je vous l'ai déjà dit qu'il aille passer quelque temps dans les montagnes.

On l'envoya alors, dans un camp, à Valmorin.

Les feuilles commençaient déjà à rougir et la grande féerie de l'automne approchait. Mais le temps qui était au beau depuis quinze jours changea, et la pluie commença à tomber. Il plut toute la soirée de l'arrivée de Tout P'tit, toute la nuit, toute la journée le lendemain et trois jours durant. Assis dans le solarium sans soleil, Tout P'tit regardait la pluie qui tombait interminablement et qui ruisselait sur le lac pendant que le vent arrachait les feuilles jaunies et les jetait dans l'eau où le courant les emportait.

Tout P'tit se sentait glacé dans tout son être. Puis, il se sentait seul, effroyablement seul. Il n'aspirait qu'à une chose, retourner chez lui, dormir dans sa chambre...

Lorsque la pluie eut cessé, il se fit conduire à la gare et retourna à la ville.

À tout moment, il avait de fortes quintes de toux. Plusieurs jours de suite, il eut des hémorragies.

De nouveau, le médecin fut appelé. Lorsqu'il arriva, M^{me} Prouvé aidée d'une femme de journée faisait son grand ménage. Tous les meubles

étaient déplacés afin de balayer, laver, essuyer. L'aide de M^{me} Prouvé lavait les vitres des fenêtres. Il y en avait toujours une d'ouverte et le vend froid d'automne entraît dans la maison. L'on sentait des courants d'air glacé et humide. Il régnait là une atmosphère extrêmement désagréable.

Le médecin fut choqué de cela.

– Mais madame, dit-il, votre fils se meurt. Il me semble que vous pourriez bien attendre un peu pour faire ce travail.

– Mais docteur, répondit-elle. C'est le grand ménage d'octobre. Quatre fois par année, je fais le nettoyage général de la maison. Moi, je ne peux pas vivre dans la saleté.

Ah certes, elle était propre cette femme ! Du moment que les meubles étaient reluisants, que les peintures des murs étaient sans une tache, que les planchers étaient bien nets, tout était pour le mieux. Elle était propre, propre avant tout. Elle voulait la perfection dans la propreté. Devant son impuissance totale, le médecin sortit, s'en alla.

Après une dernière hémorragie, Tout P'tit mourut.

Alors, sa mère ouvrit la porte du Salon. Il y passa trois grandes journées, dans un beau cercueil. Puis, on le conduisit au cimetière...

Les noces d'or

À Claude-Henri Grignon.

Il y aurait bientôt cinquante ans que les époux Mattier, fermiers dans le rang du Carcan, près de Chambly, étaient mariés. Comme les Huneau, leurs troisièmes voisins, avaient célébré à l'été leurs noces d'or et qu'ils avaient reçu de riches cadeaux de leurs parents, le père Julien Mattier crut qu'il serait opportun de fêter le cinquantenaire de son mariage avec Amanda Level, la fille de l'ancien forgeron. Et lorsqu'il disait fêter, ce n'était pas faire bombance et célébrer joyeusement qu'il avait dans l'idée, car il était d'une grande frugalité. En plus, il était pauvre, avait toujours été pauvre et les siens l'étaient aussi. Mais il voulait réunir ses enfants qui, pour la circonstance, lui apporteraient sûrement quelques présents. Jamais il n'avait

manqué d'accrocher tout ce qu'il pouvait. L'occasion se présentait belle. Il fallait en profiter. Ayant donc décidé en lui-même de cette réunion de famille, il alla en dire un mot à sa fille Mélanie qui cuisinait des soupes et des tartes au fond d'un quick lunch de pauvres, de la rue Craig, à Montréal. Chaque fois qu'il allait en ville, vendre ses produits au marché, il allait la voir, histoire de dîner sans bourse délier. Il mangeait, puis : Ma fille paiera, disait-il au patron.

Il avait toujours agi ainsi. Toute sa vie il avait exploité ses enfants. Lorsqu'il s'était marié à l'âge de 23 ans, son père lui avait donné comme patrimoine cinq cents piastres en argent, une paire de chevaux estropiés et une charrette. Avec cela, il s'était établi. Il s'était acheté une terre de cinquante arpents qu'il avait payé quatre mille piastres et s'était mis à travailler ferme pour acquitter sa dette.

Les années s'étaient écoulées, le temps avait passé. Mattier avait eu quatre enfants, trois filles et un garçon. Afin d'économiser et d'aider son

mari, la femme Mattier travaillait aux champs avec son homme lors de la fenaison et des récoltes. Les enfants aussi, avaient fait très jeunes l'apprentissage des rudes travaux de la terre. Et l'on ménageait. Aux repas, l'on ne mangeait que des soupes maigres, du pain rassis, des pommes de terre, du lait écrémé et peut-être deux livres de lard par semaine. La crème, le beurre, les œufs, les rôtis de porc et les autres produits étaient portés au marché de la ville et vendus. L'hiver, le fermier Mattier confectionnait des balais de branches de bouleaux et ses enfants fabriquaient des chevilles de bois, des tiges pointues, qu'il allait vendre aux bouchers qui s'en servaient pour leurs rosbifs. L'on ménageait, l'on vivait pauvrement, très pauvrement, pour payer l'hypothèque sur la terre.

Une hypothèque sur une terre, c'est comme le cancer ou la syphilis. Un homme achète une ferme. Il emprunte disons deux mille piastres ou plus pour commencer et la grève d'une hypothèque. Il lui communique alors la maladie. C'est comme un garçon avarié qui couche avec une belle fille et lui communique son mal. Ça

guérit presque pas. Ça traîne, ça empire, puis souvent, c'est la mort triste et lamentable. Le fermier travaille dur pour payer son hypothèque. S'il a de la chance, il réussira à se défaire du fardeau dont il s'est chargé, à guérir la maladie. Mais souvent, c'est le contraire. Il est en retard pour ses paiements. Sa dette grossit. Au bout d'un certain nombre d'années, le cultivateur est parfois obligé d'emprunter de nouveau. C'est une deuxième hypothèque, à un taux plus élevé. La maladie s'aggrave, la situation devient critique. Il faut rencontrer de gros intérêts. Une malchance arrive. Il faut donner une troisième hypothèque. Pour cela, il faut trouver une garantie additionnelle, un billet promissoire. Alors, on va voir un parent pour lui faire endosser l'effet. Trois hypothèques sur une terre. La maladie est arrivée à sa dernière période. Pas de remède possible. La belle terre que vous aviez achetée à l'âge de vingt-cinq ans, alors que vous étiez plein de courage et d'énergie, vous vous la faites enlever à cinquante, après avoir travaillé, sué, peiné, et vous vous en allez les mains vides, les forces épuisées, le corps usé, le cerveau en

détresse, pendant qu'un autre plus jeune recommence à son tour la même expérience.

Le père Mattier était ladre, violent, têtue, injuste, âpre au gain, dur pour lui et les siens, dans son désir d'amasser de l'argent pour payer la terre, faire disparaître l'hypothèque. Il se privait lui et sa famille pour économiser, économiser davantage. Lorsqu'on était à table, il regardait chaque bouchée que ses enfants avalaient et ses regards étaient un reproche muet. Et toujours mal vêtus, en haillons. Il fallait ménager, ménager toujours. Les enfants avaient peu fréquenté l'école et étaient restés ignorants, illettrés.

La famille vivait dans une vieille maison en bois, une vieille maison penchée, de quatre pièces : la cuisine, la salle à manger et deux chambres. Au-dessus, il y avait un grenier où l'on gardait la farine, le tabac, les pois et le blé d'Inde pour la soupe. Le toit avait constamment besoin d'être réparé car l'eau des pluies passait à travers, à maints endroits. Les trois filles couchaient dans un sofa, une large caisse qui se repliait et que l'on

fermait le jour. Pour le garçon, il dormait tout simplement sur la peau de buffle qui servait l'hiver au père pour se protéger contre le froid lorsqu'il allait au marché, à la ville.

Parfois, le père Mattier faisait des rêves.

– Quand on aura fini de payer la terre, disait-il, on se fera bâtir une belle maison en briques avec des chambres en haut.

Pour eux, ces chambres d'en haut représentaient le dernier mot du luxe et du confort.

Naïfs, crédules, les enfants croyaient cela ferme. Ils oubliaient un moment leur vie de misères et de privations, voyaient déjà en imagination la belle maison en briques avec ses chambres en haut.

– Ben, moé j'coucherai dans celle d'en avant, pis j'mettrai des crochets pour mes robes, déclarait Mélanie.

Elle était en guenilles à ce moment, mais sûrement lorsque la maison de briques serait construite, elle aurait des robes.

Et alors, la mère elle-même, aussi simple, aussi innocente que ses petits, voyait la bienheureuse maison. Ce qu'elle était belle ! Il ne fallait pas l'endommager, salir les pièces.

– Descends de la chambre d'en haut ! Que je ne te voies pas dans la chambre d'en haut ! criait-elle, fâchée à Mélanie.

Ces imaginaires chambres d'en haut c'était son salon. Il ne fallait pas y entrer, y mettre les pieds.

Lorsqu'Emma, l'aînée des filles avait eu quatorze ans, le père assuré qu'elle pourrait gagner quelque argent s'était pressé d'aller lui trouver une place de servante. Il l'avait engagée à la ville dans un restaurant où elle lavait la vaisselle, les planchers et les crachoirs. Et chaque mois, le père venait retirer ses gages qu'il empochait jusqu'au dernier sou.

Ensuite, ce fut le tour de Mélanie. Il la plaça chez un couple âgé, un hôtelier retiré des affaires qui vivait avec une vieille maîtresse. Là encore, il passait régulièrement chercher l'argent qu'elle gagnait. Ensuite, ce fut Rosalie, la plus jeune des

trois qui partit. Le père Mattier retirait maintenant les gages de ses trois filles.

Lorsque les travaux ne pressaient pas trop, le père louait son fils Eugène chez les voisins, mais allait lui-même se faire payer ses journées.

Un jour, le fils fatigué de ce régime, s'était fâché, était parti. Il s'était dirigé vers la ville où se trouvaient ses sœurs. Par nécessité, il avait volé. La première fois, il avait dérobé la montre d'un pensionnaire dans la maison où il logeait. Il avait été arrêté et envoyé en prison pour quinze jours. Une deuxième fois, il avait pris une sacoche dans un auto. Cette fois, il avait passé deux mois à l'ombre, comme disent les journaux.

Le père Mattier était maintenant seul pour faire ses travaux. Il continuait d'aller chercher les salaires de ses trois filles et de vendre les produits de sa ferme. Il réalisait de bons montants, mais il était maladroit, sans dessein, malchanceux.

Une fois, sa grange et sa remise avaient brûlé à la fin de l'été, avec toute la récolte de l'année et une bonne partie des instruments aratoires.

Et pas un sou d'assurance. Alors, pour reconstruire et se greyer à neuf, il avait grevé sa terre d'une deuxième hypothèque. Puis, par son entêtement, il avait eu un procès qu'il avait perdu et qui lui avait coûté gros. Une fois encore, il avait endossé un effet promissoire de cinq cents piastres pour son frère Trefflé et il avait été obligé de payer. Une année, il eut une fameuse récolte de pois, mais comme sa grange était déjà remplie de foin et d'avoine, il avait mis ses pois en meules, cinq meules, et avait attendu à l'hiver pour les battre. Mais alors, arrosés par les torrentielles pluies de l'automne, les pois avaient gonflé et germé et se trouvaient impropres au commerce. Au lieu de les vendre une piastre et quatre sous le minot comme il l'aurait pu, s'il les avait battus à l'automne, ses pois ne pouvaient maintenant plus servir que comme nourriture pour les porcs. Et puis, car la liste de ses calamités était interminable, son beau cheval bai qu'il comptait bien vendre deux cents piastres, s'était brisé une jambe et avait dû être abattu.

Il avait fallu grever la terre d'une troisième hypothèque.

La dette était comme une charrette lourdement chargée qu'un cheval tente de monter en haut d'une côte. Elle avance, puis sa masse l'entraîne en arrière et elle recule malgré les élans de la bête attelée aux brancards et qui tire à plein collier. Toute la famille pousse aux roues, à l'arrière, pour aider. Grâce à ces efforts combinés, la charrette avance un peu. Il semble un moment qu'elle va réussir à monter, à arriver en haut ; un trait ou le bascul se brise, et la charge recule de nouveau. Le feu, le procès, le billet promissoire, les pois gâtés, le cheval perdu, avaient fait reculer, reculer...

L'on était tout au bas de la côte.

Trois hypothèques, c'était grave, grave...

Puis, les filles avaient cessé d'être les dociles et patientes pourvoyeuses de leur père. Elles avaient pratiquement fini de lui donner un revenu. À la fin, elles avaient secoué le joug et il n'en tirait presque plus rien. À l'âge de quatorze ans, il les avait mises en service à la ville.

Mais à laver des planchers et des crachoirs dans un restaurant, on ne devient pas rosière.

Emma était devenue putain dans un bordel de la rue Cadieu. Elle était là depuis des années.

Mélanie elle, avait eu un sort presque aussi triste. Son premier patron, le vieil hôtelier-rentier, l'avait prise de force le jour même où elle était entrée dans sa maison. Depuis, elle avait fait bien des places. Elle avait finalement échoué dans un petit quick lunch où, pour un prix modique, les vagabonds, les affamés venaient tromper leur faim en mangeant des nourritures grossières et frelatées préparées avec de la graissaille et des huiles rancies. Comme cuisinière, elle recevait un modeste salaire, mais elle se faisait gruger, rançonner, par l'un des habitués de la place qui lui faisait payer cher les quelques faveurs qu'il lui accordait. Elle n'avait jamais un sou à elle.

Quant à Rosalie, elle avait fini par se marier, mais son mari l'avait abandonnée au bout de quinze mois. Alors, elle s'était mise à louer des chambres et elle vivait maritalement avec l'un de ses pensionnaires.

Pour ce qui était d'Eugène, il y avait beaucoup d'obscurité dans sa vie et ses faits et gestes

étaient peu connus de sa famille.

Tout en travaillant sur sa terre, le père Mattier pensait souvent à ses enfants qui avaient mal tourné. Il pensait aussi aux hypothèques...

Puis, il était vieux. Il avait perdu les forces, le courage, l'ambition. Il avait les cheveux gris, la figure tannée, ridée, maigre, et il avait un petit œil, le droit, qui ne restait qu'à moitié ouvert.

Mais il avait des tracas et plus que jamais, il était violent, dur et irritable.

En septembre, il fêterait ses noces d'or et il recevrait quelques présents. Et l'idée des cadeaux le distrayait.

– Tu sais, ça va faire cinquante ans le 20 septembre qu'on est mariés ta mère et moé, Dis on va fêter nos noces d'or, annonça-t-il à Mélanie, après qu'il eut dîné aux frais de sa fille dans la sordide gargote de la rue Craig.

– Oui ? Ben, on ira vous voir. Ce sera le 20 septembre ?

– Le 20 septembre. Tu l'feras savoir à tes sœurs et à ton frère.

– Oui, oui, c'est ça.

Et le vieux retourna chez lui.

À une semaine de là, le vieux Mattier reçut une communication qui produisit en lui une profonde perturbation. C'était un avis du notaire l'informant que la troisième hypothèque, au montant de six cents piastres, renouvelée tacitement depuis dix ans, devrait être payée à la Toussaint. Le prêteur était mort et l'on avait besoin de l'argent pour régler la succession. Les six cents piastres il ne les avait pas et il savait qu'il ne pourrait les trouver. Emprunter à nouveau, ce n'était plus possible, car la valeur des terres avait diminué. Alors ? Et le désastre, la catastrophe, apparut au vieux fermier. Toute sa vie, il avait travaillé pour payer des intérêts et maintenant, dans sa vieillesse, sa terre allait lui échapper, allait lui être enlevée. Il devint taciturne, nerveux et plus irritable que jamais. La nuit, il se tournait et se retournait sur son vieux lit, dans sa vieille maison, incapable de dormir. Il songeait à l'hypothèque qui deviendrait due à la Toussaint.

Les jours s'écoulaient, sombres comme ceux d'un condamné à mort.

Puis la date du cinquantenaire de son mariage arriva.

Ses trois filles et son fils arrivèrent le midi à l'heure du dîner. Ils se retrouvaient dans la vieille demeure de jadis. Souvent, dans leur jeunesse, il avait été question de bâtir un jour une belle maison en brique avec des chambres en haut, mais elle n'avait jamais été construite. C'était toujours la vieille bicoque penchée, avec ses quatre petites pièces, ses fenêtres basses et son pauvre grenier.

C'était une journée grise et triste. Le ciel était chargé de gros nuages noirs, menaçants. Un temps d'enterrement plutôt qu'un jour de noces d'or.

Mélanie avait apporté de la mangeaille de son restaurant pour le repas de fête.

Emma présenta à son père une montre dorée achetée chez un marchand juif. Mélanie lui offrit une pièce d'or de \$2.50 et Rosalie donna à sa

mère une demi-douzaine de cuillers à thé en simili vermeil.

– Mais, ma pauvre fille, tu sais ben qu'on a jamais sucré not thé, remarqua la vieille, pour souligner l'inutilité du cadeau.

Quant au fils Eugène, il avait deux flacons de gin ornés d'une étiquette d'or, une nouvelle marque de genièvre qui venait d'être mise sur le marché.

L'on se mit à table, mais le père était taciturne. Le fils déboucha l'un des flacons et tout le monde prit un coup.

– J'en prendrais ben un autre, fit le père.

Et de nouveau, les verres furent remplis et vidés.

L'on mangea et l'on causa. Puis l'on prit d'autres verres de gin.

Le repas était maintenant fini. L'on restait assis à table et le père Mattier examinait sa montre sur ses deux faces et la portait à son oreille pour écouter son délicat tic-tac.

– Ben, papa, vous aurez plus besoin de

r'garder le soleil pour savoir l'heure, fit Eugène.

Mais le père soucieux regardait longuement sa montre, mais il pensait à l'hypothèque qui deviendrait due à la Toussaint.

– Ben, c'est-i ane montre d'or ? demanda-t-il soudain.

– J'vas vous dire. Alle est dorée et alle paraît comme de l'or, répondit Emma, faut pas m'en demander plus. C'est tout c'que j'ai pu faire.

Mais le père était tracassé par l'idée de l'hypothèque et, après les verres de gin qu'il avait avalés, il avait l'humeur mauvaise et il éprouvait le besoin de se disputer.

– Ben, pour c'que ça t'coûte pour le gagner l'argent, j'peux pas dire que tu t'es forcée, fit-il agressif.

– Mais s'il fallait que j'compte tout l'argent que j'vous ai donné, c'est pas ane montre, c'est ane horloge en or massif que j'vous aurais apportée, répondit Emma, cinglée par cette injuste attaque.

– C'est ça, reproche le p'tit brin d'aide que

t'as donné à ton père.

– J'vous reproche rien. J'dis seulement c'qui en est, quand vous v'nez m'dire que vous trouvez pas vote montre à vote goût.

– Ben, pour des noces d'or, il me semble que t'aurais pu me donner ane montre en vrai or.

– Oui, vous pensez ? Ben moé, j'vas vous l'dire. Alle est assez bonne pour vous.

– Ben, moé, j'vas t'dire ane chose. C'est qu'ane fille comme toé qui loue le bas pour nourrir le haut, c'est pas ben drôle.

– Si j'sus pas drôle, c'est toujours ben d'vot faute. Qui est-ce qui m'a engagée à quatorze ans pour laver les planchers et les crachoirs dans un restaurant ? C'est vous. C'est vous et vous m'avez vendue. Vous veniez chercher mes gages et vous me laissiez même pas un sou pour m'habiller. Pis, si j'sus pas drôle, vous êtes tout d'même venu m'en demander assez souvent d'l'argent depuis que j'sus en maison. Même qu'avec c'que je v'nais d'vous donner, vous vouliez monter avec la grosse Angèle.

– Si on peut dire ! J’badinais, j’faisais des farces. C’était un compliment, une politesse que j’faisais à une de tes amies. C’était pour rire. Pis, tu sais, si t’es pas contente, tu peux y r’tourner dans ton boucan.

– Ben certain que j’vas y r’tourner et pas plus tard que tout d’suite. Mais mettez-vous jamais dans la tête de venir rien me d’mander de nouveau. C’est fini ça. Ben, j’m’en vas, et chose sûre et certaine, je remettrai jamais les pieds ici.

Et se levant brusquement de table. Emma courut chercher son manteau et son chapeau déposés sur le lit, dans la chambre, et sortit en jetant un regard de haine à son père.

– Écoutez, poupa, vous auriez pas dû parler comme ça, fit Mélanie lorsque sa sœur fut sortie de la maison, Emma a bon cœur et elle a fait tout ce qu’alle a pu faire pour vous, pas seulement aujourd’hui, mais depuis qu’à travailler.

Le vieux les regardait de son petit œil et il avait une expression mauvaise.

– Tu veux parler pour toé, aussi, j’imagine, fit-

il. Mais j'vas te l'dire à toé aussi. Si tu avais voulu, tu aurais pu m'aider plus que tu l'as fait. Seulement, tu as préféré donner ton argent à un paresseux. Ton bourgeois m'la dit ane fois. Il a dit : Mélanie c'est ane bonne fille, à travaille ben, mais c'est d'valeur, à s'fait arracher son argent par un bon à rien. Une heure après que j'l'ai payée, je suis sûr que l'argent que je lui ai donné est dans la poche de ce fainéant. Ben, i m'a dit ça, ton bourgeois. Pis moé, j'vas te l'dire. Faut pas qu'ane fille soit ben fière pour payer un homme. Emma, elle au moins, à s'fait payer. Toé, tu les paies.

– Mettons que j'les paie, si vous voulez. Dans tous les cas, c'est mon argent et j'sus ben maître d'en faire c'que j'veux. J'travaille pour. Mais vous, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous avez fait depuis cinquante ans ? Vous avez pris not argent pis vous l'avez donné. Pourquoi ? Pour rien. Vous nous avez tout arraché pour le donner, pour payer la terre et la terre est pas payée. À s'ra jamais payée. Je l'sais, moé. On aura travaillé toute not vie pour rien, pour rien. On vous l'ôtera vot terre et vous finirez dans

l'chemin du roi. Vous pourrez prendre une poche et aller de porte en porte. Pis, vous finirez par crever dans l'chemin.

Plus meurtrières que des coups de couteau, les paroles volaient d'un côté de la table à l'autre, infligeant des blessures inguérissables.

– La terre vous l'avez aimée plus que nous autres, continuait Mélanie. Si j'me conduis mal, j'mange au moins à ma faim, tandis qu'ici j'ai jamais mangé à ma faim.

Mélanie vomissait tout le fiel qui s'était amassé en elle depuis le jour où son père était allé la mettre en service chez un hôtelier retiré qui l'avait quasi violé dès le soir de son entrée dans cette maison étrangère alors que sa concubine était sortie un moment.

– Effrontée, menteuse, rugissait le père Mattier, blême de fureur et tout secoué par ces vérités et par les paroles prophétiques de sa fille.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, Mélanie se leva à son tour pour prendre la porte.

– Il est d'venu fou ! clama le fils. Allons-nous-

en.

Eugène et Rosalie repoussèrent leur chaise, saisirent leurs effets et, sans un mot d'adieu, passèrent la porte. Les uns après les autres, les enfants franchirent, pour n'y plus revenir, le seuil de la maison paternelle.

Leurs vies gâtées, gaspillées, aigris par tant de sacrifices inutiles, ils s'en allaient le cœur débordant de haine.

L'une des filles retourna au bordel d'où elle était sortie le matin, une autre reprit le chemin de la cuisine à l'odeur de graissaille où elle cuisait des soupes et des tartes pour un maigre salaire que lui soutirait un mâle rapace et fainéant. Après avoir toujours donné tout son argent à son père, elle trouvait naturel de le remettre à ce vaurien. La troisième des filles réintégra le logis où elle louait des chambres et où elle vivait en concubinage avec un parasite. Le fils rentra aussi en ville où le guettait la prison.

Les deux vieux restaient seuls dans la maison pauvre et hostile. Ils se regardaient en silence.

D'un geste mécanique, le vieux soulevait son couteau, le mettait debout et le laissait ensuite retomber sur la table.

Alors, toujours têtu et pour se donner raison devant sa femme :

– J'ai des enfants sans cœur, déclara-t-il.

Sa vieille aurait voulu protester, mais elle était si faible, si lasse, si molle, si usée, qu'elle n'en eut pas le courage et refusa d'entamer une vaine discussion.

Le silence régna longtemps, longtemps.

De son même geste mécanique, le vieux continuait son manège avec son couteau. Il le mettait debout et le laissait retomber sur le bois de la table.

Puis soudain, la pluie qui avait menacé tout le jour, se mit à tomber. Elle tombait à torrents. Elle tombait sur le toit, elle glissait sur les fenêtres basses et c'était comme un déluge de larmes. C'était comme si la vieille maison pleurait, pleurait sur toutes ces vies gâtées, sur le pitoyable

destin de ces êtres qu'elle avait abrités et qui, comme des épaves, s'en allaient à vau l'eau.

La veillée au mort

Ceci se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.

Le vieux Baptiste Verrouche, commerçant d'animaux et maquignon était mort. Il était mort sans avoir languï une seule journée dans son lit, sans une heure de maladie. Foudroyé par une syncope.

Il s'en allait comme il avait vécu, avec le mépris des remèdes et des médecins. Pour se préserver de tous les maux possibles, il avait une panacée infailible : chaque jour, il prenait son flacon de gin.

– Avec trois repas par jour et un flacon de gin, un homme vit vieux, disait-il souvent.

Et il avait prouvé la véracité de son affirmation en se rendant à 82 ans. On l'enterrait

demain matin.

Ses fils, ses parents, ses voisins étaient réunis à sa demeure, une grande maison en pierre des champs, bâtie au bord de la route, à deux milles du village. Ils étaient venus pour la veillée au corps. Groupés dans la salle à manger, les hommes écoutaient les paraboles d'Hector Mouton, hercule doué d'une vigueur phénoménale et très fier de ses muscles. Depuis des années, il gagnait sa vie en donnant des démonstrations de tours de force dans la région et il aimait à parler de ses exploits. Autour de Mouton se trouvaient le fils aîné, Zéphirin Verrouche, vétérinaire, mince et maigre, avec une barbe noire taillée en pointe, et qui se faisait appeler docteur, Napoléon, le second des garçons, sanguin, la figure rouge, gros, avec un ventre énorme, hôtelier au village, Grégoire, une réplique de son frère aîné, tanneur, Septime et Ernest, petits fils du défunt, le premier, un rouget, étudiant en pharmacie à Montréal, et le second, gros rougeaud comme son père, commis à la taverne.

Prosper Laramée, un voisin, parlait du vieux.

– Il en vient pas au monde tous les jours des hommes comme lui, disait-il. Il était pas fou, le père. Je l’ connaissais depuis plus de trente ans et je l’ai jamais vu faire un mauvais marché. C’était un fin renard, mais honnête. Il savait acheter, mais il payait.

– Oui, c’était un bon vieux, fit Mathildé, sa bru, femme du vétérinaire, et moé, j’aurais aimé qu’on lui fasse chanter un beau service de première classe.

– Ça, c’est ben beau, mais le père il en voulait pas de service de première classe. Il voulait un service d’union de prières et pendant quarante-deux ans, il a payé un écu par année pour l’avoir, déclara son mari.

– Chaque premier dimanche de novembre, il allait porter ses cinquante cents au curé et il a tous ses reçus dans un tiroir de sa commode, ajouta Napoléon, l’hôtelier.

Il était dix heures du soir. Assis autour de la pièce, les hommes fumaient la pipe en racontant

des histoires. Rose, grosse fille rougeaude, aux cheveux noirs, aux épaisses lèvres rouges, employée à la taverne de Napoléon et qui, dans la circonstance, aidait aux femmes, entra dans la salle, portant un plateau chargé de sandwiches qu'elle passa à la ronde.

– J'vas aller chercher de la bière, fit Ernest qui se leva et se dirigea vers la cuisine.

Comme Rose passait, les gens se servaient et mordaient dans les tartines. Lorsqu'elle arriva à Septime qu'elle connaissait moins que les autres, la fille voulut faire montre de politesse.

– Voulez-vous en prendre une ? demanda-t-elle en tendant le plateau.

– Manzelle, j'prendrai bien tout ce que vous voudrez, répondit-il, souriant et en la regardant dans ses yeux noirs très vifs.

Ernest revenait maintenant avec un cabaret rempli de verres de bière débordant de mousse, qu'il offrit à son tour.

L'on mangeait, l'on buvait et l'on racontait des histoires.

– C’est dommage que le père ne puisse pas nous voir, fit Hector Mouton en se levant.

Et apportant son verre, il se rendit dans la chambre mortuaire, juste en avant. Il contemplait le vieux, maigre, sec, ridé, qui reposait dans son cercueil avec un sourire sardonique sur sa figure glabre, Mouton acheva de vider son verre et le déposa sur le cadre de la fenêtre. Les fils, les voisins, l’avaient suivi et étaient autour de la bière, regardant le mort.

– Il m’aimait ben le vieux, déclara Mouton, et quand je lui ai demandé sa fille en mariage, il me l’a donnée sans marchander. Il était p’tit, mais il était sec le père et, pour tirer au poignet, il était capable de donner un bon coup, c’est moé qui vous l’dis. Quand j’arrivais à la maison et que je le trouvais assis sur sa chaise, je lui disais : Remuez pas ! Et, je prenais son siège d’une main et je l’élevais au bout du bras. Il riait alors, Il était content. Il aimait ça un homme fort.

Et Mouton faisait le geste de prendre une chaise et de l’élever au-dessus de sa tête. Il avait enlevé son veston afin de montrer ses biceps

énormes.

Mais le vétérinaire s'emballait à son tour.

– Il connaissait ça, lui un trotteur. Il allait chez un habitant pour acheter une taure ou un bœuf et, lorsque je le voyais le soir, il me disait : Tiens, Damase Legris a un poulain de deux ans qui promet. Faudra que je fasse des affaires avec lui avant que les Américains le prennent. Oui, il connaissait ça les chevaux, pis il savait les conduire, pis il savait s'arranger pour gagner. J'me rappelle. J'avais quinze ans. Le père avait été à Rawdon pour acheter un taureau et il m'avait amené avec lui. Il avait une p'tite jument grise attelée à une barouche. Il la poussait pour voir ce qu'elle pouvait faire. Elle pourrait aller dans les 2.40 qu'il disait. Ben, il paraissait content. Pis, v'là qu'on aperçoit un p'tit boghei devant nous. Tiens, qu'il dit le père, v'là Tit Toine St-Onge qui entraîne son poulain. Et il commande sa jument grise qui rejoint Tit Toine. Tout de suite, v'là une course qui commence. Les deux chevaux trottaient côte à côte.

– On va jusqu'au village ? crie Tit Toine.

– Jusqu’à l’Hôtel du Peuple, répond le père.

Alors, Tit Toine fouette sa bête et prend un peu les devants. Le père le suivait une longueur en arrière. Il faisait claquer son fouet, mais il touchait pas sa jument et il me regardait en souriant. Tit Toine cinglait son poulain et il restait en avant. Le père continuait de faire claquer son fouet, mais il tenait ses guides serrées.

– Celui qui perd paiera un flacon de gin, crie le père.

– C’est correct, répond Tit Toine.

Et il tapait sur son cheval à grands coups de fouet. Le père restait pas beaucoup en arrière. Tout de même, Tit Toine arriva à l’Hôtel du Peuple sept longueurs en avant de nous. On débarque et on entre. Tit Toine était tout glorieux. Le père demande un flacon de gin.

– Ben, c’est à vot santé, m’sieu Verrouche, disait Tit Toine en prenant son verre.

– T’as un bon cheval, meilleur que j’pensais, déclare le père. Tu pourras le vendre un bon prix

à un commerçant américain.

– Mais il n'est pas à vendre, répliqua fièrement Tit Toine.

On reprend un autre verre, pis un autre, encore d'autres.

– Ça c'est vrai, t'as un bon cheval, répétait le père, mais ma jument était fatiguée aujourd'hui. Elle venait de faire cinq milles. Sans vouloir te faire de peine, j'cré que j'te battrais ane autre fois.

– Vous badinez, m'sieu Verrouche.

Tit Toine commençait à être chaudasse et il était ben certain que son cheval pourrait battre la jument du père tous les jours de la semaine.

– Écoute, Tit Toine, que dit le père, on va trotter dimanche après-midi cinq milles pour cinquante piasses. Qu'est-ce que t'en dis ?

C'était comme si le père eût demandé à Tit Toine : Veux-tu cinquante piasses ?

– Déposez vot argent, qu'il dit.

Le père fouille dans sa poche, sort un rouleau

de billets. Il en compte dix de cinq piasses.

– Prends ça, dit-il à Omer Moreau qui était là derrière son comptoir à essuyer ses verres, et tu le donneras à celui qui gagnera dimanche.

Tit Toine St Onge sort son argent à son tour et dépose l'enjeu. Il était ben content. Il vidait un flacon de gin sans payer et dimanche, il gagnerait cinquante piasses. On finit de vider le flacon pis on se sépare.

– À dimanche prochain, à trois heures !

– Dimanche, à trois heures !

Alors, nous autes, on remonte en barouche et on s'en r'vient à la maison.

Le père disait rien mais il riait en lui-même. Le dimanche arrive. Le père était là avec sa barouche et Tit Toine avec son boghei. Ils partent. Tit Toine prend encore les devants. Le père faisait claquer son fouet, mais sa jument était fine. Elle comprenait. Elle savait que c'était pour la frime. Elle se forçait pas, juste assez pour suivre Tit Toine. Même, il prit une avance de cinq longueurs. De temps à autre, celui-ci,

tournait la tête et regardait en arrière. Il pensait aux cinquante piasses qu'il allait empocher. À un arpent du village, le père se fait claquer la langue deux ou trois fois sur les gencives. V'là la p'tite jument grise qui décolle. Pas besoin de fouet avec elle. Juste la commander en se faisant claquer la langue. En rien de temps, elle avait rejoint Tit Toine. Lui, le v'là qui s'met à bûcher sur son poulain. Il lui envoyait de grands coups de fouet sur les flancs. Le père passe à côté.

– On se r'joindra à l'hôtel, qu'il lui jette ironique, en passant.

Et il le laisse en arrière. Tit Toine fouettait à tour de bras, mais le père le distançait.

– Ben, on t'attendait, on se d'mandait s'il t'était pas arrivé un accident, fait le père sarcastique, lorsque Tit Toine tourne dans la cour de l'hôtel.

Tit Toine était en maudit. On entre dans le bar par la porte d'en arrière.

– Ben, j'paie un flacon de gin, annonce le père qui avait gagné.

Omer Moreau apporte le flacon et les cent piasses d'enjeu. Il les remet au père. Lui, il compte les billets, prend une piasse, la donne à Tit Toine en disant : « Tiens, tu t'achèteras un bon fouet », et met le rouleau d'argent dans sa poche. Ben, ça valait cent piasses pour voir la figure de Tit Toine quand le père lui a dit ça. Vous savez, il était sciant le père. Alors, on a vidé le flacon et Tit Toine est retourné chez lui ben saoul.

Par la vitre, les auditeurs regardaient le vieux dans son cercueil. Il avait dans sa vieille et maigre figure ridée, une expression sardonique.

– Ben, on va prendre un coup, annonça le vétérinaire après avoir terminé son récit.

Et Ernest sortit et revint avec un gros flacon de gin et un plateau chargé de verres. Il passa la bouteille à la ronde et chacun se servit.

– Ben, moé j'oublierai jamais la fois qu'un Américain était v'nu au village pour acheter des chevaux, raconta Zotique Dupont, le meunier, dans le temps que le père avait son p'tit noir Mohican, le p'tit noir qui avait gagné les 2.30 aux

courses de Richmond. Bon, m'sieu Verrouche apprend que le yankee était ici. C'était en janvier. Il s'en vient au village, à l'hôtel. En arrivant, il s'en va tout drette à l'écurie. Oui, le père il aimait ben ça à prendre un verre, mais c'était pas dans l'hôtel qu'il entraît tout d'abord, c'était dans l'écurie. Il voulait voir les chevaux, se rendre compte. Pis, après qu'il avait vu, il parlait. Et il jouait son jeu. Donc, juste en arrivant à l'écurie, il tombe sur Jérémie Leblanc, l'homme de cour, qui était en train de donner à ses pensionnaires leur portion d'avoine.

– Bonjour, m'sieu Verrouche, qu'il fait. Vous arrivez ; à temps. Vous allez voir ane belle p'tite bête. Car il connaissait ça aussi les chevaux, Jérémie. Regardez-moé ça, qu'il ajoute, et il lui montre dans ane stalle le cheval de l'Américain.

Le père regarde : un noir avec une barre blanche en haut des sabots, juste comme des poignets de chemise blanche au bout d'ane manche d'habit noir.

– Il vient pas d'Malone, ton homme ? qu'il demande le père Verrouche.

– J'cré ben que c'est ça, répond Jérémie.

Pendant deux minutes, le père regarde encore l'animal de tous les côtés. Il dit rien, mais sans l'avoir vu auparavant, il le connaissait ce cheval-là. Le noir aux quatre pieds blancs, il en avait entendu parler. À peu près le meilleur dans les 2.20 dans la région de Malone. Pis, comme Jérémie était planté là à côté de lui avec sa terrine pour distribuer l'avoine, le père lui fait un clin d'œil. Vous savez, le père pis Jérémie ils se comprenaient vite. Pas besoin de ben des explications.

– Tu lui as donné sa portion ? demande le père.

– Non, mais j'vas justement la lui porter.

– Si tu mettais ane poignée de sel dans son avoine, ça lui ferait pas d'mal ?

– Ça lui ferait pas de tort, que reconnaît Jérémie.

– Pis faudrait pas que tu oublies de le faire boire à sa soif, hein ?

– Entendu, m'sieu Verrouche.

Pis, le père prend ane piasse et la glisse à Jérémie. Deux bons amis. Jérémie prend la piasse, la tortille et la met dans sa blague à tabac. Ensuite, le père entre à l'hôtel. Mon Américain était là en train de jaser avec quatre ou cinq habitants auxquels il payait la traite. Il voulait les mettre de bonne humeur pour leur acheter leurs chevaux à bon marché. Il connaissait son métier. Naturellement, il invite le père Verrouche. Lui, il refusait pas ça un coup.

Pis le Yankee lui demande s'il a des chevaux à vendre.

– Ah batêche ! j'en ai un, répond le père, mais j'le garde. J'le donnerais pas pour deux cents piasses. Il a gagné les 2.30 l'automne passé. C'est pas un cheval à vendre. Dans un an, il peut me rapporter plus que son prix. Faudrait de la ben grosse argent pour le laisser partir.

Alors v'là mon Américain qui paie ane autre traite, pis ane autre. Il voulait amollir le père, acheter son cheval. Mais m'sieu Verrouche il chantait toujours les qualités de Mohican. Il jouait son jeu. On l'aurait cru pas mal chaud,

mais il avait seulement quatre verres de gin.
C'était pas assez pour lui faire perdre la tête.

– J'sus pas riche qu'il disait, mais je gagerais ben vingt-cinq piasses avec n'importe qui sur le p'tit Mohican.

Le Yankee le regardait d'un air amusé.

– Faut jamais trop se vanter, le père, qu'il dit. Je ne dis pas que votre cheval est pas bon, mais il peut y en avoir de meilleur.

– Ben, maudit ! J'voudrais voir celui qui battra Mohican. Pis, j'lui donnerais vingt-cinq piasses.

Et il sort de sa poche cinq billets de cinq qu'il brandissait dans ses vieux doigts, en faisant toutes sortes de grimaces pour paraître ben saoul. Alors, l'Américain le taquine.

– Vous savez, moé aussi, j'ai un bon cheval, mais j'voudrais pas vous voler vot argent.

– Vous avez un cheval ? fait le père d'un air étonné. Ous qu'il est vot cheval ?

– Ici, à l'écurie.

– Ben, j'ai dit que j'trotterais pour vingt-cinq

piasses et je r'viens jamais sur ma parole, déclare le père.

– Ça me ferait de la peine de prendre vot argent, parce que je crois que vous en avez besoin, riposte le Yankee.

Vous comprenez, ils étaient comme deux pêcheurs à la ligne qui agitent leur hameçon dans l'eau, pour amorcer le poisson.

– Ben certain que j'en ai besoin, riposte le père, mais gagne ou perd, j'en ai toujours pour mon argent dans ane course.

– Dans ce cas-là, comme je vais gagner vos vingt-cinq piasses, je vais payer la traite, annonce l'Américain.

Pis, après avoir bu et s'être essuyé la bouche avec son mouchoir de soie, il regarde sa montre.

– Dix heures, fait-il. Écoutez, on va trotter ça avant dîner. Seriez-vous prêt à onze heures ?

– À onze heures on partira d'ici pour se rendre aux Coteaux, un mille et quart pour vingt-cinq piasses.

– Entendu, dit l'Américain.

– Maintenant, ajoute le père, pour pas avoir de dispute après, on dépose not argent.

– Ben sûr, concède le Yankee. D’ailleurs, avec moi, il n’y a jamais de dispute.

Alors, tous deux, ils comptent vingt-cinq piasses et ils donnent l’argent à Tit Noir Bélanger, l’hôtelier.

À onze heures, le père était là avec Mohican et sa p’tite sleigh rouge. L’Américain avait dit à Jérémie d’atteler son noir aux quatre pieds blancs. Ben, les v’là qui sortent de la cour et les deux chevaux prennent le trot. Mais, tout d’suite, l’Américain entend : ploc, ploc, ploc, comme de l’eau qui aurait ballotté dans un baril à moitié plein. Il écoute encore : ploc, ploc, ploc. Pis, le v’là qui se met à sacrer comme j’en ai pas entendu souvent. Ça aurait pris un bon Canayen pour l’accoter. Vous imaginez, après avoir mangé son avoine salée, le cheval avait bu deux grands siaux d’eau. Il était incapable de trotter. Il était battu d’avance. Mon yankee comprenait qu’il avait été roulé par un fin renard. Alors, il revire tout d’suite et il s’en retourne à l’hôtel. J’sais ben

qu'il était en sacre, mais il a pas voulu rien dire, parce qu'il voulait faire des affaires. Il voulait acheter des chevaux et il ne pouvait dire aux gens qu'ils étaient des coquins. Il a fait dételer, il n'a pas donné un mauvais dix cents à Jérémie. Mais après s'être fait remettre les cinquante piasses par Tit Noir Bélanger, le père a glissé un écu à Jérémie. Il l'avait ben gagné. Ah, ils s'entendaient ben ces deux-là !

Les pipes s'étaient allumées et la chambre mortuaire était remplie d'une épaisse fumée.

– Oui, le père et Jérémie, ils s'accordaient ben ensemble, fit à son tour Siméon Rabottez, un des anciens de la paroisse. Je m'appelle c'gas de Sorel qui était v'nu icite et qui faisait son faraud. Il était v'nu passer ane semaine su des parents et il se promenait dans un p'tit berlot rouge tout neuf. Pis il avait un bel attelage avec des grelots argentés. Il était ben greyé vrai. Avec ça, il avait un bon cheval, mais c'était un gas vaillant et qui cherchait trop à s'en faire accreire. Il s'en allait sur la route au p'tit trot. Vous étiez en arrière. Vous vouliez le dépasser. Juste quand il vous

voyait à côté de son berlot, il touchait son cheval et c'était ben le guiabe, mais vous n'arriviez jamais à passer en avant. Il vous r'gardait en riant, il vous narguait. Il avait ane bonne bête et il le savait. Oui, et ben, le père entend parler de ça. Il s'en vient à l'hôtel et il va voir Jérémie. Ils jasant tous les deux. Alors, le soir, comme le gas de Sorel rentrait d'ane promenade et qu'il faisait dételer dans la cour, v'là Jérémie qui commence à réciter sa leçon.

– Vous savez, j'pense que vous pourriez faire quelques piasses ben facilement, si vous vouliez.

Alors, l'autre ouvre les oreilles.

– Oui, il y a un vieux icite qui s' imagine que son cheval est le champion de la place. Il est toujours prêt à gager ce que vous voulez sur ane course. Maintenant, son cheval est pas pire, mais d'après ce que j'ai entendu dire, j'cré ben que le vot est meilleur. Pis, ajouta Jérémie en souriant, si vous gagnez ques piasses j'pense ben que vous m'oubliez pas.

– Oust-ce qu'il est ce vieux-là ?

– Oh, il vient icite tous les jours prendre son coup. Si vous voulez le voir, je vous avertirai.

– C'est bon, c'est bon, fait le gas de Sorel.

Alors, le lendemain, le père était là à prendre son verre de gin quand mon jeune s'amène. Pis tout s'd'suite, on parle joual et l'on arrange un match pour vingt piasses, du village à la fromagerie, à peu près deux milles.

Ben, le chemin était de glace vive, un beau chemin pour ane course. À trois heures, il y avait ben quarante personnes pour les voir partir. Avec ane musique de guerlots, ils sortent de la cour. Le père laisse l'autre passer en avant, mais il le suit de près. Ils avaient pas fait six arpents que, tout à coup, v'là un fer qui r'vole sur la route. C'était le cheval de mon gas de Sorel qui l'avait perdu. Trotter sans fer sur la glace vive, ç'aurait été folie. Ben, il était vaillant mon gas, mais pas fou. Il se dit que c'est encore mieux de perdre vingt piasses que de risquer de casser la jambe de son cheval qui valait deux cents piasses comme ane coppe. Alors, il arrête, pis il r'tourne à l'hôtel. Le père en fait autant. Il s'en va dans la cour. Lui pis

Jérémie ils se regardent un moment sans parler, juste un clin d'œil, pis Jérémie demande :

– Il s'est-il rendu loin ?

– À peu près six arpents, que répond le père.

– Ben, c'est c'que j'calculais, riposte Jérémie.

Alors, le père lui pousse une piasse. Jérémie tortille le billet et le serre dans sa blague.

Là-dessus, Ernest repassa à la ronde avec un flacon de gin et des verres. L'on buvait à la mémoire du vieux et chacun faisait son oraison funèbre.

Puis Hector Mouton commence à parler de ses tours de force à Sherbrooke, Valleyfield, Sorel. Il avait levé vingt hommes sur une plate-forme et autres exploits semblables.

– Oui, oui, fait Ludger Morreaux, ancien fermier qui vivait maintenant de ses rentes au village, vous levez un bout de la plate-forme, mais vous levez pas les vingt hommes à la fois.

– Ben, j'dis que j'lève toute la plate-forme d'un coup avec les vingt personnes.

– Alors, c’est un truc que vous avez. Vingt hommes ordinaires avec la plate-forme ça fait plus de trois mille livres. Ben, j’vas vous l’dire, j’voudrais voir l’homme qui est capable de lever une tonne de foin et la charrette avec.

– Écoutez, fait Mouton, piqué, j’lèverai pas vingt hommes parce que j’ai pas ma plate-forme, mon attelage et mes chaussures, mais j’vas lever tous ceux qui pourront se placer sur la table, de chaque côté du cercueil.

– Oui, ben, t’en mets pas ane douzaine, même en tassant, fait Prosper Laramée, le forgeron.

– Si c’est comme ça, j’vas vous montrer c’que j’peux faire. J’vas tâcher de trouver ane couple de planches, pis j’vas les mettre sur la table. Ça fera plus long.

– Des planches, t’en trouveras dans la remise, fait Zéphirin, le fils aîné.

Alors Mouton s’en va dans la cuisine où se trouvaient les femmes et demande un fanal. Virginie Arbas lui en donne un. Il l’allume et sort. Au bout de trois ou quatre minutes, il revient

avec ses planches et riant aux éclats.

– Vous parlez que j’ai déniché deux oiseaux, annonce-t-il. Imaginez-vous qu’en entrant dans la remise, je tombe sur Rose et Septime qui étaient là à jouer à des jeux. Vous parlez qu’ils ont été surpris et que mon apparition les a dérangés.

– Je trouvais ça curieux qu’il fût disparu, fit Napoléon. Ce Septime-là, j’vous dis qu’il n’en manque pas une quand il a la chance.

Puis Mouton prend ses deux madriers, les place sur la table de chaque côté de la bière.

– Mettez-vous là autant que vous pourrez, ordonne-t-il. Pis j’vous promets que j’vas vous lever. Toé, Poléon, dit-il à son beau-frère, tu vas être le juge et tu diras si j’ai levé la table.

Alors, les trois fils, Prosper Laramée, Antoine Le Rouge, Zotique Dupont, Siméon Rabottez, Philorum Massais et les autres prennent place sur les planches, de chaque côté du cercueil. Mouton enlève son veston, son gilet, son faux col. Puis debout à côté du groupe, il compte ses personnages du doigt : un, deux, sept, huit, dix,

onze, douze, treize. Avec le père dans sa bière, ça fait quatorze. Bon, tenez-vous les uns près des autres pour que ça balance pas.

Alors, il se glisse sous la table, se met à quatre pattes. L'on voyait sa large croupe massive.

– Pousse-toé un peu à gauche, fait le forgeron Laramée en lui flanquant une tape sur la fesse, comme lorsqu'il fait ranger ses vaches d'un coup de fourche le matin, pour nettoyer l'étable.

Mouton appuie les reins sous la plate-forme, se place afin de prendre sa charge en équilibre.

– Y êtes-vous ? Attention, Napoléon, regarde si je les lève. Ho !

Il tend tous ses muscles dans un effort, mais il s'est mal placé. La table penche d'un côté, l'un des madriers glisse et tombe avec fracas au parquet, ceux qui étaient dessus s'étendent sur le plancher pendant que le cercueil croule au milieu des hommes gisant pêle-mêle.

C'est un vacarme, un tumulte.

Au bruit de la chute et en entendant le brouhaha, les femmes avec un visage épouvanté,

accourent du fond de la cuisine pendant que les hommes se relèvent péniblement.

– Cré maudit ! En v'là des tours de force ! Des tours de farceur plutôt, fait Antoine Le Rouge qui se remet debout en se frottant une épaule.

On regarde le cercueil. Heureusement, la vitre n'est pas brisée. On le relève, on le remet sur la table.

– Il ne s'est pas fait mal, le père ; il rit, remarque Siméon Rabottez.

Dans sa bière, le vieux maquignon avait toujours son sourire sardonique et semblait s'amuser de l'incident qui venait de se produire.

Mais Mouton était furieux.

– Vous savez seulement pas vous tenir d'aplomb sur une table. Ben, vous viendrez me voir. J'vas donner une séance dans la salle du marché, pis j'vous promets que j'lèverai vingt hommes. J'vous invite tous.

– Ça fait longtemps qu'on n'a rien pris, constate Napoléon.

Une fois de plus, Ernest sort et revient avec un

flacon et des verres.

– Profitez-en, conseille-t-il. Icite, ça coûte rien, mais quand vous viendrez à la taverne, ce sera dix cents le verre. Le flacon vide est déposé dans un coin, à côté des quatre autres.

Juste comme les hommes s’essuyaient la bouche du revers de la main, la porte du dehors s’ouvre et un homme gros et court, en haut de forme, un gros cigare à la bouche, avec une grosse moustache noire et une lourde chaîne de montre dorée avec une énorme breloque fait son apparition. Il salue en entrant :

– Bonsoir, la compagnie !

– Ben, c’est Francis Pilonne ! crient des voix.

– Oui, c’est moé. J’arrive. J’sus parti hier soir de Joliette après l’exposition. J’avais appris dans la journée la mort du père Verrouche. Alors j’m suis dit que j’manquerais pas son service. Pis, après souper, j’sus v’nu icite tout drette. Je devais aller au Bout de l’Île demain, mais ce sera pour une autre fois. Maudit ! ane fois que j’avais pas de licence pour ma roulette et que la police

m'avait arrêté, il a cautionné pour moé et il m'a fait sortir. Ça, ça s'oublie pas et j'aurais pas manqué son service pour rien au monde.

On l'écoutait. Francis Pilonne était une figure connue dans la région. À toutes les réunions populaires, aux courses de trotteurs, aux concours agricoles, on le trouvait toujours avec son haut de forme, son gros cigare, sa grosse moustache noire, sa grosse chaîne d'or et sa roue de fortune. C'était son métier de faire tourner cette roue et d'encaisser les pièces de dix et de vingt-cinq sous. Ce soir-là, il avait une voix enrhumée et il toussait comme un cheval qui a la gourme, et des grains de salive rejaillissaient dans la figure de ses voisins.

Sur les entrefaites, Ernest s'amena avec une nouvelle bouteille de genièvre. Il ne mourrait qu'une fois le grand-père et il fallait faire les choses convenablement.

– C'est ane belle famille ; je vois qu'ils sont plusieurs frères, fit Antoine Le Rouge en voyant apparaître le nouveau flacon.

– Oui, il y en a encore plusieurs que vous

connaissez pas encore, mais vous les aurez tous
vus avant demain matin.

– Vous, m’sieu Pilonne, vous êtes en retard.
On va vous servir un bon coup, déclara Ernest. Et
prenant un verre à bière, il le remplit de gin
jusqu’au bord et le présenta au nouveau venu.

– Maudit ! J’voudrais qu’il y en ait tous les
jours un enterrement pour être traité comme ça.
Pis, ça va être bon pour le rhume, répondit
Pilonne en prenant une large gorgée.

Puis, il se remit à tousser comme un cheval
qui a la gourme, arrosant de nouveau ses voisins
de grains de salive.

– Pis dire que nous autes, on est là à boire, pis
que l’père, lui, ça fait plus de deux jours qu’il n’a
pas pris ane goutte. Ah ! maudit ! c’est ben triste
de mourir, déclara Mouton.

Puis soudain, se tournant vers l’homme au
gros cigare :

– T’aurais pas ta roue par hasard ?

– Ben certain. De Joliette je sus v’nu drette ici
avec mes agrès. Elle est dans ma voiture.

– Ben, sors là c'te roue. On va jouer un peu, hein ?

Alors le gros Pilonne sortit et revint l'instant d'après avec sa roue et ses accessoires. Il la plaça sur une chaise dans un coin. Ensuite, il étendit son mouchoir sur le cadre de la fenêtre tout près et y déposa son haut de forme qui était sa caisse habituelle. Fouillant ensuite dans ses poches, il en retira des poignées de monnaie qu'il jeta dans le fond du chapeau.

– Dix cents la palette, annonça-t-il.

Des mains se tendirent. Les petites planchettes portant des numéros furent vite distribuées. Puis, Pilonne imprima un mouvement rotatif à sa roue qui se mit à tourner à grande vitesse puis ralentit progressivement. L'on entendait seulement le bruit de la languette de cuir heurtant au passage les clous du cadre. Chacun suivait la révolution du cylindre. Antoine Le Rouge crut avoir gagné, mais la roue avança encore d'un cran avant de s'arrêter et ce fut Ernest qui se trouva à avoir le bon numéro. Pilonne prit dans son chapeau une grosse pièce de cinquante sous et la tendit au

garçon.

De nouveau, Pilonne distribua les palettes.

– Cré batêche ! Le père était chanceux. J'en prends une pour lui, annonça Mouton pris d'une subite inspiration. Il en acheta une et la déposa sur la vitre du cercueil.

Clic, clic, clic, la roue tournait. Les regards du groupe étaient fixés sur la languette, qui était la main du hasard. Ce fut le mort qui gagna. Vrai, Mouton avait eu une heureuse idée.

Le jeu continua. Dans la nuit, près du cadavre dans sa bière, la roue tournait et l'on entendait le petit bruit sec de la languette frappant dans sa rotation les pitons de son cadre.

Pendant des heures ce fut ainsi.

Le vieux était mort depuis cinquante heures, mais dans cinquante millions de siècles il ne serait pas plus mort. Il avait pris son dernier verre de gin, il avait trotté sa dernière course, il avait conclu son dernier marché, il avait pris son dernier repas. Au matin, on l'enterrerait. Ce qui avait été Baptiste Verrouche n'était plus qu'une

forme vaine, un amas de matière qui se décomposerait lentement dans le sol. Ses enfants, ses petits-enfants mangeraient, boiraient, procréeraient, pour aller ensuite à leur tour pourrir dans la terre. En attendant leur heure et celles des funérailles du père, ils buvaient du gin, ils jouaient à la roue de fortune et, sous la remise, le petit fils troussait la servante de la taverne.

La roue tournait. Et de temps à autre, Ernest apportait un nouveau flacon puis, quand chacun avait bu, le repoussait dans un coin, à côté des autres vidés cette nuit. Et Rose distribuait des sandwiches.

La figure crispée, l'expression dure, planchette en main, les joueurs regardaient la roue, instrument du sort, qui tournait avec un bruit de crécelles, et guettaient leur numéro.

Puis, l'on entendit chanter un coq. Une vache meugla longuement. Un jour gris entra par la fenêtre dans la chambre enfumée. L'on cessa de jouer. Sur le cercueil il y avait une poignée de monnaie. Cette nuit, en attendant de s'en aller en terre, le père avait gagné huit piastres et demie.

De tous les joueurs, il était celui qui prenait le plus fort montant.

– Oui, le père a toujours été chanceux, déclara Hector Mouton. J’crains pas pour lui. J’vous dis que saint Pierre a pas de chance de l’arrêter à la porte. Sûr et certain, Baptiste Verrouche va passer. Maintenant, savez-vous ce qu’il va faire le père avant de s’en aller ? Non, eh ben, il va payer la traite à ses parents avant qu’ils lui disent adieu. On va acheter un beau gros flacon de gin, comme il faisait quand il avait gagné une course ou une gageure, pis on le boira avant de se séparer, avant de sortir du cimetière. C’est comme ça qu’il aurait aimé qu’on fasse, le père.

– Torrieu, Hector, il y a que toé pour avoir de bonnes idées comme ça, approuva Zéphirin, le fils aîné, en caressant sa barbiche noire.

Vers les sept heures, Rose alla appeler les hommes pour le déjeuner. Mathildé, femme de Zéphirin, et Malvina, épouse de Napoléon, apportaient les provisions sur la table. C’était deux grandes bringues, l’une blonde fadasse et l’autre brune avec une légère moustache. Dans la

cuisine, Philomène, compagne de Téléphore, veillait devant le fourneau. Rose allait et venait de la cuisine à la salle à manger. Angèle Bézières, vieille fille toute courte, couverte de bijoux en or : chaîne avec pendeloque, boucles d'oreilles, montre, bracelet et trois bagues, était perchée sur une chaise. Elle était si courte que ses pieds chaussés de bottines de prunelle pendaient, ne touchant pas le plancher. Assises dans la pièce, se trouvaient aussi la Antoine Le Rouge, cinquante ans, avec un goitre énorme, Caroline Bercer, belle et grande brune, femme du fromager, Valentine Houle, grosse blonde ragoûtante, mère de trois enfants, dont un de deux mois qu'elle avait amené avec elle. Assise sur une berceuse basse, elle le faisait téter. Quelques minutes auparavant, elle l'avait nettoyé et avait déposé à côté de sa chaise la couche souillée. Et toutes ces femmes causaient maladies.

– Les hommes vont manger d'abord et nous déjeunerons ensuite, avait déclaré Mathildé qui, pour le moment, était en charge de la maison.

À l'appel de Rose, les fils du défunt et les

visiteurs entrèrent les uns après les autres dans la salle et se placèrent à table. Ils avaient bu toute la soirée et toute la nuit et étaient à moitié ivres. Quelques-uns passèrent dans la cuisine, histoire de causer un moment avec les femmes. Claude Barsolais, vieux garçon de quarante ans, qui courait après tous les jupons, aperçut la grosse Valentine donnant le sein à son bébé. Il avait absorbé une douzaine de verres de gin au moins et, à cette vue, il se sentit tout allumé.

– J’changerais ben de place avec lui pour quelques minutes, fit-il, l’œil enflammé, en regardant la jeune femme. Inconscient de son geste, il tendit le bras et, prenant le sein gonflé, le pressa dans sa main ! Ane belle quétouche ! s’exclama-t-il.

Un cri indigné :

– Cré effronté !

Et flac.

D’un mouvement rapide, Valentine se penchant de côté avait saisi la couche souillée qui gisait à côté de sa chaise et l’avait lancée en

pleine figure de Claude.

La jeune femme était insultée.

– Vas-t-en, salaud ! Vas te dessaouler ! Non, mais ça prend-il un effronté pour venir m’attaquer comme ça ! Pis garde-là la couche que j’ai pris ton portrait avec. Garde-là comme souvenir !

– Torrieu, vous êtes pas manchotte ; vous visez juste ! s’exclama Antoine Le Rouge.

Le nez, les joues, le menton couverts d’excréments, Claude, gauche et confus, sortit au dehors et s’en alla se laver au puits, enlevant avec son mouchoir les immondices qui lui couvraient la face.

Dans la cuisine, les femmes jacassaient ferme. Valentine avait reboutonné son corsage.

Dans la salle, les hommes mangeaient avec appétit. Le gros Pilonne avait comme voisin de table, à droite, Philorum Massais, fils aîné du fermier Noé Massais. C’était un garçon de vingt-cinq ans, très brun et court. On avait servi à chacun une généreuse grillade de porc frais avec

des pommes de terre et du thé.

– J'en r'prendrais ben un peu, fit Pilonne à Rose qui circulait autour de la table.

– Pis vous, m'sieu Massais ?

– Un peu, moé itou.

– De la saucisse avec votre grillade ?

– Si c'est pas trop de trouble.

Et Rose apporta aux deux compères, une assiette remplie de grillades et de saucisses.

– Ben, moé, j'ai ane faim, déclara Pilonne. Vous comprenez, j'ai fait cinq heures de voitures pour venir ici, pis ensuite, passer la nuit debout, ça creuse l'estomac.

– Moé itou, j'ai d'l'appétit, déclara Massais.

Le gin qu'ils avaient ingurgité avait été un bon apéritif.

Un rôti de porc froid était au milieu de la table.

– Je prendrais ben ane tranche de viande froide, fit Pilonne après avoir nettoyé son assiette.

– Moé itou, répéta Massais.

Et tour à tour, ils se taillèrent une épaisse tranche de porc froid.

– Passez donc les cornichons, mon ami, demanda Pilonne à Antoine Le Rouge.

Pilonne se servit. Massais en fit autant.

– Tu manges, tu manges ! s'exclama d'un ton admiratif Amédée Corbeau assis en face de Massais, de l'autre côté de la table. Ce Corbeau était lui-même un gros mangeur. Il était le fils d'Isidore Corbeau dont l'appétit était resté légendaire. Intéressé par ce duel de deux robustes estomacs, Médée s'était placé les deux coudes sur la table et il regardait Pilonne et Massais qui s'engouffraient d'énormes bouchées de viande.

– Il y a des p'tits hommes qui sont surprenants, remarqua-t-il, en s'adressant à Massais.

Ce dernier et son compagnon se bourraient, s'empiffraient à crever. C'était à qui des deux surpasserait l'autre. Soudain, Médée se leva, s'en alla à la cuisine et revint avec deux bouteilles de

bière qu'il plaça devant les deux gargantuas.

– Si jamais tu deviens veuf, je te donnerai ma fille en mariage, déclara Pilonne en se versant un verre.

Il mangeait, il buvait et il toussait, arrosant ses voisins de grains de salive.

– Ane autre tranche ? interrogea Pilonne en s'adressant à son jeune voisin.

– C'est pas de refus.

Et de nouveau, ils se coupèrent un copieux morceau de rôti froid.

– Pour un p'tit homme, vous êtes extra. J'me demande où vous mettez tout ça, fit Pilonne.

– Mangez, pis inquiétez-vous pas de ça, riposta Massais.

Médée retourna chercher deux autres bouteilles de bière.

Entre le gros et le petit, c'était un concours à qui mangerait le plus. Les autres qui avaient fini depuis longtemps se passionnaient pour cette rivalité. Soudain, Pilonne, d'un geste sec,

repoussa devant lui son couvert encombré de victuailles. Il avait fini, comme cela, brusquement. Le petit l'emportait. Lui, il vida complètement son assiette et se servit ensuite une tranche de pâté aux pommes.

– À cet'heure, on va pouvoir attendre le dîner, déclara-t-il.

Rassasiés, repus, les hommes étaient sortis de la salle à manger. Ils passèrent dans la chambre mortuaire et se groupèrent autour du cercueil. Froidement, ils contemplaient la figure du vieux qui avait toujours son sourire sardonique. À ce moment, Ernest s'amena avec un nouveau flacon. Les verres se remplirent.

– C'est triste de penser qu'on est là à manger et à boire, tandis que l'père, lui, il peut pas prendre une goutte ni une bouchée, fit Pilonne.

Sur les entrefaites, le corbillard arriva du village conduit par Michel Linton. Alors, le corps du vieux Baptiste Verrouche fut placé dans le chariot funèbre et le cortège se mit en route pour l'église. Mathildé compta quarante-deux voitures. Entre les champs, les vergers, les prairies, la

procession s'en allait d'un pas lent, passant devant des maisons où le père avait souvent arrêté pour acheter une taure ou un veau.

Antoine Le Rouge, sa femme et son fils se trouvaient en avant de Médée Corbeau qui avait comme compagnon Urgèle Doutier, son voisin.

– C'est saprement ennuyant, le cheval de Médée a tout l'temps la tête su nous autes, fit d'un ton irrité la Antoine Le Rouge à son homme.

En effet, l'animal suivait de tellement près la voiture devant lui que sa tête qu'il balançait à chaque pas, frôlait à tout instant le siège d'arrière d'Antoine Le Rouge où étaient sa femme et son fils.

– Cet animal-là bave tout l'temps su mon manteau de soie et il va le salir, ajouta la femme.

– Ton cheval va monter dans mon boghei. R'quiens-le ! Tire un peu en arrière, ordonna Antoine le Rouge à Corbeau.

Mais Médée se mit à rire d'un rire épais.

– Ben, il te mangera pas. As pas peur, répondit-il de sa grosse voix railleuse.

Il aimait cela taquiner les gens, et Antoine Le Rouge venait justement de lui fournir un prétexte. Alors, naturellement, il laissa faire son cheval qui encensait de la tête et se frottait le nez au siège devant lui.

– Ce sapré cheval-là va tout gâter mon manteau, se lamenta la femme.

Alors, Antoine Le Rouge qui était d'un caractère prompt, se pencha soudain en arrière et lança un grand coup de fouet à la tête de la bête de Médée. Sous le cinglement, l'animal se cabra, secoua les oreilles, fit un brusque écart et s'élança en avant. En passant, une des roues de la voiture de Médée accrocha le boghei devant lui. Le choc fut si violent qu'il le fit verser dans le fossé en même temps que se brisait l'une des branches du travail de Médée. Instantanément, le cortège s'arrêta et les gens descendirent pour porter secours aux victimes de l'accident. Antoine Le Rouge se releva sain et sauf, ayant seulement reçu un rude ébranlement, son fils avait été à moitié assommé en heurtant le sol et se remit debout tout étourdi, mais la femme au

manteau de soie avait un bras cassé.

À peu près à hauteur du corbillard, Médée parvint à maîtriser son cheval emporté.

Entre Antoine Le Rouge et Médée Corbeau ce fut une belle engueulade puis une lutte. Les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre et se mirent à se talocher ferme, puis s'empoignèrent à bras le corps et roulèrent sur le sol. Les assistants intervinrent et séparèrent les combattants.

– Dans tous les cas, tu vas recevoir demain une lettre d'avocat, cria Antoine Le Rouge.

– Oui ? Ben ta lettre d'avocat, je me torche avec, riposta Médée.

L'on sortit du fossé le boghei fort endommagé. Antoine Le Rouge le confia à son fils pour retourner à la maison. L'on hissa dans le carrosse de Siméon Rabottez la femme blessée qui était sur le point de perdre connaissance. Le mari se plaça à côté d'elle, et laissant en arrière le cortège funèbre, l'on partit au grand trot pour se rendre chez le rebouteur.

– Il y a rien de malchanceux comme de se

rendre à un service, remarqua Prosper Laramée. Il arrive toujours quelque chose de vilain.

Au son grave et triste des glas, le cercueil du vieux Baptiste Verrouche entra dans l'église suivi de son groupe de parents et de voisins qui allèrent se placer dans les bancs avoisinant la dépouille mortelle du défunt. Philorum Massais était effroyablement ivre. C'est à peine s'il pouvait se porter et il se sentait très malade. Le gin et la bière qu'il avait pris, joints au repas d'ogre qu'il avait englouti lui causaient un malaise qui allait sans cesse en augmentant. Il avait les yeux vagues et ne savait trop ce qui se passait autour de lui. Il fut le dernier à entrer dans l'église. Selon le rite, il s'avança vers le bénitier pour y tremper les doigts et se signer, mais il chancela et, pour ne pas crouler au plancher, s'accrocha à la lourde vasque en pierre, en forme de soucoupe. Les sueurs lui coulaient sur la figure. Soudain, pendant qu'il se tenait ainsi cramponné à l'appui qu'il avait rencontré, il eut un haut le cœur. Sa bouche s'ouvrit démesurément avec une grimace et, dans une espèce de râle, dans un effort qui le secouait tout entier, il commença à rejeter

l'énorme repas et les boissons qu'il avait pris le matin. Des bouchées de viande et de saucisses qu'il avait avalées sans les mastiquer flottaient sur le bassin d'eau bénite. Au bruit de ses efforts, le garde-chiens Polydore Surprenant et Hector Mouton accoururent et, prenant chacun par un bras le jeune homme qui avait peine à se tenir debout, le sortirent de l'église. Le vieux Polydore qui en avait vu bien d'autres était cependant scandalisé.

– Vomir dans le bénitier ! s'exclamait-il.

Le soutenant toujours, les deux hommes le traînèrent sous la remise aux voitures et le firent asseoir par terre à côté de son boghei, afin qu'il pût se remettre au grand air.

– Maudit, que j'sus malade ! répétait-il en faisant de nouveaux efforts pour se débarrasser de ce qu'il avait sur l'estomac.

– Que j'sus malade, que j'sus donc malade ! se lamentait-il.

Mouton et le garde-chien le laissèrent là pour retourner à l'église. Quelques jeunes gens se

tenaient debout à l'arrière de la nef, ne tenant pas à aller se placer dans les bancs. L'homme fort se joignit à eux. Au bout de quelques minutes, il leur faisait palper ses biceps et relevait la jambe de son pantalon pour leur faire admirer les muscles de ses mollets. Il était né fort, puissant, et il était orgueilleux de sa force comme une jolie femme de sa beauté. Ses bras, ses jambes, son torse, il s'imaginait qu'il n'y en avait pas de semblables et il les exhibait en toute occasion.

À l'autel, le prêtre, avec une grosse face blanche, bouffie de graisse, offrait le saint sacrifice de la messe, lançait des invocations, prononçait des oraisons pour le défunt. Mais un service d'union de prières, c'est court, c'est vite fini. On a payé un écu par an pour l'avoir, mais on en a tout juste pour ses écus. Bientôt, l'officiant, accompagné des deux enfants de chœur, l'un portant la croix, l'autre le goupillon et l'eau bénite, descendit dans le nef, s'approcha du pauvre catafalque surmonté d'une douzaine de maigres cierges, aspergea le cercueil, puis, après un dernier *requiescat in pace*, tourna et, d'un pas lent, sa large chasuble lui battant les reins, s'en

alla vers la sacristie. Le service était fini.

Alors, les cloches tintèrent de nouveau. L'on descendit le cercueil de ses tréteaux et, dans un remuement de petits bancs poussés par les pieds et dans un bruit de pas, l'on sortit de l'église pour se rendre au cimetière, tout à côté. L'on entendait les cris des collégiens à la récréation, se livrant à leurs jeux dans la cour.

Pendant que penchés autour du trou béant, les fils, les parents et les amis regardaient la caisse funèbre, le corps du vieux Verrouche fut lentement descendu dans sa dernière demeure. Puis, les pelletées de sable et de gravier commencèrent à glisser sur le cercueil. Le fossoyeur et son fils accomplissaient méthodiquement leur besogne. L'un à la tête, l'autre aux pieds, ils faisaient couler dans la tombe le tas d'argile fraîche à côté de la tranchée. Serré dans un veston étriqué et coiffé d'un feutre cabossé, le vieux avait dans la bouche une chique de tabac et, de temps à autre, il lançait de côté un jet de salive jaunâtre. Le fils portait un chandail de grosse laine rouge déteinte, percé aux coudes

et une casquette d'étoffe grise. Bientôt, la bière fut recouverte. Le vieux Baptiste Verrouche était effacé à jamais de la surface de la terre. Le sable et le gravier continuaient de tomber. Maintenant, la fosse était comblée. Alors les assistants commencèrent à s'éloigner. Il ne resta plus que les plus proches parents et un couple de voisins.

– Ben, on partira pas sans prendre un coup, annonça Hector Mouton et, sortant le flacon de gin qu'il avait apporté, il le déboucha et le passa à Zéphirin, le fils aîné, qui prit une bonne gorgée. Napoléon et Grégoire burent à leur tour. Le flacon payé par le gain du défunt à la roue de fortune passait de bouche en bouche. Après avoir bu, chacun essuyait le goulot avec la paume de la main et passait la bouteille à son voisin. On l'offrit aux fossoyeurs.

– Juste une larme, fit le vieux qui cracha sa chique et porta le cruchon à ses lèvres. Son fils en fit autant. Hector Mouton avala la dernière gorgée. Ensuite, il égoutta le flacon au-dessus de la tombe, l'aspergeant de gin. Puis, pris d'une subite inspiration, il le planta dans le sol grisâtre,

au-dessus de la tête du mort. Dernière borne, dernier souvenir, dernier viatique. Tout le monde s'en alla. Et enfermé entre ses quatre planches, le vieux maquignon resta seul dans la terre, pour les siècles des siècles.

Et cela se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.

L'évasion manquée

C'était une vieille liaison. De plus de quinze ans et mauvaise comme un panaris ou la gale. Lui, Robert Deval, un sentimental, un idéaliste, à trente-cinq ans et heureusement marié, avait rencontré Louise Lepert, grande blonde de dix ans plus jeune que lui, qui l'avait entraîné dans une aventure qui avait bouleversé son existence et avait été la grande erreur de sa vie. La première fois qu'elle l'avait vu, cette fille avait été séduite par sa figure grave et sympathique, par ses yeux bruns dont le regard se posait sur elle comme une caresse infiniment douce et qui la jetaient dans un indicible émoi, et surtout par ses mains fines et délicates qu'elle aurait voulu couvrir de baisers.

– Ce que j'ai tout d'abord aimé en toi, lui disait-elle plus tard, ce sont tes mains. Je ne pouvais me lasser de les regarder et j'aurais voulu

les prendre et les mettre sur ma figure, sur mes cheveux, sur tout moi.

Sous des prétextes divers, puis sans prétextes elle était retournée le voir à son atelier de photographe. Il la trouvait exquise avec ses grands yeux bleus, ses épaisses lèvres rouges et ses cheveux dorés, mais c'était un timide et il ne lui faisait aucune avance, se bornant à l'écouter complaisamment. Alors, elle avait fait un petit voyage et, dès le lendemain de son départ, lui avait écrit disant qu'elle regrettait déjà d'être partie, mais qu'à son retour qui ne tarderait pas, elle se laisserait tomber dans ses bras comme elle avait eu si souvent l'envie de le faire. Au bout de deux semaines elle était revenue et ils étaient devenus amants. Sur le coup, elle lui avait révélé la grande volupté qu'il ignorait, qu'il ne soupçonnait même pas. Cette blonde était une sensuelle, une affamée de luxure et toujours inassouvie. Certes, elle était très gentille et aimait réellement Deval ce qui ne l'empêchait pas de le tromper tous les jours, car pour elle, l'amour et la satisfaction de la chair étaient deux choses bien distinctes. Lui ne voyait rien, car il était pris

comme il ne l'avait jamais été. Comme la plupart de ceux qui aiment, il était aveugle. Artiste en dissimulation, Louise n'avait aucune difficulté à lui cacher ses multiples écarts. Lui, en avait fait une idole, son idole d'or, comme il disait en caressant ses cheveux et son corps si blonds. Dans ses bras, il jouissait d'une félicité sans bornes, il goûtait l'indicible joie des corps amoureux qui se prennent et se donnent. Il vivait un rêve d'une beauté surhumaine. Mais la désillusion était venue. Il avait eu la preuve qu'elle le trompait. Il avait su qu'après l'avoir quittée un soir, elle avait passé la nuit avec un autre homme. Lorsqu'il lui en avait fait des reproches, elle lui était apparue menteuse, opiniâtre, butée, mauvaise. Ç'avait été là le commencement de son calvaire, car une parole qu'elle échappait inconsciemment, un vague indice, lui faisaient supposer une nouvelle trahison et il souffrait de ses doutes continuels. Elle vivait dans un perpétuel mensonge et laissait un galant pour aller en rencontrer un autre. Deval ne connaissait pas tous ses débordements, il supposait quelques infidélités, mais était loin de

connaître toute la vérité.

L'attachement de Louise pour lui était toutefois sincère et très souvent, elle se faisait aimable au possible, trouvait de l'imprévu, de nouvelles inventions pour charmer son amant. Celui-ci, elle le sentait profondément amoureux, il lui fournissait l'affection dont elle avait besoin et elle faisait des frais pour lui plaire. Il ne fallait pas cependant lui demander de lui demeurer fidèle. Cela, elle en était incapable. Alors, lui était continuellement rongé de soupçons, dévoré de jalousie.

Un jour, elle était disparue, envolée avec un ancien ami qui l'avait reprise, amenée au loin. Lorsqu'entrant un après-midi, dans leur chambre à l'heure habituelle, il n'avait pas trouvé Louise, lorsqu'ouvrant les tiroirs de la commode, il avait vu son linge parti, lorsqu'il avait compris qu'elle l'avait abandonné, il s'était jeté sur le lit dans une crise de désespoir. La logeuse et sa fille étaient entrées dans la pièce et l'avaient trouvé sanglotant sur la couche où, si souvent, il avait tenu son amoureuse dans ses bras.

Touchées par cette pitoyable détresse d'homme tout secoué de sanglots, elles l'avaient interrogé. Lorsqu'en réponse à leurs questions, il avait déclaré que celle qui venait le rencontrer là était partie pour ne plus revenir, elles lui avaient dit que ce n'était pas la peine de pleurer, qu'il se trouvait un lot de femmes qui pourraient facilement remplacer la volage et la lui faire oublier. Mais il était désespéré, restait inconsolable. Il ne pouvait ni manger ni dormir et sa tête était lourde, si lourde. Il s'était senti devenir fou et il avait craint pour sa raison.

Affolé, il était allé voir un médecin de ses amis qui lui avait prescrit des potions de bromure. Pendant des jours, il avait vécu un affreux cauchemar. Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ? se demandait-il, l'esprit angoissé. Au bout de six semaines, une lettre lui était arrivée. Louise reviendrait bientôt. Dix jours plus tard, ils s'étaient retrouvés. Deval avait tellement souffert, il était tellement une loque pantelante et douloureuse, qu'il était tombé éperdu dans les bras qu'elle lui tendait. Et la vie de joies charnelles, de tromperies et de trahisons

avait recommencé.

Deux ans plus tard, elle l'avait quitté une seconde fois pour aller vivre à New-York avec un juif dont elle s'était infatuée. Elle n'avait pas eu de chance cependant et sa fugue avait été de brève durée. Deux fois son nouvel amant, violent et jaloux, avait tenté de la tuer. Alors, elle était revenue et, comme un chien affamé à qui l'on a enlevé son os et qui le retrouve, il avait repris la femme qui le torturait mais dont il ne pouvait se passer.

Des années avaient passé, puis, comme de vieux souliers qu'on met de côté, qu'on jette au rebut, elle l'avait délaissé une troisième fois, cette femelle, pour un solide et robuste constable, ivre la moitié du temps et qui l'avait mise enceinte. Découragée, affolée, dans des transes, elle était allé voir une avorteuse. Moyennant une rétribution élevée, la praticienne l'avait délestée du germe qui était en elle, mais Louise avait dû passer quelque temps dans le louche hôpital de la faiseuse d'anges. Alors, dégoûtée de son aventure, elle avait délaissé ce mâle pour

retourner à l'ancien amant dont elle connaissait la faiblesse. Cette dernière aventure de Louise avait duré cinq mois et pendant ces jours, torturé par une jalousie féroce, Deval avait souffert une agonie sans nom. Constamment, il se représentait Louise et le gros constable aux bras l'un de l'autre. Pour la volupté, elle affectionnait les fins d'après-midi et chaque jour vers les quatre ou cinq heures, il croyait voir leur étreinte, s'imaginait entendre leur sourd halètement. La nuit, il ne dormait pas et il était hanté d'idées de suicide. Un dimanche même, il s'était décidé à mourir. Il avait chargé le revolver qui était dans un tiroir de son bureau de toilette et il s'était promis qu'à trois heures, alors que sa famille serait sortie, il s'enverrait une balle dans la tête. Des parents étaient survenus, par hasard, avant le temps fixé pour son petit drame, et le geste décisif, le geste libérateur avait été ajourné. Puis, une fois de plus, Louise était revenue. Elle était revenue douloureuse, blessée. Cet avortement auquel elle s'était soumise, l'avait fait réfléchir, l'avait calmée momentanément, avait modéré ses ardeurs. Car elle savait qu'à ce jeu, elle avait

risqué sa vie.

La liaison interrompue avait donc recommencé, mais ils étaient l'un et l'autre comme de grands blessés. Lui ne pouvait oublier les heures atroces qu'il avait vécues et Louise songeait toujours aux trois semaines passées dans la pension de l'avorteuse, à la crainte de la mort qu'elle avait éprouvée et aux scènes que, dans son ivresse querelleuse, le gros constable lui avait souvent faites. Ce récent passé lui était extrêmement pénible. Deval et Louise savaient que jamais plus ils ne pourraient retrouver la ferveur ancienne. C'était un piètre recollage. À certains jours, Louise se montrait très gentille, mais lui, il était trop désillusionné pour s'emballer. Il était comme une âme en deuil. Tout son être était meurtri, endolori.

Un jour, elle lui annonça qu'avec l'assurance-vie qui lui revenait à la suite de la mort de son unique frère, elle avait acheté une maison dans les Laurentides, à Chamberry.

– Une maison ombragée par une vieille épinette, avec une haie de cèdres et un grand

jardin rempli de fleurs. Cela me fera du bien d'aller me reposer là pendant mes vacances. Je compte bien que tu viendras me voir.

Il n'y était pas allé.

D'autres années s'étaient ajoutées à leur vie, des années monotones, sans joies. Deval était toujours hanté par ses souvenirs, il les ruminait pendant des heures et des heures et il était rempli de soupçons qui lui empoisonnaient l'esprit.

Chaque été, Louise allait passer une quinzaine à sa maison de Chamberry. Une saison elle y avait même passé un mois et chaque jour, elle envoyait à son ami des feuillets mauves ou bleus couverts de mots d'amour et de tendresse.

Chaque année, elle l'invitait à aller lui rendre visite.

Il y avait maintenant quinze ans qu'ils se connaissaient.

– Cet été, il faut que tu viennes me voir à Chamberry. Je veux t'avoir à moi, dans ma maison, dans ma chambre. C'est quelque chose de nouveau que je te donnerai, lui avait-elle dit

d'un ton câlin.

Elle était revenue à la charge, avait allumé ses désirs.

– Songe donc, seuls tous les deux dans cette maison de campagne, se posséder dans le calme, dans la paix, au chant des oiseaux, près d'un grand jardin en fleurs. Nous aimer dans une chambre où j'ai tant pensé à toi, où je t'ai écrit si souvent. Je t'attendrai. En débarquant à la gare, tu demanderas Lacoste, qui transporte la malle, et il te conduira chez moi en taxi. La distance est de dix milles et tu seras à la maison quinze minutes plus tard.

Elle était partie pour ses vacances. Il hésitait beaucoup à aller la rejoindre, car il ne pouvait trouver de prétexte plausible pour expliquer ce voyage à sa femme et il voulait éviter de lui faire de la peine. Il eut recours à une invitation truquée, signée du nom d'un ancien ami, qu'il se fit envoyer. Il partit alors, mais sans allégresse aucune, avec toutes sortes d'appréhensions et avec la crainte que sa femme ne devinât le motif de cette excursion. Toutefois, lorsque le wagon

eut démarré, se mit à rouler, il se dit qu'à trois heures de là, il serait avec son amie, qu'ils passeraient la nuit ensemble. Ce sentimental laissa alors libre cours à son imagination et il eut bientôt l'illusion que le train l'emportait vers des joies précieuses et inédites.

À Chamberry, il n'y avait qu'une rue. D'après une photographie qu'elle lui avait montrée, il reconnut la maison à côté de laquelle se dressait une haute épinette au feuillage épais, d'un vert sombre. Lorsque le taxi stoppa, Louise apparut à la porte pour recevoir son ami.

– Je t'attendais justement ce matin, dit-elle. Lorsque la maîtresse de poste m'a dit que je n'avais pas de lettre hier soir, je me suis dit ; il viendra sûrement demain.

Tout de suite, elle voulut lui montrer son chez-elle. Sa chambre d'abord, à l'étage supérieur, avec le grand lit. Sur une chaise, dans un coin, elle plaça la sacoche qu'il avait apportée. Le soleil entra à pleine fenêtre dans la pièce.

– Je me suis lavé les cheveux hier, dit Louise, montrant sa tête blonde.

Elle était devant lui, légèrement inclinée. Mais, mêlés aux cheveux dorés, il voyait d'innombrables fils blancs et, dans l'éclatante lumière, la figure lui paraissait lourde, épaissie, marquée de lignes profondes en demi-cercle, de chaque côté de la bouche et du menton marqué de deux anciennes cicatrices d'un blanc mat. Lorsqu'elle parlait, son front se barrait de plis et était légèrement bosselé.

Qu'elle avait donc vieilli depuis les quinze ans qu'ils se connaissaient !

Il regardait la blonde figure devant lui et il constatait avec mélancolie tous les ravages que le temps y avait faits. Comme à leur amour. Dans ce nouveau cadre, elle lui apparaissait telle qu'elle était réellement maintenant. Il avait là une vision neuve qui l'impressionnait étrangement et douloureusement, parce qu'elle lui révélait l'usure de tout, des êtres et des sentiments. Avec tristesse, avec amertume, il songeait au bonheur qui aurait pu être et qui avait été manqué parce qu'elle avait toujours été conduite par la boussole affolée qu'était son sexe.

– Allons voir les autres pièces, dit-elle en voyant la figure sombre de son ami.

Ils passèrent rapidement dans trois autres chambres, puis ils sortirent sur le balcon d'où l'on voyait une partie du village et, à l'arrière-plan, les montagnes environnantes.

Ensuite, ils descendirent. Ils visitèrent le rez-de-chaussée : la salle à manger, le salon orné d'un portrait de Sir Wilfrid Laurier, laissé là par l'ancien propriétaire de la maison, une chambre, la cuisine.

– Tu n'as pas dîné ?

Non, il n'avait pas dîné, le train n'ayant fait qu'un arrêt de dix minutes à Sainte-Agathe et il détestait les repas avalés à la hâte.

– Moi, non plus, nous allons manger ensemble.

Son amie et voisine, M^{me} Lebel lui avait envoyé le matin un panier de tomates, et trois pieds de laitue, et une autre voisine, une terrinée de cerises de terre pour faire des confitures. Chaque fois qu'elle arrivait à sa maison de

Chamberry c'était toujours ainsi. Ces femmes auxquelles elle apportait quelques cadeaux pour leurs enfants la comblaient de provisions de toutes sortes.

Au moment de se mettre à table : Fais un souhait, dit-elle.

Ils dînèrent côte à côte dans la grande salle calme et silencieuse.

Après qu'elle eut desservi, ils passèrent au jardin. Une vaste pièce de terre, arrangée en corbeilles, en croissants, en carrés, avec une large plate-bande de muguet à côté de la route. L'on voyait des massifs de rosiers, d'énormes pieds de pivoines, des capucines géantes aux éclatantes fleurs jaunes au milieu de leurs belles feuilles vertes et surtout, de hautes touffes de phlox mauves et violets.

– C'est pas possible, vous devez pisser dessus pour les arroser, lui avait un jour dit en riant M^{me} Lebel. Vous avez les plus beaux phlox de la paroisse.

Non, elle les arrosait seulement avec de l'eau

grasse, de l'eau de vaisselle, lorsqu'elle était là.

À l'arrière du parterre était le potager contenant des carottes, des choux, des navets, des tomates. Les mauvaises herbes poussaient cependant drues dans ce jardin et l'on voyait qu'il était négligé, qu'il manquait de quelqu'un pour en prendre soin. Et les corbeilles et les croissants dans le parterre, s'effondraient, étaient éboulés, perdaient leurs formes, n'étant pas entretenus. Ici et là de grosses fourmilières. Tel quel cependant, c'était charmant.

– Si tu avais vu mon jardin il y a trois ans, lorsque j'ai pris un mois de vacances, tu aurais été surpris de mon travail. Les gens ne pouvaient croire que je ne connaissais rien de la culture. Sais-tu, lorsque je bêche, je pioche, je sarcle ici, je ne suis plus la même personne.

Il se fit un long silence.

– Maintenant, si tu veux, nous allons aller voir le cimetière et le village en même temps.

Lentement, ils allaient dans la calme rue déserte.

– Nous ne voyons personne, mais crois-moi, les gens nous voient eux, dit-elle, et ce soir tout Chamberry dira : M^{lle} Lepert a de la visite. Tu peux être certain que le village a vu passer Lacoste avec son taxi et l'on a voulu savoir où il allait.

Ils avaient laissé les dernières maisons et étaient maintenant dans la campagne, entre les champs dénudés. Le seul bruit qu'ils entendaient était la note monotone des criquets qui semblaient être une multitude innombrable. Une haute croix noire se dressait non loin de la route. Louise poussa la barrière et ils entrèrent dans l'enclos funèbre, tout rempli de hautes verges d'or d'un jaune éclatant et de grands framboisiers.

– Je suis venue ici cet été avec M^{me} Lebel et M^{me} Bezeau, dit Louise. J'ai mangé des framboises et j'en ai cueilli une boîte. Très bonnes, délicieuses, mais mes compagnes me regardaient faire avec dégoût.

– Vous mangez des morts, de la charogne, disait M^{me} Lebel. Pour rien au monde, je voudrais

seulement y goûter à vos framboises.

Ils se mirent à lire les inscriptions sur les monuments funéraires, planches en bois d'un modèle presque uniforme, ornées d'une photographie, ou croix en fer avec une plaque au centre pour le nom du mort. L'orthographe des inscriptions était fantaisiste et dénotait l'œuvre d'un illettré.

Ils lisaient :

À la mémoire
re de Lore
nzo Leprohon
fils de Mr.
Émile Leproh
on Desé
dé le 21 ju
illet a la
ge de 5 ans
1913.

Anfan de Romeo

Peladeau

an

1

9

1

6

L'A

n

1916

ici

repose le corps de

Telesphore Leduc dé

céd

é a lage

15 ans
onze
mois
10 jrs.

Ici
repose
le
corps
de
feu
Narcisse
Lalonde
desedee
le
11 août.
1916
Priez pour
elle.

C'est le menuisier du village qui a fait ces monuments et c'est aussi lui qui a fait le lettrage des inscriptions. On lui dit le nom et l'âge du défunt et il arrange l'épithète à sa guise, mais il a parfois des distractions, expliqua Louise, après ce dernier : Priez pour elle.

Dans ce champ de la mort, dans ce grand calme, il aurait voulu l'embrasser, l'étreindre dans ses bras, goûter la joie d'être vivant, mais elle avait peur.

– On ne sait jamais, quelqu'un peut nous voir. Nous ne voyons personne, mais les gens sont partout, aux champs, sur la route et ils ont l'œil ouvert, surtout lorsqu'ils aperçoivent des étrangers. Veux-tu que je te dise, ils sont comme des perdrix. Ils sont invisibles, mais ils nous voient. Et alors, pense donc !

Tout de même, près de la porte de l'enclos, rapidement, elle lui donna ses lèvres.

Ils retournèrent à la maison.

Après le souper à deux, ils allèrent s'asseoir

sur d'énormes sièges rustiques sur la véranda. Des tiges de houblon plantées devant la demeure les dérobaient à la vue des rares passants.

Mince, maigre et sèche, sans âge, une femme passa, conduisant une petite voiture traînée par un chien.

– C'est la folle du village, dit Louise.

L'air était infiniment calme, le silence apaisant. Devant soi, la silhouette des montagnes colorées par l'automne.

De l'autre côté de la rue, à cent pas environ, était une étable ouverte et, dans la paix du soir, l'on entendait tomber dans une chaudière en fer-blanc les jets de lait d'une vache qu'une femme était en train de traire. C'était comme si on la voyait tirer sur les pis et qu'on aurait vu pisser le lait.

– Allons faire un tour sur la route, suggéra Louise.

Ils partirent, se rendirent au bout de la rue, tournèrent, traversèrent un pont couvert, en bois, et prirent un chemin sablonneux. Au bout de

deux minutes, ils se trouvèrent dans la campagne. L'obscurité était venue et les deux promeneurs laissèrent en arrière les fenêtres éclairées des maisons du village.

Louise se taisait depuis un moment.

– Si je voulais, je pourrais me marier ici, commença-t-elle soudain.

Il resta surpris, le cœur serré, mais ne dit rien, attendant la suite.

– C'est un cultivateur à l'aise, un cultivateur riche, Prosper Deschamps. Il a huit ans de moins que moi. C'est le meilleur parti de la paroisse. On l'appelle le coq du village. La grande Françoise Michaud, la sœur du maire, est entrée au couvent parce qu'il ne la regardait pas, et Céline Maheu a juré qu'elle n'en prendra jamais un autre que lui comme mari. Mais c'est moi qu'il veut. Lorsque je suis venue passer une semaine ici au commencement de l'été le curé m'a demandé quand il allait publier les bans.

– « Quels bancs ? » ai-je demandé.

– « Mais les vôtres et ceux de Prosper

Deschamps », a-t-il répondu.

Je lui ai répliqué que je n'étais pas pressée.

– « Mais toute la paroisse s'attend chaque dimanche à ce que j'annonce votre prochain mariage », a-t-il ajouté.

– « Eh bien, qu'elle attende », ai-je riposté. Cette semaine-là, la mère de Prosper est venue me voir et elle m'a demandé si je ne voudrais pas de son garçon.

Louise parlait et ses paroles tombaient sur Deval comme de la fiente infecte. À plusieurs reprises, il se tourna vers elle pour tâcher de voir sa figure mais il ne pouvait la distinguer tant l'obscurité était épaisse. Sans le son familier de sa voix, il aurait pu croire que c'était une étrangère qui lui racontait sa petite histoire.

Elle continuait.

– Je n'ai rien à dire contre lui. Sa journée de travail finie, il change de vêtements. Il met un beau chandail et des bas et des culottes golf bien propres. Les autres jeunes gens gardent leurs habits sales jusqu'au moment de se coucher. Ils

ne se lavent et ne se changent que le dimanche. Pas lui. Et il a un boghei neuf pour se promener, un cheval qu'il garde spécialement pour cela et un attelage bien ciré, tout luisant. Une fille n'a pas honte de sortir avec lui. Il y a trois ans, je suis allé avec sa mère et lui voir l'un de ses frères marié. Il m'a demandé cette fois-là pour être sa femme. Comme nous arrivions à la maison, il a dit à sa mère : « Descendez, nous autres, on va continuer. » Et il m'a glissé à l'oreille : « Louise, je vais t'essayer. Par ici, tu sais, on les essaye toujours avant de se marier. »

Je lui ai répondu : « Non, Prosper, tu ne m'essayeras pas. » Nous sommes descendus et là, devant ses parents, je lui ai dit qu'il devrait peser ses paroles par la suite en parlant de moi, autrement que sa petite terre y passerait. Je disais cela pour lui faire peur, parce qu'en route, il s'était vanté d'avoir eu plusieurs filles de la paroisse. Je ne voulais pas qu'il dise la même chose de moi. Il ne m'en a pas voulu cependant de lui avoir parlé ainsi. C'est un bon parti. Mais je ne pourrais me décider à aller vivre dans le fond du rang où il habite, dans les terres où il a sa

ferme. Si nous devions vivre au village, dans ma maison, ce serait différent. Mais non, jamais je ne marierai un homme plus jeune que moi.

Deval marchait à côté d'elle pendant qu'elle lui narrait cette histoire. Elle lui en avait raconté bien d'autres au cours des années qu'ils s'étaient connus. Un jour qu'ils étaient au lit, leurs têtes à côté l'une de l'autre sur l'oreiller et leurs jambes mêlées, elle lui avait déclaré :

– C'est toi que j'aime, mais c'est un autre homme que je désire.

Et elle l'avait abandonné à quelques jours de là pour se donner au gros constable qu'appelait son sexe. Mais cinq mois plus tard, elle était revenue à lui. C'était ainsi. Mais cette nouvelle aventure le déroutait. Elle, une citadine, une fille de quarante ans qui avait vécu toute sa vie dans les grandes villes, qui considérait sérieusement la proposition d'épouser un campagnard, comme si ces mariages-là pouvaient jamais réussir. Et fallait-il qu'ils en fussent rendus loin ensemble tous les deux pour qu'il lui parle de l'essayer. Probablement aussi qu'elle n'avait jamais refusé

lorsqu'un homme lui avait demandé de coucher avec elle, et alors puisqu'il lui avait proposé la chose, la conclusion était facile à tirer.

Louise s'était tue. Les deux promeneurs allaient sur la route déserte, dans les ténèbres. La note monotone des criquets emplissait la campagne, une petite note grêle, infiniment désolée, qui semblait sortir de la terre. Soudain, l'on entendit un grand bruit, comme si des douzaines de tonneaux vides avaient dégringolé sur une pente de rochers.

– C'est une voiture qui traverse le pont en bois, dit-elle. C'est incroyable ce qu'il est sonore. On dirait un train qui passe.

Ni maisons, ni granges maintenant, la solitude complète.

– Retournons, dit-elle.

Lentement, ils revinrent sur leurs pas, retrouvèrent le village avec ses habitations éclairées. Ils arrivèrent chez elle et allèrent s'asseoir sur la véranda, derrière le rideau de houblon qui masquait la place et les dérobaît à la

vue. Nul bruit. Le village était infiniment silencieux. L'obscurité noyait cet homme et cette femme. L'on ne distinguait rien, rien que la masse sombre et triste des montagnes entourant cette campagne.

Lui, il avait besoin de silence, d'un silence lourd, dont il se serait enveloppé comme d'un manteau, qui aurait été comme un pansement sur tout son être écorché par le récit de tout à l'heure. Mais elle, Louise, elle avait une rage de jaser, de répandre des paroles. Elle parlait de la folle que l'on avait vue passer avant le souper avec son chien attelé à une charrette, de sa voisine, de l'homme qui lui avait vendu la maison. Inlassablement, elle jacassait. Soudain, dans le calme et dans le noir, l'on entendit des pas. Ils résonnaient sur le trottoir en bois. Un homme et un jeune garçon passèrent devant la demeure de Louise.

Alors, dans un émoi de tout son ventre, de tout son être, du ton dont elle aurait dit : C'est le Saint Sacrement qui passe, elle prononça : C'est lui, c'est Prosper Deschamps.

L'homme alla frapper à une maison en face. On ne répondit pas. Il frappa de nouveau, sans résultat. Les gens étaient sortis.

– C'est Baptiste Lauzon, un journalier qui demeure là. Prosper voulait probablement lui demander d'aller travailler chez lui, dit-elle. Et puis, tu comprends, il sait déjà que j'ai de la visite, que tu es ici et il veut se rendre compte par lui-même, ajouta-t-elle.

L'homme et le garçonnet repassèrent devant la demeure de Louise. S'adressant à son jeune compagnon, Prosper Deschamps disait : « Si tu étais obligé de travailler, toué, combien que tu demanderais par jour, trente piasses ? » La voix était commune, vulgaire. Celle d'un niais, d'un bête, d'un simple d'esprit. Et c'était ce jocrisse qui la faisait vibrer, ce lourdaud qu'elle aurait pu épouser. Non, il n'était pas jaloux. Il aurait été jaloux d'un rival qui serait quelqu'un, mais de cet être falot, à la voix d'ignorant, de benêt, ah non ! Il n'avait ni jalousie ni colère, seulement du dégoût, un immense, un indicible dégoût.

Il a un beau chandail, des bas et des culottes

golf bien propres, se répétait-il sarcastiquement. C'est cela qui l'a charmée, qui l'a jetée dans les bras de cet homme.

Le vêtement élégant, l'uniforme : uniforme de soldat, de conducteur de train, d'autobus, de constable, et surtout la soutane, la fascinaient. Devant ces accoutrements spéciaux ou devant un bel habit, elle était sans résistance.

Il songeait à ces vacances des années passées alors que, sur des papiers de couleurs tendres, elle lui écrivait de Chamberry des lettres amoureuses dans le même temps qu'elle se promenait tous les soirs avec Prosper Deschamps dans son beau boghei, avec son attelage bien ciré et qu'il lui disait : « Louise, je vais t'essayer ».

Quelle duplicité, quelle tristesse, quelle ignominie ! se disait-il en lui-même. Ah ! si elle le voulait son coq, cette poule, elle pouvait le prendre. Ce n'était pas lui qui s'y opposerait.

Nous nous connaissons depuis quinze ans et nous aurions pu vieillir ensemble sans tristesse, avec les beaux souvenirs d'un amour fidèle si elle avait pu m'aimer comme je l'ai aimée, pensait-il.

Il songeait à la passion qu'il avait eue pour elle. Quel grand amour ! Quelque chose de surhumain, lui semblait-il, quelque chose de beau comme une merveilleuse cathédrale. Malheureusement, ses innombrables trahisons en avaient fait une ruine lamentable. Tout cela était triste, infiniment triste. Mais comment la blâmer ? Elle était née ainsi. C'était là son caractère, son tempérament. Elle n'y pouvait rien. Il n'y avait rien à faire. Mais de penser qu'un chandail et des bas golf pussent la jeter dans les bras de ce rustre, c'était navrant.

– Il est temps de rentrer. Qu'en penses-tu ? dit-elle.

Elle prit un fanal électrique pour le conduire à leur chambre.

– Ne fais pas de bruit, recommanda-t-elle, comme ils montaient l'escalier.

– As-tu peur que j'éveille quelqu'un qui dort ? demanda-t-il d'un ton agressif.

– Non, mais ne parle pas si fort. Il est inutile que les gens sachent ce qui se passe ici. C'est

déjà assez qu'ils t'aient vu passer. Ils doivent être aux aguets. Et puis, dans ces maisons, on entend tout ce qui se passe chez le voisin.

– Alors, pourquoi m'as-tu invité ? Ça fait des années que tu me supplies de venir ici.

– Je n'avais pas réalisé ce que cela signifiait.

Elle tenait toujours son fanal électrique pendant qu'il se dévêtait.

– Et que fais-tu donc comme ça ? demanda-t-il, la regardant plantée comme une torchère.

– Tu comprends, les gens savent que c'est ici ma chambre et, s'ils voient de la lumière, ils vont jaser.

Exaspéré, il jeta ses vêtements sur une chaise. Sitôt qu'il eut passé sur lui son pyjama, elle éteignit et se glissa à côté de lui.

Ainsi, c'était là cette nuit d'amour qu'il était venu chercher, cette nuit que malgré le passé de hontes, de mensonges, de trahisons, il avait appelée de ses désirs affolés pendant toute la durée du voyage en chemin de fer et en taxi.

Dans le noir de cette chambre, il était étendu

sur le dos, immobile, comme mort. Il était dans une rage froide. Si la chose avait été possible, il se serait enfui, mais il n'y avait ni voiture, ni train. Une fois couchée à son tour, Louise s'était rapprochée de lui, mais il ne bougeait pas, ne faisait pas un geste. Elle hasardait des caresses, mais elles n'avaient pas plus d'effet que si elles eussent été faites à l'un des poteaux du lit.

Mais la brute qu'il avait matée un moment se cabra, la brute toujours victorieuse, car à chaque occasion, chaque fois qu'il avait tenté de lutter, il avait fini par céder. Jamais il n'avait pu se dominer. Il en prit son parti. Allons, demain elle serait peut-être à un autre, mais ce soir au moins, elle était à lui. Mais la posséder sous les couvertures, dans les ténèbres, comme les villageois de l'endroit faisaient des enfants à leur femme, cela non. Faire le geste banal, sentir la détente se produire, sans voir la figure pâmée sur l'oreiller, sans voir le corps mêlé au sien, jamais.

Alors, devant son mutisme, devant sa froideur glaciale, devant sa rage silencieuse, Louise se releva.

– Je vais faire de la lumière, dit-elle.

Mais elle baissa les stores, et ferma étroitement les rideaux. Dans un tiroir, elle prit trois bougies qu'elle alluma et qu'elle plaça sur le bureau de toilette.

Elle se recoucha ensuite et s'enlaça à lui.

Leur union fut brève et sans joie. Tout de même, alors qu'ils se donnaient l'un à l'autre, elle murmura : « C'est la première fois dans cette maison. »

– Mensonge, mensonge ! se disait-il en lui-même en pensant à ce benêt en beau chandail et en culottes de golf.

Ils étaient déçus. Lui surtout. Après les invitations répétées de Louise pour aller à Chamberry, il s'était encore leurré. Il avait laissé courir son imagination de sentimental et il était venu comme un pèlerin vers une chapelle d'amour, s'attendant de vivre des heures fabuleuses. Et au lieu du vibrant et solennel magnificat qu'il avait rêvé, il songeait à cette furtive étreinte à la triste lueur de trois chandelles

qui faisait penser à une messe basse dans une petite chapelle.

Ils s'aimèrent mal et dormirent mal.

Elle lui en voulait d'être venu, de coucher dans sa maison au su et au vu de ses voisins et de la compromettre dans l'estime des villageois. Pour dire vrai, elle avait insisté pour qu'il vienne, mais il aurait dû, pensait-elle, mieux connaître la mentalité des gens de campagne et réfléchir aux conséquences de cette visite. Pour lui, il était furieux d'avoir accepté cette invitation si souvent répétée et faite avec tant de chaleur dans ces derniers temps. Il avait l'intuition que sa femme se doutait de son escapade et il en était désolé, malheureux. En plus, il était extrêmement désappointé, car il avait espéré revivre ces élans de passion qu'il avait connus autrefois. La nuit leur parut très longue, et ils se levèrent à bonne heure. Ce fut heureux, car l'on frappa à la porte. C'était une femme de la campagne qui apportait une douzaine d'œufs frais, un pot de crème et un sac de noix longues. Elle resta à causer dans la cuisine pendant que son mari qui l'avait amenée

continuait sa route, allant porter le lait du matin à la fromagerie. À son retour, il arrêta pour prendre sa femme et il ne finissait pas de causer. Il attendait l'offre d'un verre de whiskey, offre qui ne vint pas, car la bouteille était vide. L'homme et la femme partirent finalement. Deval, qui avait passé tout ce temps à l'étage supérieur afin de n'être pas vu des visiteurs matinaux, descendit pour le déjeuner. Louise se mit à parler des deux campagnards. Elle ne tarissait pas, racontant à leur sujet tout ce qu'elle en savait, ainsi que de leur ferme, de leurs enfants, de leurs voisins. Elle parlait, elle parlait. Deval en avait mal à la tête. Sa dernière gorgée de café avalée, il alla s'installer sur la véranda, derrière l'écran formé par le houblon, pendant que son amie vaquait aux petits travaux de la maison. Les heures coulèrent lentes, mornes, difficiles. Puis, il y eut le dîner. Le repas fini, ils montèrent à leur chambre et s'assirent sur le bord du lit. D'une main molle, elle le caressait de façon indifférente, pour passer le temps. Il se sentait exaspéré mais ne voulait pas éclater. Il la regardait comme on regarde une personne qu'on voit pour la dernière fois et il

pensait à toutes les heures passées avec cette femme, à toutes ces heures finies. Cette liaison avait trop duré. Il était las, infiniment las, écœuré. Il aurait voulu être loin. Le taxi devait venir le chercher à trois heures. L'attente serait encore longue. À côté de lui, sur le bord du lit, Louise continuait de le caresser machinalement, sans conviction. Il n'était pas encore deux heures lorsqu'on entendit arriver une voiture. L'instant d'après, quelqu'un frappa à la porte.

– C'est Lacoste. Il est bien pressé, dit-elle. Tiens, un cheveu sur ton pantalon. Ne l'apporte pas.

Du bout des doigts, il l'enleva, le regarda. Un long cheveu blanc. Il se sentit tout triste, triste de la tristesse que cause la décrépitude de la femme que l'on a aimée. Et il songeait aussi que leur amour avait vieilli, était usé, n'était plus qu'un souvenir, une chose du passé.

– Mets ton habit avant de descendre, qu'il ne te voies pas en manches de chemise, dit-elle.

Il aurait pu la gifler.

Comme il allait prendre sa sacoche, elle s'approcha et avança les lèvres. Ils s'embrassèrent rapidement et il avait l'impression que c'était pour la dernière fois. Et pour tous deux ce n'était qu'un simple geste dénué de sentiment.

– Vous arrivez bien à bonne heure, dit-elle à l'homme en ouvrant la porte. Vous êtes plus d'une heure en avance sur votre temps.

Deval sentit toute l'hypocrisie de cette remarque.

– Oh, je peux attendre un peu, répondit le cocher bonasse et complaisant.

Mais après un rapide coup d'œil sur cette maison, ce jardin qu'il ne reverrait plus, Deval jeta un bref bonjour, monta dans la voiture, se laissa tomber sur le siège et ne se retourna même pas pour revoir Louise debout à côté du chemin.

Et le taxi s'éloigna.

L'auto suivait une route de sable, déserte, entre des champs où des fermiers aidés de leur femme et de leurs enfants charroyaient leur

récolte de sarrazin. Il y avait aussi de tristes chaumes et des pâturages dans lesquels paissaient quelques maigres vaches. Un peu plus loin, c'était les montagnes couvertes de leur feuillage d'automne. Deval contemplait le paysage avec une tristesse sans cesse grandissante. La maison où il avait vécu un jour de sa vie, le jardin où il s'était promené, le pauvre cimetière dans lequel il était entré, la femme aux côtés de laquelle il avait dormi la nuit dernière, il avait la certitude qu'il ne les reverrait plus. Et ces champs qui s'étendaient des deux côtés de la route, chose du passé également pour lui. À un moment, le taxi croisa un boghei sur le chemin sablonneux. Deval jeta un coup d'œil distrait sur cette voiture. Il eut un sursaut de surprise, en voyant un homme en chandail bleu et en culottes de golf.

– Tiens, le coq qui a laissé son travail pour aller retrouver sa poule, se dit-il à lui-même.

Subitement, il se trouva à la gare. Il avait encore une grosse heure devant lui. L'attente fut longue, ennuyeuse.

Lorsque le train arriva enfin et qu'il pénétra

dans le wagon, Deval aurait cru entrer dans une chambre mortuaire, car à deux exceptions près, tous les stores des fenêtres étaient baissés. La grande majorité des voyageurs paraissait avoir la haine du soleil. De chaque côté de la voie ferrée, les montagnes offraient un merveilleux spectacle. Le feuillage pourpre des érables était rendu encore plus éclatant par le contraste formé par la masse d'un vert sombre des sapins et des pins. Les feuilles des bouleaux et des trembles avaient des tons d'or éblouissants. Mais tous ces gens à l'allure lourde, écrasés sur leurs sièges étaient aveugles aux beautés de la nature. Ils avaient l'air morne, hébété, endormi des paroissiens au prône le dimanche, dans certaines campagnes.

Le train roulait et Robert Deval songeait à des choses. Il revivait les années de sa longue liaison avec Louise. Tous les souvenirs mauvais lui revenaient comme des noyés pourris, fétides et fangeux qui seraient remontés de la vase à la surface de l'eau. Ils lui empoisonnaient l'esprit. Continuellement des mensonges et des trahisons. Et cela durait depuis quinze ans. La rupture ? Il s'en savait incapable. Il était l'esclave de cette

chair damnée, impuissant à dompter les désirs qu'il avait de cette femme. Même après les abandons, il était retourné à elle lorsqu'elle avait bien voulu le reprendre et il avait accepté toutes les humiliations qu'elle lui avait fait subir. Il avait besoin d'elle comme le morphinomane de sa drogue. Il ne pouvait se passer d'elle, de son sexe. Son sexe : l'auge dans lequel les pourceaux à face humaine s'étaient gorgés de volupté, avaient grogné de satisfaction en enfonçant leur groin immonde dans cette chair toujours ouverte à leurs appétits.

La mort seule pouvait le délivrer, le détacher d'elle.

Il se méprisait, il se dégoûtait lui-même, mais cette femme le tenait enchaîné à elle. S'évader, briser ses liens et en finir avec l'existence, cela, il y songeait depuis la veille au soir, depuis leur promenade, et il en avait pris l'inébranlable résolution alors qu'elle lui avait raconté son idylle avec Prosper Deschamps. Certes, il n'avait pas éprouvé de jalousie, seulement de l'humiliation, une immense humiliation.

N'en avait-il pas assez d'être ridiculisé, bafoué, torturé ?

Que pouvait-il espérer ? Autrefois, alors qu'il était follement épris d'elle, aux jours du grand amour, il s'imaginait le pauvre naïf, le pauvre fou, qu'elle s'amenderait, s'assagirait, serait enfin seulement à lui. Mais encore aujourd'hui, même vieillie et usée, elle continuait à se donner à tous. Ah ! quelle misère ! Mourir. Il n'y avait qu'à mourir. Il n'avait pensé qu'à cela toute cette journée.

Le train arrêta aux gares le long de la route et de nouveaux voyageurs à faces d'abrutis montaient et s'affalaient sur les banquettes.

Le serre-frein traversait le wagon.

— Sainte-Marguerite ! lança-t-il de sa voix indifférente et fatiguée.

Brusquement, Robert Deval avait trouvé ce qu'il cherchait, la façon d'en finir avec la vie et avec sa lamentable aventure. Au lieu de continuer vers la ville, lorsque le train stoppa il débarqua et se fit conduire à une pension sur le bord du lac.

Immédiatement, il monta dans sa chambre où il s'enferma, ne descendant même pas pour le souper. Tout habillé, il se jeta sur le petit lit près de la fenêtre. Il avait la tête très lourde mais il ne put s'endormir. Le vent soufflait avec violence, arrachait les feuilles jaunies des bouleaux, les lançait dans le lac où le courant les emportait en leur faisant décrire une longue courbe le long du rivage. Éphémères vestiges d'une saison finie, les innombrables feuilles mortes luisaient faiblement à la surface de l'eau et faisaient songer à la pâle poussière d'astres de la voie lactée que l'on contemple ému, par les belles nuits d'été.

Dans le ciel sombre où d'énormes nuages aux formes fantastiques se poursuivaient, la lune blême, blafarde, était partiellement couverte par une étrange tache sombre, donnant l'impression d'une monstrueuse araignée noire. Dans les ténèbres, le vent soufflait toujours dans les branches des pins, des sapins et des bouleaux, faisant entendre une plainte douloureuse, désespérée. Et l'affreuse araignée noire paraissait enserrer la lune dans ses longues pattes semblables à des tentacules.

Étendu sur son étroit petit lit, Robert Deval contemplait ce spectacle tragique et écoutait la plainte et le mugissement du vent. Et il lui semblait aussi qu'une bête maudite lui dévorait le cœur, lui rongerait le cerveau.

Ah oui, il fallait en finir.

Au matin, il se sentait fatigué, courbaturé, la tête lourde, mais il se leva et, après avoir pris une tasse de café, sortit. Il se dirigea vers une montagne dont il avait déjà fait l'ascension lors de précédents séjours à cet endroit. Il avait maintenant retrouvé une âpre et violente énergie. D'un pas rapide, il allait entre les fougères géantes déjà séchées par l'automne. Pour s'aider à monter, il s'accrochait aux jeunes arbres, aux branches basses. Après trois quarts d'heure d'efforts, il atteignit enfin au sommet de la montagne, sur un plateau de roc. Un énorme bloc de pierre arrondi, venu là comment ? depuis combien de millions d'années ? était en équilibre sur cette table. La tête pleine de problèmes, Deval le contempla longuement. Puis, sa curiosité disparut. Il sentait plus vivement son mal

engourdi pendant l'ascension du mont. Il revivait la promenade de l'avant veille au soir, sur la route noire, déserte, il entendait de nouveau l'étrange récit de Louise. Les pas de l'homme passant et repassant devant la maison de son amie lui résonnaient dans les oreilles, et surtout la voix niaise, de ce simple d'esprit que Louise avait songé à prendre pour mari. Et à cette pensée, il était rempli d'un insurmontable dégoût.

Deval était debout près de l'énorme rocher arrondi et il regardait à ses pieds devant lui la forêt pourpre et or, flamboyante dans le glorieux soleil d'automne. Ah, que la terre était belle mais que la vie était sale ! Il en avait assez. Il fallait en finir, se libérer. Pour ramasser son courage, pour avoir un exemple à suivre, il appuya son épaule au rocher, s'arcbuta, tendit les muscles, fit un effort. Miraculeusement tenu en équilibre pendant des milliers de siècles, le bloc de granit bougea, oscilla, pencha, tourna lentement sur le plan légèrement incliné.

Entraîné par la force irrésistible de sa masse, il roula sur la pente et, dans un bruit d'arbres

cassés, arrachés, de pierres fendues, brisées, il tomba avec un fracas de tonnerre à deux cents pieds plus bas, après avoir tout démoli sur son passage. Nerveux, frémissant, Deval entendit le formidable choc de la pierre frappant la pierre et l'écho qui retentit dans la solitude. Alors, résolu à s'évader de la vie de misères, de souffrances et de hontes dans laquelle il se débattait depuis quinze ans, il ferma les yeux et s'élança vers le vide pour rejoindre le rocher, se briser sur lui. Mais le courage lui manqua soudain à cette loque humaine et il s'arrêta juste au moment où il allait plonger dans la mort, dans l'anéantissement.

Voyant son coup manqué, il se mit à s'injurier lui-même avec fureur et à se frapper avec rage, se martelant la figure avec ses poings pour se punir de sa faiblesse. Sentant toute sa lâcheté, son ignominie, son impuissance à rompre ses chaînes, Robert Deval, la tête effroyablement lourde, l'âme en désarroi, les jambes flageolantes et accablé par un immense découragement, redescendit à pas lents la montagne.

Il retourna à la vieille maîtresse aux cheveux

blanchissants, à la figure décrépite.

Il retourna à la femme de mensonges, de trahisons et de luxures.

Il retourna à l'auge.

Cet ouvrage est le 138^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.